



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

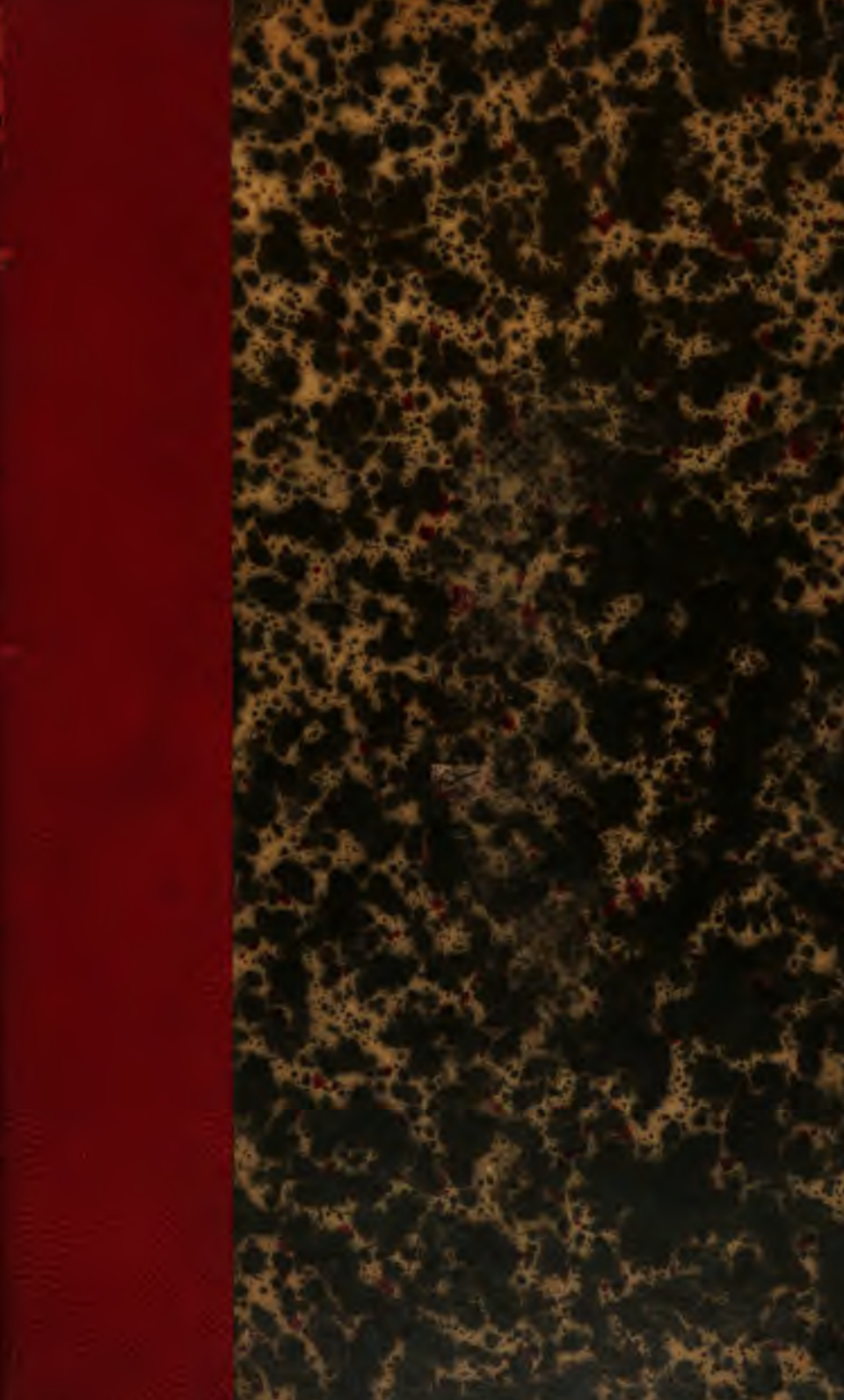
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



Dr. Coolidge

Harvard College Library



FROM THE GIFT OF
ARCHIBALD CARY COOLIDGE
(Class of 1887)
PROFESSOR OF HISTORY
FOR BOOKS ON FRENCH HISTORY









BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE
DE BREST

Reconnue d'utilité publique — (Août 1880)



DEUXIÈME SÉRIE — TOME XXVII

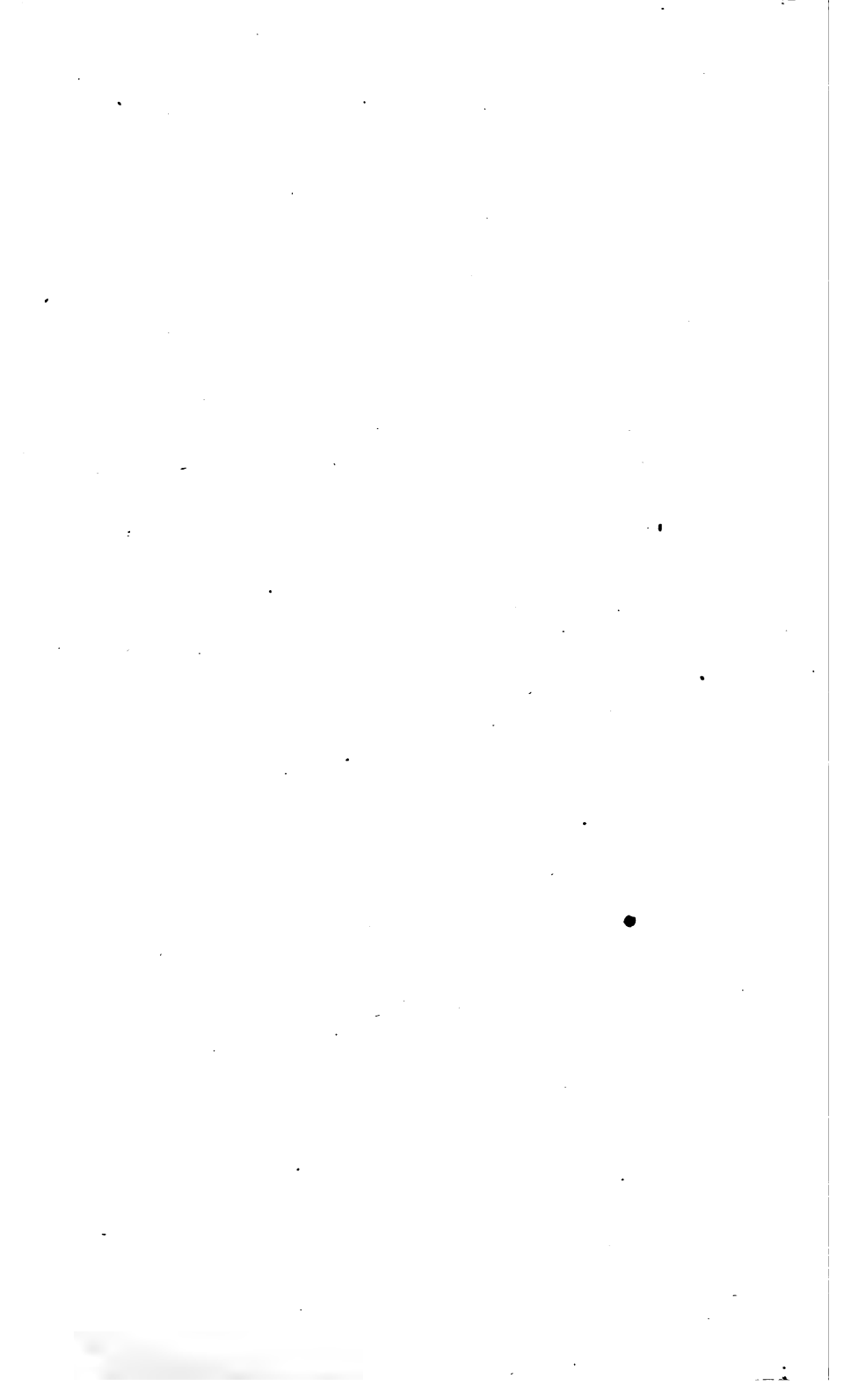
—

1901-1902

—

BREST
IMPRIMERIE A. KAIGRE, RUE DU CHATEAU, 4

—
1902



BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE

départ de l'escadre sur laquelle la Cour comptait tant pour relever le prestige du pavillon sur les côtes de la Nouvelle-France.

Six mois après, cette escadre rentrait en rade de Brest, mais dans des conditions bien différentes que celles dans lesquelles elle l'avait quittée.

Le 4 novembre le *Bizarre* et le *Célèbre* arrivant de Québec mouillaient en rade avec une partie de leurs équipages sur les cadres.

M. Hocquart en avertit la Cour et se mit immédiatement en mesure d'évacuer sur les divers établissements de terre les malades de ces deux navires dont il commença le désarmement. Pour cette opération les bras des hommes valides des équipages, ne pouvant suffire, il destina des gens du port pour remplacer les malades.

Il fit en même temps aérer, laver et parfumer de l'avant à l'arrière les cales, pour que le mauvais air des fonds n'ait pas d'influence nuisible sur les gens employés au désarmement.

Les pressentiments de M. Hocquart ne l'avaient pas trompé, et il n'eut qu'à se louer d'avoir ainsi pris ses précautions à l'avance lorsqu'il vit arriver le 21 novembre la *Comète*, commandée par M. le capitaine de vaisseau de Breugnon qui avait quitté Louisbourg le 29 octobre à 11 heures du soir (1). M. Du Guay, commandant de la marine, rendait, comme suit, compte de l'état de ce navire au ministre par un courrier extraordinaire.

« L'état de l'équipage de M. de Breugnon ne lui

(1) Archives de l'intendance.

permettait rien autre chose que de continuer sa route, ayant parti de Louisbourg avec 126 hommes d'équipage dont 60 étaient tombés malades depuis son départ.

» M. de Breugnon rapporte que les équipages de nos vaisseaux avaient été affaiblis par les maladies mais que M. du Bois de la Mothe les avait rétabli au dépens de ceux des frégattes, ce qui mettait cette escadre en état de très bien se tirer d'affaire, qu'elle appareillait de Louisbourg en bon ordre et avec diligence.

» L'espèce de la maladie dont est atteint l'équipage de M. de Breugnon n'a rien d'épidémique ny d'allarmant, ce sont des fièvres causées par la fatigue et le deffaut de vêtemens.

» Signé : DU GUAY. »

Cette nouvelle arrivée d'un bâtiment de même provenance que le *Bizarre* et le *Célèbre*, amenant également un contingent assez grand de malades, devait donner lieu à de grandes inquiétudes sur l'état de santé que devait présenter le gros de l'escadre et la lettre de M. Du Guay paraissait bien optimiste en l'espèce.

D'ailleurs le ministère ne cachait plus ses inquiétudes. Le ministre de Moras donnait des instructions formelles pour que rien ne lui fût caché. Il faisait rester plus longtemps à Brest son courrier ordinaire pour que celui-ci pût lui donner des nouvelles de l'escadre.

« Vous le garderez, disait-il, pour cela, et comme je lui ai recommandé lorsqu'il reviendra de ne pas se faire conduire chez moi avec un guide pour éviter des éclats, vous pourrez me le dépêcher dès que vous serez certain que l'escadre entrerait en rade, sauf à m'envoyer un

second courrier pour m'apporter les lettres et le détail concernant cette escadre. »

Au moment où l'escadre allait arriver, l'état des hommes du *Bizarre* et du *Célèbre* ne faisait que devenir de plus en plus mauvais ; le petit nombre des hommes des équipages qui était en bon état à leur arrivée à Brest tombait successivement malade et le 21 novembre il en était mort une quarantaine.

Le sieur Valeville, écrivain du *Célèbre*, qui était débarqué en bonne santé, était mort après trois ou quatre jours de maladie.

Le Père Boncamp, aumônier du navire, était gravement malade.

On employait maintenant des forçats pour aider au désarmement. Les désinfections étaient faites avec le plus grand soin.

On savait que l'escadre devait ramener des Anglais provenant de prises faites soit de la Nouvelle-France soit en cours de route, le ministre prescrivait à M. Hocquart et au comte Du Guay par lettre du 25 novembre de « faire envoyer promptement en Angleterre les officiers et agents étrangers provenant du naufrage du vaisseau le *Tillebury* », il prescrivait « de choisir pour cette mission une ou plusieurs gabarres ou autres navires, soit même une frégate ; il faudrait, disait-il, que le commandant aille débarquer son monde à Plymouth ; s'il y avait des malades provenant du même vaisseau, il faudrait en avoir soin pour les renvoyer ensuite de la même manière. »

Nous avions donc en rade de Brest trois navires bondés de malades, lorsque le 23 novembre, à 9 heures

du soir, l'escadre mouilla sur rade de Brest, moins la *Bien-Acquise* et l'*Hermione*. M. Du Guay envoya immédiatement en rade le major de la marine porter la liste des vaisseaux qui ne devaient pas désarmer dans ce port afin que des ordres fussent donnés pour ne rien débarquer des vaisseaux qui devaient se rendre à Rochefort. Je recueille ces renseignements dans une lettre du comte Du Guay à M. de Moras, datée du 24 novembre et expédiée à Paris par courrier extraordinaire. Je la continue textuellement.

« Il (M. du Bois de la Mothe) me fit dire que l'état dans lequel étaient les vaisseaux de l'escade ne leur permettait pas de partir d'ici à moins qu'on leur fit des remplacements très considérables y ayant entre 3 et 4.000 malades. On travailla avec la plus grande diligence à établir suffisamment d'hôpitaux pour les loger. M. Hocquart me fera la liste des différents lieux pris pour cela, nous allons donner tous nos soins pour qu'ils ne manquent de rien. Et pour ménager des gens si utiles au service du Roy, je vais faire établir des troupes de la marine à demeure dans les corps de garde auxquels on fournira la ration, le surplus partira demain pour nos quartiers voisins ; par ce moyen je viderai les casernes ; le bataillon des volontaires viendra les occuper et celles qu'ils occupaient serviront d'hôpitaux. J'ai préféré cet arrangement à celui qui avait été proposé de mettre les malades dans les casernes de la marine par les suites fâcheuses qui auraient pu en résulter.

» J'attendrai vos ordres pour les vaisseaux qui doivent aller désarmer à Rochefort dont on va travailler à débarquer les malades. Il me paraît impossible que, avec le

peu de monde que nous avons icy, nous puissions mettre les huit vaisseaux en état de se rendre à leur destination, d'ailleurs je crains que les remplacements que nous serons obligés de leur donner, s'ils restent quelque temps en rade, ne se ressentent de la maladie, elle ne paroît avoir rien d'allarmant, mais il n'est pas douteux qu'elle se communique, tous les vaisseaux en ressentent les effets.

» M. Hocquart-m'a demandé de remettre à l'hôpital la garde qui avait été relevée, proposant de faire servir les malades par les forçats, elle commence aujourd'hui

» On envoya à bord des vaisseaux de l'escadre des bâtiments pontés pour débarquer les malades. Je compte qu'on pourra en loger mille aujourd'hui.

» Signé : DU GUAY. »

Le comte Du Guay continue à conserver un certain optimisme, mais enfin il ne peut nier la contagion.

Le mauvais temps vint encore contrarier le transbordement déjà si pénible de ces malheureux malades de leurs vaisseaux aux hôpitaux à terre. « Ce débarquement s'opéra, dit Lefèvre, sans ordre, par un temps humide et froid ; on entassa pêle-mêle les mourants et les morts ; on rapporte que 120 cadavres furent ainsi portés à terre en sus de ceux qu'il avait fallu immerger ou enterrer sur divers points de la rade (1). »

Le 25 novembre le comte Du Guay faisait savoir à la Cour les conditions climatiques mauvaises dans lesquelles se trouvait Brest pendant cette période.

(1) *Histoire du service de santé de la Marine.*

« MONSEIGNEUR, (1)

» On n'a pu entrer aujourd'hui aucun vaisseau de l'escadre de M. du Bois de la Mothe vûe le mauvais temps, le vent trop violent pour cette opération ; nous continuons toujours à fournir à cette escadre tous les secours qui dépendent de nous.

» Signé : DU GUAY. »

La Cour n'avait reçu que des nouvelles de l'arrivée de l'escadre, sans avoir rien appris de l'état de santé déplorable dans laquelle se trouvait cette force navale. Le ministre approuvait les mesures prises pour le *Célèbre* et le *Bizarre* et ajoutait dans son courrier du 25 :

« Quant aux deux vaisseaux, leur désarmement étant fait, il n'y a aucun inconvénient après les avoir lavés et parfumés, de leur faire enlever un bordage de tribord et babord, de l'avant à l'arrière pour les aérer pendant plusieurs mois. » (2).

Les médecins peu nombreux de Brest étaient débordés. M. Chardon de Courcelle organisait son service avec sa haute intelligence et tout le dévouement possible ; mais un grand nombre de médecins et chirurgiens avait été atteint en soignant les premiers malades et quelques-uns étaient morts.

M. Hocquart écrivit alors à l'intendant de Bretagne, M. Le Bret, pour que ce dernier en fit demander dans les villes de Landerneau, Morlaix, Guinguamp, Saint-Brieuc et Quimper.

Dans une lettre (3) adressée par M. Depréville-Mar-

(1) Archives de l'intendance.

(2) Archives de l'intendance.

(3) Documents inédits sur l'*Histoire de la Ville de Brest au XVIII^e siècle*, par Ant. DUPUY, doyen de la Faculté de Rennes.

teret (1), maire de Brest, à l'intendant de Bretagne, nous trouvons une description frappante de l'état de la ville au commencement de cette épidémie.

« A une réunion à l'Intendance, sous la présidence de M. Hocquart, M. le maire proposait d'abandonner les casernes de Recouvrance et de loger les volontaires étrangers chez l'habitant, en laissant dans les casernes les lits et les couvertures pour l'usage des malades. Il fut décidé que les volontaires évacueraient les casernes de la guerre, qu'ils occuperaient les casernes de la marine et que les soldats qui occupaient ces casernes de la marine seraient envoyés à Quélern et au Maingant « parce que ces messieurs de la marine craignaient d'empoisonner leurs casernes. » (Marteret).

Ce mouvement se fit quelques jours après l'arrivée de l'escadre. On prit pour faire des hôpitaux les cours et les églises des Carmes (2) et des Capucins (3), l'hôpital

(1) Depréville-Marteret, avocat, maire de Brest de 1757-1759.

(2) Les Carmes étaient établis à Brest depuis 1650. L'hospice et la chapelle de M. Saint-Yves, qui datait de l'an 1200, leur furent donnés sous certaine condition. Leur établissement ne fut définitivement considéré comme légal qu'en 1655. Ils tentèrent, en 1656, de fonder un hôpital à Recouvrance, mais Colbert ne consentit pas à donner son autorisation. Par legs et achats ils finirent par acquérir toutes les maisons qui composaient l'îlot où est l'église actuelle des Carmes. Le réfectoire de leur couvent servit jusqu'en 1757 à la tenue des réunions électorales et des corporations d'ouvriers, avant la création de l'hôtel de ville. Ils étaient très populaires à Brest et rendirent des services éminents pendant l'épidémie de 1757-1758. Leur couvent fut fermé en 1791.

P. K.

(3) Les Capucins habitaient Recouvrance depuis 1672, ils n'étaient pas plus en faveur que les Carmes près de Colbert « généralement hostile aux établissements de couvent à Brest, mais surtout à celui de ces religieux dont plusieurs, embarqués comme aumôniers, avaient donné des sujets de

de Recouvrance dont les pauvres sont évacués (1) sur la Madeleine (2), l'Eglise de Notre-Dame (3) et de la Congrégation à Recouvrance, celle des Sept-Saints (4) et de la Congrégation à Brest et une partie du Petit-Cou-

plaintes qui avaient obligé de leur retirer leurs fonctions. » (LEVOT).

Ils n'obtinrent l'autorisation de s'établir qu'en 1692, par des Lettres-patentes de Pontchartrain. Ils s'établirent alors dans des maisons construites sur un terrain qui leur avait été donné au Carpon par M. Le Gac de l'Armorique, à l'endroit appelé le plateau des Capucins. Vauban assista à la pose de la première pierre de leur couvent le 30 août 1695. Leur église fut inaugurée en 1715. En 1757 nous voyons leur couvent transformé en hôpital. Leur domaine était devenu considérable, car, en 1789, ils vendirent au Roi pour 4,000 livres une partie des terrains qui leur appartenaient et qui avaient été acquis, pour dégager les abords du bassin de Pontaniou.

Ils furent expulsés en 1791.

(1) L'hôpital de Recouvrance était construit près du rempart, dans une maison qui avait été donnée par M. Le Gac de l'Armorique.

(2) La Madeleine était un établissement où se mettaient les filles repenties; elle fut fondée en 1667 dans la crique de Pontaniou. Il y fut plus tard annexé une maison de retraite pour les filles et veuves d'officiers de marine et marins.

(3) Fondée par les seigneurs du Châtel. C'était l'église paroissiale du bourg de Sainte-Catherine, qui perdit son nom en 1607 pour prendre le nom de Recouvrance du nom de cette chapelle qui s'appelait Notre-Dame de « Recouvrance » à cause de sa fréquentation par les familles des marins, qui y allaient prier pour le retour, à bon port de leurs parents, remercier la Vierge d'avoir échappé aux périls de la mer, ou pour solliciter le recouvrement ou la recouvrance de leurs maris absents, soit pour rendre grâce de les avoir recouvrés. Cette chapelle a été démolie et à sa place s'élève un bâtiment des subsistances; elle était située près de la grille de l'arsenal, située au bas de la rue Neuve, sur le quai Jean-Bart.

(4) Cette église datait du xiv^e siècle. C'était, après la chapelle du Château, l'église paroissiale de Brest, mais elle ne tarda pas à devenir trop petite pour l'accroissement des habitants. Elle fut désaffectée en 1742, à la consécration de l'église Saint-Louis. Vendue plus tard, elle appartint à un ancien gendarme et fut détruite par un incendie vers 1840. Elle doit se trouver maintenant à une dizaine de mètres de profondeur sous le remblai qui forme le boulevard Thiers, à l'entrée de la rue Amiral-Linois.

vent (1), où l'on transféra les pauvres de l'hôpital de Brest où l'on a mis 140 malades.

On prit les jeux de boules et de billards établis du côté de Recouvrance, en un mot « tous les endroits où l'on a cru pouvoir mettre des malades que l'on comptait le 27 novembre au nombre de 6.000, non compris ou plutôt indépendamment de ceux qui sont morts ou meurent à tout instant. »

Tous ces endroits ne suffisaient pas et pour comble de malheur Brest reçut le 29 novembre le *Saint-Michel*, l'*Améthyste* et l'*Atalante* de l'escadre de M. de Kersaint.

Ces navires avaient un grand nombre de malades et surtout de blessés « par plusieurs canons qui leur sont crevés dans un combat contre un corsaire de 40 canons qu'ils ont pris. » (2)

Une nouvelle assemblée se tint alors à l'Intendance et devant l'idée de M. Hocquart de prendre pour hôpitaux

(1) Petit-Couvent, c'était le siège d'une communauté fondée en 1694 par Catherine-Renée Le Douguet, dame de Penfeunteun : cette Communauté s'appelait la Communauté des Filles de la Congrégation et Séminaire de l'Union chrétienne. Les sœurs portaient le nom de Filles du Sacré Cœur de Jésus.

Elles débütèrent dans la rue de Siam, puis vinrent s'établir dans le lieu dit actuellement le Petit-Couvent. La chapelle de la Communauté se trouvait où est actuellement la Bourse du Commerce. Cette maison religieuse était très riche et ses propriétés s'étendaient de l'emplacement du Champ-de-Bataille, qui n'existait pas encore, jusqu'à l'emplacement du cours Dajot, où elles avaient de belles carrières, et du futur emplacement de la rue de Traverse aux fortifications actuelles, avec un jardin qui occupait toute la rue du Bois-d'Amour (ainsi nommé parce qu'avant la construction des fortifications, il se trouvait dans l'emplacement de l'Abreuvoir (rue Colbert) un bois et une fontaine où laquais et soubrettes prenaient leurs ébats).

La Communauté fut dissoute en 1751.

P. K.

(2) Archives de l'intendance.

les deux églises paroissiales de Brest et de Recouvrance, le maire proposa encore avant de laisser prendre ces deux églises absolument indispensables à l'exercice des cultes de déménager les troupes des casernes et de les loger chez l'habitant, faisant alors servir les casernes d'hôpitaux. Cela augmentait considérablement les charges des habitants, car outre les soldats il y avait en ville 6.000 matelots bien portants.

Dans la population civile le nombre des malades commençait à devenir considérable.

« Les médecins et les chirurgiens, disait Marteret-Préville, disent que le mal n'est pas épidémique. La plupart a le scorbut, qui est cependant du nombre des maladies épidémiques et les autres ont des fièvres putrides. Ce qu'il y a de certain c'est que les pauvres malades meurent, pour ainsy dire, comme mouches. » (1)

On fut obligé de bénir deux nouveaux cimetières, l'un du côté de Brest (2) et l'autre du côté de Recouvrance.

La Communauté de ville donna 8 lits complets et 80 paires de draps. Il fut banni pour exhorter les habitants à porter dans les magasins du Roy les draps et les chemises dont on paierait la valeur, car il manquait de linge en magasins. (3)

Pendant que ce triste état de choses existait à Brest,

(1) Lettre du maire de Brest à l'intendant de Bretagne. Archives d'Ille-et-Vilaine. Ant. Dup. (jam. cit.)

(2) C'est le cimetière actuel établi définitivement par arrêté du 20 floréal, an II, à Parc-ar-Quec'h (le champ d'avoine), pour remplacer celui de Parc-ar-Vennic que couvrent maintenant les maisons de la rue Algésiras près de la porte Fautras.

Le champ de Parc-ar-Quec'h appartenait, en 1757, à M. du Froulven. En 1793, lorsqu'il reçut sa destination définitive, il appartenait à M. de Coataudon et ne fut payé qu'en 1796.

(ECHO PAROISSIAL de Brest, A. KERNÉIS).

(3) Antonin Dupuy (jam. cit.)

la Cour s'inquiétait du progrès de la maladie. Si le ministre avait partagé avec le Roi « qui n'était pas couché, lorsque le courrier était arrivé » (1), sa satisfaction de connaître l'arrivée de l'escadre, il continuait à avoir de sombres pressentiments et envoyait à M. Hocquart de grandes recommandations.

Après approbation de quelques-uns des actes de cet intendant il ajoutait :

« Les meilleurs moyens pour diminuer le nombre des malades et de congédier ceux qui peuvent se mettre en route pour retourner chez eux en leur faisant donner, outre la conduite, quelques mois à compter de leur désarmement, et autant que vous aurez de fonds pour pourvoir à cette dépense, et en assurant que sous peu de temps on leur remettra dans leur famille tout ce qui leur sera dû, du moins la plus grande partie. » (2)

Le ministre ne consultait que son désir ardent de voir se terminer à Brest, centre de tous les armements, cette cruelle épidémie et il ne prévoyait pas le danger pour la Bretagne de cette dissémination de convalescents et même de valides sortant de ce milieu infecté. Son idée était tellement bien arrêtée qu'il faisait parvenir 150.000 livres « pour faciliter et presser le congédiement » en promettant « autant dans une huitaine de jours. »

Les locaux continuaient à manquer, il fallut mettre la main sur l'hôtel Saint-Pierre (3) qui était l'hôtel des

(1) Archives de l'intendance.

(2) Archives de l'intendance.

(3) Hôtel Saint-Pierre. — Acheté le 10 août 1752 aux héritiers du marquis de Crèvecoeur pour remplacer comme logement des gardes de la marine le vieux magasin qui construit sur le quai Tourville du temps de François I^{er} (rue de la rive de la mer) tombait en ruines. L'instruction pratique de ces jeunes gens leur était donnée dans 9 chaloupes. Quant à

gardes de la marine. Des représentations furent faites à M. Hocquart par les chefs de cet établissement, M. le comte de Cousages et M. de Guernnelles ; mais le ministre qui avait été avisé de ces représentations en écrivit à l'intendant. (1)

« Comme dans une circonstance de la nature de celle-ci, les considérations particulières doivent céder au bien général et aux besoins les plus intéressants, je leur marque de se prêter à vos arrangements et de ne faire aucune difficulté de vous remettre l'hôtel Saint-Pierre ; si la situation actuelle des malades de l'escadre de M. du Bois de la Mothe vous met dans la nécessité d'en avoir besoin. Vous pourrez vous concerter avec MM. de Guernnelles et Cousages pour trouver à Brest un endroit où les gardes de la marine et les gardes du Pavillon puissent continuer leurs exercices, si cela est nécessaire. Vous disposerez donc de leur hôtel de la marine comme vous le jugerez convenable pour procurer aux malades les secours dont ils ont besoin. »

Le nombre des malades revenant de la Martinique n'avait fort heureusement pas été considérable.

Le ministère demandait à grands cris des nouvelles et des chiffres. Le Roi sortant de sa torpeur « paraissait désirer d'être informé de la mortalité qu'il y avait eu sur chaque vaisseau, tant à Louisbourg que dans la traversée et également le nombre d'homme qui auront le malheur de périr à Brest. » (2)

l'instruction théorique elle leur était donnée dans l'aile où se trouvent maintenant les bureaux de la préfecture maritime, cette aile avait été construite en 1754 et en 1755.

Le port de Brest depuis 1681. (LEVOT).

(1, 2) Archives de l'intendance.

Quelques hommes commençaient à sortir des hôpitaux et M. de Courcelle « consentait à en congédier une trentaine qui se trouvaient en état de se mettre en route pour retourner chez eux. » (1) Cette petite compensation en présence du nombre de malades et de morts de chaque jour semblait donner à la cour une confiance que l'on ne trouvait plus chez personne au milieu du foyer de l'épidémie.

A une lettre de félicitations (2) que M. Lebret adressait, le 30 novembre, au sénéchal Duval-Soarez, ce dernier, en remerciant l'intendant de Bretagne, répondait en donnant un tableau saisissant de Brest à ce moment.

Il avait fallu loger 4.000 malheureux, alors que l'hôpital du Roy n'en pouvait loger que 900. Hôpitaux, casernes, couvents, jeux de boules et de billards, tout était rempli. Le peuple de Brest s'était montré, en cette occasion, plein d'humanité. 50 maisons au moins de particuliers faisaient bouillir la marmite et faisaient des bouillons et consommés pour les équipages épuisés et affaiblis par la faim et la misère. Les hôpitaux étaient également pleins de femmes qui ne s'occupaient qu'à leur porter de bons bouillons, de la soupe, du bon pain, de la viande, des confitures et du vin blanc. Quantité même de dames se consacrait au service des malades. Le linge était fourni abondamment par la charité publique.

Le nombre des malades augmentait toujours. M. de

(1) Archives de l'intendance.

(2) Archives d'Ille-et-Vilaine.

Montmars, lieutenant de vaisseau du département de Toulon mourait le 15 novembre (1) à l'hôpital de la marine. En ville un grand nombre de personnes de tout âge qui, par intérêt ou par pitié, avaient été soigner les malades étaient attaquées par la maladie.

« M. Hocquart, ajoutait M. le comte Du Guay, m'a proposé de prendre l'hôtel des gardes de la marine et du pavillon pour faire un hôpital de convalescents ; mais comme cet hôtel est rempli d'officiers et de gardes de la marine malades, et qu'on y transporte tous les jours des convalescents de cette espèce, je n'ay pu lui accorder sa demande. » (2)

Le personnel médical et celui des infirmiers faisaient des pertes considérables et ceux qui résistaient étaient exténués. M. Chardon de Courcelle se multipliait, mais les soucis d'organisation, les spins à donner aux malades commençaient à user ses forces.

La communauté de ville se dévouait aussi. Cependant quelques défections s'étaient produites dans son sein et le 6 décembre 1757, les conseillers (3) ne s'étant pas rendus en nombre à la séance, la demande fut faite par le maire qu'on délibérât « aux fortunes et périls des absents. » MM. Jourdain, Antoine Raby neveu, Feburier et Kerbizodec-Lunven, seuls membres présents adoptèrent cette proposition sous la réserve de faire appliquer aux absents 10 livres d'amende conformément aux ordonnances de l'intendant.

Sur la demande de M. Hocquart, M. Lebreton donna des

(1) Archives de l'intendance.

(2) Archives de l'intendance.

(3) Archives de la ville de Brest. (Mairie).

ordres pour faire diriger sur Brest, et le plus promptement possible, des aides et garçons-chirurgiens des villes de Rennes, Saint-Malo, Dinan, Nantes, Lorient et Vannes.

A ce moment, avec l'approbation du ministre, les chiourmes étaient mises à contribution, non seulement pour les malades, mais dans un grand nombre de services du port. Le ministre ajoutait (1) :

« ... Pour exciter quelque émulation chez ces gens-là, il serait peut-être nécessaire d'accorder quelques libertés en choisissant ceux dont les cas seront le plus gracieux et qui auront montré le plus de zèle. »

Vers la mi-décembre, la maladie avait atteint toute son intensité; malgré des séries de vents de nord et de nord-est, rien n'avait changé dans sa marche et la chute du vent à la partie sud n'amena aucune atténuation.

La mortalité augmentait en même temps que la maladie frappait avec plus de force.

Nous ne pouvons résister au plaisir de placer ici au milieu de ce sombre tableau, le beau portrait qu'a fait Fonssagrive (2) de M. Chardon de Courcelle :

« Déployant une activité qui ne devait plus se démentir, il fit face avec le personnel médical, incroyablement restreint dont il disposait, à toutes les exigences du service, communiquant l'ardeur de son zèle à ses subordonnés, se portant partout où était le danger, organisant des ambulances, des hôpitaux accessoires et des asiles de convalescents, veillant au salut de la popu-

(1) Service de l'intendance.

(2) *Histoire de l'épidémie de l'escadre de du Bois de la Mothe* (Fonssagrives).

iation de la ville comme à celui de la population maritime, et au milieu de cette vie militante, trouvant encore le loisir d'étudier la marche du fléau, d'en éclairer la nature par des autopsies nombreuses, et d'entretenir avec le ministère une correspondance étendue dans laquelle brille tout le feu d'une âme surexcitée par le devoir, et cette fierté de bon aloi qui n'est que l'impulsion irraisonnée et généreuse d'un cœur qui sait ce qu'il veut et ce qu'il peut. »

Malgré son énergie, malgré son courage, le chef du service de santé de la marine ne pouvait résister longtemps à la tâche écrasante qui lui incombait. L'Intendant Hocquart, en faisant de M. de Courcelle l'éloge qu'il méritait, avait averti la Cour qu'il fallait absolument lui donner un aide, car il était à craindre que seul, il ne succombât d'un moment à l'autre sous le poids de tels travaux.

L'Intendant de Bretagne (1) répondait le 21 décembre à la lettre par laquelle M. Hocquart lui demandait des secours de médecins et d'infirmiers. Il lui annonçait qu'il avait écrit à Paris pour demander à M. de Saint-Florentin, ministre de la maison du Roy, que des médecins et des chirurgiens de Paris fussent dirigés sur Brest : il ajoutait qu'il allait faire assembler les chirurgiens de Rennes et le collège de médecine pour tâcher de faire envoyer provisoirement du monde et il terminait ainsi sa lettre :

« Je crains pour les habitants qui en ont (des malades) chez eux. Le renvoi des convalescents me paraît encore une chose fort dangereuse et je croirois que le plus sûr

(1) Archives d'Ille-et-Vilaine (jam. cit.)

séroit d'abord de retirer tous les malades qui sont chez les habitans et de former un hôpital uniquement destiné pour les convalescens afin de ne les laisser se répandre dans la province que lorsque l'on serait bien assuré de leur guérison. »

C'était la note de la prudence, car le danger de dissémination dont nous avons déjà parlé, allait en augmentant avec l'infection de plus en plus considérable qui régnait à Brest.

D'ailleurs ce danger craint ne tardait pas à se déclarer, car à la même date (21 décembre) le bureau des hôpitaux de Quimper relatait que dans la séance tenue sous la présidence de Mgr l'évêque de Quimper (1), comte de Cornouaille, et en présence de M. de Croonembourg, commandant des troupes en ses quartiers, le sieur Bonnet, administrateur de l'Hôtel-Dieu de Sainte-Catherine, avait remontré que les salles de cet hospice étaient remplies de soldats ou matelots provenant journellement de Brest, dont quelques-uns à l'extrémité. La charité exigeait de leur donner les soins nécessaires, mais il était très intéressant pour le public et les habitans de Quimper de prendre des précautions pour prévenir ce qui pourrait causer la contagion.

Devant cette situation, il fut décidé que les soldats de la garnison et les habitans seraient tous soignés à l'hôpital Saint-Antoine et que l'hôpital Sainte-Catherine serait exclusivement réservé pour les malades provenant de Brest. De plus, l'appel fait à la charité de l'évêque était entendu. Il s'engageait à procurer aux hôpitaux les

(1) Archives d'Ille-et-Vilaine (jam. cit.)

lits nécessaires et, « pour subvenir à cette bonne œuvre, il engageait les communautés qui donnent des retraites en cette ville à fournir les lits dont on aura besoin. »

A cette même date le ministre adressait à l'intendant la lettre suivante (1) :

« Le Roy à qui je rends compte journellement, monsieur, de la suite de la maladie qui règne à Brest, en a été si touché que Sa Majesté s'est déterminée à y envoyer M. Boyer, un habile médecin de la Faculté de Paris, qui sera d'un grand secours dans la circonstance présente. Le zèle avec lequel il s'est offert pour répondre aux intentions de Sa Majesté mérite que vous ayez pour lui tous les égards qui pourront dépendre de vous et je vous le recommande comme une personne digne de votre confiance et de celle du Département.

» S'il avait besoin d'argent pendant son séjour à Brest, je vous prie de lui en faire donner et de lui procurer toutes les facilités nécessaires aux fonctions dont il voudra bien se charger.

» P. S. — M. Boyer mérite, monsieur, toutes sortes d'attentions de votre part. »

Ce même jour, 21 décembre, la Communauté de Brest tenait une assemblée (2) « par ordre de M. Le Gonidec, capitaine des Ville et Château de Brest, qui a fait l'honneur ainsi que M. Duval-Soarez, sénéchal, premier magistrat du siège royal de Brest.

A cette assemblée assistaient également les officiers municipaux et ceux de la milice brestoise, ainsi que M. Malassis, procureur du Roy, syndic.

(1) Archives de l'intendance.

(2) Extrait du registre des délibérations de la municipalité de Brest.

(Archives de la Marine).

« M. Depréville-Martret remontra l'état fâcheux de la Ville et l'encombrement de tous les édifices privés et publics, civils, militaires et maritimes. Il montra la maladie gagnant la population par contact des malades, marins ou soldats, logés chez les habitants : acceptant ses explications l'assemblée délibéra « que MM. les capitaines et les officiers de quartier feront de jour à autre une exacte revue et perquisition chez les habitants indistinctement des malades qu'ils y trouveront dont ils prendront les noms et ordonneront aux dits habitants qui auront chez eux des malades étrangers de les transporter dans les différents hôpitaux de cette ville pour le plus tard dans les 24 heures après leur visite à peine de 10 livres d'amende au profit de l'hôpital et que M. Hocquart serait supplié de faire vider l'hôtel Saint-Pierre et la maison de Larchentel pour y mettre des convalescents et en décharger d'autant les hôpitaux et les habitants chez lesquels ils pourraient se retirer. »

(1) Le mal continue à faire de si grands progrès que les prêtres ne peuvent plus suffire à administrer les sacrements et à enterrer les morts. On a envoyé demander au seigneur évêque des prêtres ou religieux. Il manque aussi des infirmiers dans les hôpitaux ; personne n'y veut aller de sorte que M. Hocquart (autorisé par le ministre, comme nous l'avons dit plus haut) a été obligé de prendre 58 forçats condamnés pour désertion ou faux-saunage, pour servir dans les hôpitaux et leur a promis la liberté entière à la fin de la maladie, qui a paru être diminuée dans les hôpitaux parce que le nombre des

(1) Archives d'Ille-et-Vilaine. Lettre de Martret-Préville, 23 décembre 1757.

malades y diminuait, mais c'était par la mort et les convalescents que l'on renvoyait qui se réfugiaient en ville chez les habitants, et c'est ce qui a augmenté le mal, au point d'autant plus fâcheux qu'il y eut hier (22 décembre) 16 enterrements d'habitants, seulement du côté de Brest, sans compter quatre ou cinq charretées que l'on transporte au cimetière hors ville (cimetière actuel) et les morts du côté de Recouvrance.

» La maladie commencé à se répandre dans les campagnes et on ne doit pas en être surpris. Il y a dans le port quantité d'ouvriers qui ont soigné les malades aux hôpitaux et quand ils se sont trouvés atteints de la maladie, ils se sont retirés chez eux à la campagne, ce qui fait que l'on commence à craindre de venir en ville et les denrées diminuent. Nous ferons tout ce qui dépendra de nous pour dissiper cette crainte. On vient de m'assurer que notre seigneur évêque doit être ici dimanche avec un cortège de prêtres pour faire l'ouverture du Pardon de Quarante-heures qu'il a ordonné par un mandement qui fut lu et publié, mercredi dernier. »

La contagion que l'on avait constatée à Quimper, contre laquelle on avait pris des mesures énergiques, allait avoir un autre inconvénient direct pour Brest, car, outre qu'elle accroissait en étendue le foyer de l'épidémie, elle menaçait la ville d'une grande gêne pour l'alimentation de la population valide, des malades et des convalescents.

La Cour, toujours inquiète, demandait continuellement des nouvelles. Elle avait accepté les offres de M. Hocquart pour l'emploi des forçats comme infirmiers, mais elle ne cachait pas sa crainte de voir, de ce fait de la

liberté provisoire de certains forçats, un danger de plus venir menacer la ville et surtout le port.

M. de Moras en écrivait à M. Hocquart le 26 décembre (1) :

« Je vois par votre dernière lettre du 21 qu'il y a 58 forçats dans ce cas-là, que vous avez choisis parmi les condamnés, soit pour désertion ou délits militaires, soit pour contrebande, lesquels sont même détachés de la chaîne et ne conservent que l'anneau.

» Comme le Roy a lu votre lettre et ne m'a fait aucune observation sur la circonstance comme forcée, où vous vous êtes trouvé à cet égard, j'ai lieu de juger qu'il accordera la liberté aux forçats qui auront rempli leur service avec exactitude dans les hôpitaux; mais, comme il serait dangereux de trop multiplier ces sortes de libertés, je vous observe qu'elles doivent se borner au nombre de cent, dont il se rencontrerait des difficultés à porter plus loin, qui ne vous permettrait pas de remplir en entier ces espèces d'engagement que vous auriez pris à cet égard. »

Au 23 décembre, le chiffre des décès de l'escadre se montait à 1,360 hommes.

Dans la population civile on en avait constaté 247, tant hommes que femmes, filles, prêtres, religieuses, chirurgiens et infirmiers.

Le sénéchal Duval-Soarez et M. Hocquart se réunissaient pour chercher dans les environs un hôpital des convalescents (2). Ils choisirent le Folgoët (3), maison

(1) Archives de l'intendance.

(2) Archives d'Ille-et-Vilaine (jam. cit.)

(3) Cette maison rapportait beaucoup aux Jésuites. D'après les divers documents authentiques conservés aux archives

appartenant aux Pères Jésuites, près de Lesneven, mais vu l'éloignement de cette localité, située à cinq lieues de Brest et le mauvais état des chemins, cet hôpital ne pouvait être occupé que dans une quinzaine de jours à cause du transport du matériel.

Le couvent des Récollets (1) de Landerneau contenant les provisions du munitionnaire fut écarté. Quant à l'hôpital de Saint-Renan, il ne parut pas plus convenable.

Les billards, où l'on avait placé les malades, se trouvaient presque vides; on s'occupa de leur désinfection, on brûla les literies et l'on y trouva asile pour 80 lits; la même opération fut faite dans les casernes de la marine qui pouvaient contenir 400 lits.

Les habitants des campagnes n'osaient venir en ville par crainte de la contagion comme nous l'avons déjà dit. beaucoup d'ouvriers du port étaient tombés malades et les bras manquaient dans l'arsenal où le travail était fort gêné, dans ce moment surtout où les armements et les désarmements étaient très nombreux.

de la Marine, notamment par un rapport remis à M. de Choiseul en 1762, ils constatent que pendant les 70 années qu'ils résidèrent à Brest, les Jésuites touchèrent comme revenus du Folgoët et de Daoulas 1,001,770 livres.

LEVOT.

(1) Les Jésuites avaient remplacé au Folgoët les Prêtres qui s'y trouvaient, se chargeant d'y entretenir huit prêtres pour célébrer l'office divin et acquitter les 1,300 messes de fondation qui donnaient un revenu brut de 4,000 livres, mais voyant que cet entretien de huit prêtres leur coûtaient 650 livres, ils les remplacèrent en 1695 par huit Récollets du couvent de Lesneven qui, moyennant 500 livres par an, et leur logement et l'abandon du casuel, consentirent à chanter l'office divin tous les jours et à acquitter les 1,300 messes de fondation.

LEVOT.

Le sénéchal commandait 300 hommes dans les paroisses voisines pour remplacer dans le port les journaliers qui manquaient.

En ville le découragement était grand et le sieur Demontreux, chirurgien-major des Ville et Château de Brest, écrivait le 25 à l'Intendant de Bretagne : (1)

« Journallement cela va toujours de 30 à 40 morts par 24 heures entre tous les hôpitaux, celui de la marine compris. Mais le mal devient plus grand vis-à-vis des habitants, et j'entrevois, si cela continue, que nous serons bien à plaindre.

» Nous avons perdu trois chirurgiens chargés en chef d'hôpitaux et plusieurs aides. Les malades de la garnison ont considérablement augmenté.

» Le 10, nous n'avions que 39 malades, nous en avons maintenant 100.

» Tous mes garçons sont au mouiroir. Je tiens encore, mais c'est tout ce que je puis faire.

» Je n'ai perdu qu'un seul soldat jusqu'à ce jour, et tous me donnent des espérances.

» L'aumônier, la supérieure et cinq religieuses qui ont été au mouiroir se tirent de même que le sieur Lâiné. »

M. Boyer, le médecin envoyé de Paris par le Roy, était parti de Paris le 21. M. Du Guay annonçait son arrivée par une lettre, au ministre, du 28 décembre.

« Monseigneur,

» M. Boyer arriva avant-hier au soir.

» Vous ne devez pas douter, monseigneur, que je n'aye pour lui toutes les attentions que vous me prescrivez ; la

(1) Archives d'Ille-et-Vilaine (jam. cit.)

bonté du Roy pour le corps de la marine en l'envoyant icy et l'attention que vous avez eu de nous le procurer auraient suffi pour me les dicter...

» Signé : DU GUAY. » (1)

Au moment de l'arrivée de M. Boyer, la situation ne faisait que s'aggraver.

Le nombre des malades était si grand, que « le bon

(1) Archives de l'intendance.

NOTE. — (Fonssagrives, *Hist. de l'épid. de 1757-1758*)

« La personnalité de ce nouveau venu sur le théâtre de l'épidémie se dégage de sa correspondance sous une forme véritablement originale et qui offre à quelques points de vue un contraste sensible avec celle de M. de Courcelle. Son écriture fougueuse et incorrecte, son orthographe plus que négligée, les allures pressées de son style, la multitude des mesures qu'il prescrit coup sur coup, le prix qu'il attache à avoir l'œil partout à la fois et l'impatience d'initiative et d'autorité qu'il laisse percer à chaque instant lui donne d'un bout à l'autre un certain air d'importance qui a quelque chose de moins ému, de moins intéressant, de moins désintéressé que ce qu'on trouve dans la physionomie de son confrère. Boyer avait une mission officielle et il avait si bien hâte de l'exercer, qu'il entre en fonction sur la route même comme on peut le juger dans ce passage dans lequel il dramatise un peu les difficultés du voyage.

« Quelque diligence que j'aie pu faire, écrit-il à M. de Moras, en partant à 7 heures du matin et en allant jusqu'à minuit, je n'ai pu me rendre icy qu'hier au soir; la pluie, la grêle par ouragans ne nous ayant pas quittées; les descentes sont autant de précipices, où il faut faire soutenir les brancards par des hommes. Le seul jour où y l m'a été permis de voir clair est le jour d'hier; je rencontrais à chaque pas des convalescens ou plutôt des gens qui n'étaient pas morts, à peine pouvaient-ils marcher; je m'arrêtais pour les interroger sur le temps qu'ils étaient guéris; je ne trouvais pas ce temps à beaucoup près suffisant pour le rétablissement; il en retombera beaucoup de ceux-là qui répandront la terreur dans le pays. »

Dieu sortait trente à quarante fois par jour » (1), ce qui avait tellement fatigué les prêtres, que le 28 décembre il n'en restait plus que cinq, les autres étaient morts ou mourants et l'évêché n'en avait pas encore envoyé.

La crainte de la maladie empêchait beaucoup de venir et le maire craignait « que cette même crainte eût empêché l'évêque de venir, comme il l'avait promis, pour l'ouverture du Pardon de Quarante-Heures » (2).

L'abbé Chambellan, grand vicaire de Léon, venait de mourir victime de son dévouement.

Du 12 au 24 décembre il était mort 180 personnes du côté de Brest et 220 du côté de Recouvrance.

Depuis le 24 jusqu'au 28 il y eut jusqu'à vingt enterrements par jour et de chaque côté. Le 27 il y en eut vingt-trois.

Le régiment de Lorraine était évacué sur Landerneau et les volontaires occupaient le Château, ce qui soulagait de beaucoup les habitants chez lesquels ces troupes étaient logées depuis l'occupation de leurs casernes par les convalescents (3).

Au fléau de l'épidémie, à la crainte de la disette, vint se joindre l'effroi produit par l'apparition de nombreux voleurs venant des rangs des volontaires qui, profitant du trouble des familles où ils logeaient, enlevaient le peu d'argent qu'il y avait dans les maisons, les hardes de leurs hôtes et désertaient ensuite.

Quimper avait été contaminé par suite de l'arrivée de

(1) (2) Archives de la mairie.

(3) Tous ces détails sont pris dans la correspondance du maire avec l'Intendant de Bretagne.

Archives d'Ille-et-Vilaine (jam. cit.)

marins ou soldats de l'escadre, convalescents, sortant des hôpitaux ou valides faisant l'incubation de leur maladie en route et arrivant souvent moribonds dans cette ville.

Lorient subit à son tour l'influence de cette maladie ; les officiers municipaux de cette ville en rendirent compte, le 28 décembre, à l'intendant de Bretagne.

On faisait appel à tous les médecins et on prenait ceux qu'on trouvait, une lettre de M. de Moras prescrivait : « ... de traiter favorablement le sieur Le Jus, chirurgien de Québec, qui a quitté son établissement pour s'embarquer en qualité de chirurgien-major sur le vaisseau le *Bizarre*. Vous pouvez, disait-il, l'employer aux appointements de 100 livres par mois jusqu'à ce qu'il puisse être renvoyé au Canada, supposant qu'il mériterait ce traitement par l'utilité de ces services à Brest. (1)

Le ministère, qui avait ordonné le 30 décembre une levée des classes, avait pris la précaution de faire excepter tous les matelots qui avaient fait partie de l'escadre de M. Dubois de la Mothe. (2)

Dans une séance de la Communauté (3) du samedi 31 décembre de cette année 1757, l'assemblée délibérait, « sous le bon plaisir de l'intendant, qu'il sera construit incessamment des salles séparées pour les convalescens et les malades des deux côtés de l'enclos des Dames de l'Union chrétienne de cette ville, lesquelles salles seront construites à faux frais de planches et de poutreaux que M. le maire suppliera M. l'intendant de la marine de

(1) Archives de l'intendance.

(2) Archives de l'intendance.

(3) Délibération de la municipalité. Archives de la mairie.

fournir et de délivrer à la Communauté pour cet usage, afin de procurer aux pauvres malades, qui se réfugieront dans cet établissement, tous les secours que leur situation peut exiger. M. le maire est chargé d'écrire à Mgr l'intendant de la province pour qu'il ait la bonté de donner des ordres les plus prompts et les plus précis aux sœurs blanches et aux sœurs grises de la Charité de Saint-Pol et de Morlaix de se rendre dans cette ville pour servir dans les hôpitaux projetés, comme aussi, M. le maire a chargé M. l'intendant de la marine de faire construire les dites salles par les ouvriers du port et d'ordonner la délivrance du nombre de lits qu'elles pourront contenir.

M. Boyer avait, à son arrivée dans la ville, pris immédiatement la direction du service. Il était plus que temps qu'un aide arrivât pour soutenir M. Chardon de Courcelle que soutenait seul un courage indomptable au service d'un dévouement au-dessus de tous éloges.

Aux vols qui s'étaient produits dans la ville et qui avaient impressionné les habitants, vint se joindre encore un autre sujet de crainte.

Deux forçats employés comme infirmiers s'étaient évadés, et le ministère, qui ne perdait pas de vue cette question des forçats auxquels on avait promis la liberté, s'en émut naturellement. Il prescrivit à l'Intendant de la marine de tâcher de les déterminer de prendre du service sur les vaisseaux du Roy lorsqu'ils seraient rendus à la liberté, en employant pour cela des moyens d'insinuations tels qu'ils ne puissent se plaindre que ce soit une nouvelle condition de leur liberté. (1)

(1) Archives de l'intendance.

Ainsi se terminait bien tristement pour Brest et un grand nombre de localités de la province de Bretagne l'année 1757.

Ce mois de décembre avait vu mourir entr'autres personnalités :

Le sieur Guyol, écrivain général de la marine.

M. de Saurens, capitaine de vaisseau.

MM. le chevalier Taurin de Beaujeu et de Villers
Franssine, lieutenant de vaisseau.

Le sieur Clavel, enseigne.

Le sieur Bergevin, chirurgien entretenu de la marine.



CHAPITRE IV

FIN DE L'ÉPIDÉMIE

(Janvier, Février, Mars 1758)

Le commencement de 1758 n'amena aucune atténuation à la sévérité extraordinaire de cette épidémie.

Le désarmement de l'escadre n'était pas encore terminé et n'allait que très lentement.

« Les vaisseaux, écrivait le 2 janvier le comte Du Guay, sont encore chargés de leurs futailles d'armement, de leurs câbles et même plusieurs ont encore leur artillerie à bord. On a expédié tout le monde et il ne reste pour faire tout l'ouvrage du port que 100 couples de forçats et 100 marins tout au plus, voilà notre triste position. Pour l'accablement des malades et la quantité des morts, la chiourme est dans le même cas que la marine. (1)

» L'opération dégoûtante (2) et périlleuse du nettoyage des vaisseaux fut, à défaut d'hommes de bonne volonté, exécutée par des corvées de forçats, qui sortaient de l'arsenal une heure avant qu'on sonnât la cloche du matin pour les ouvriers et qui étaient réintégrés au bagne une heure également après la sortie de ceux-ci. Les pauvres diables, considérés par avance comme des pestiférés, étaient séquestrés dans un coin isolé de la

(1) Archives de l'intendance.

(2) Foussagrives. — *Histoire de l'épidémie de 1757-1758* (jam. cit.)

chiourme, travaillaient à leur besogne méphitique avec des vêtements spéciaux qu'ils déposaient avant de rentrer au bain, recevaient une nourriture particulière et obtenaient, à titre de préservatif hygiénique, une gousse d'ail par jour et une ration d'eau-de-vie.

» L'isolement auquel on les soumit n'était qu'une fiction inutile, car l'épidémie sévissait comme toujours avec la dernière énergie sur la chiourme et ce contact n'eût pu grandement aggraver la situation. Les relevés statistiques accusent, du reste, une mortalité très élevée pour le bain qui perdit dans le seul mois de décembre 109 forçats et 290 en janvier. »

Le commandant de la marine écrivait encore le 2 janvier : (1)

« M. de Revest, capitaine de vaisseau et major de la marine, fut enterré hier. Nous avons perdu cette nuit M. Mouflâtre, 2^e médecin de la marine. Je voudrais vous annoncer un mieux de la maladie, mais je n'y en vois point. La quantité de monde qui est fort faible fait qu'il en meurt moins actuellement. La mortalité est encore considérable. »

La crainte de la famine devenait chaque jour plus grande et M. Le Gonidec faisait un appel pressant à M. l'intendant de Bretagne Le Bret pour que des ordres précis fussent donnés par lui dans ce sens.

Un secours de médecins et de chirurgiens était attendu avec la plus grande impatience. L'intendant de Bretagne déployait dans ce but la plus grande activité ; mais la difficulté de trouver des sujets était immense et la difficulté des moyens de communications rendait très lents

(1) Archives de l'intendance.

ces envois; l'état des routes était déplorable en Bretagne à cette époque et dans cette saison.

M. Boyer, dont le caractère bouillant ne pouvait se faire à ces retards de secours, expédia au cours d'une de ses inspections dans la ville le billet (1) suivant, dont nous gardons intégralement l'orthographe, à M. Hocquart :

« Monsieur Boyer a l'honneur de mander à Monsieur Hocquart qu'il vient d'arriver un des chirurgiens de deux qu'avait promis Monsieur Le Bret, qu'ils partiroient de Nantes. Je n'ai point entendu parlé de médecin qui dust arrivé. Je vous a dit au contraire que la Communauté des Chirurgiens s'étoit assemblée, et avoit arrêté qu'aucun maître ne partiroit, ce qui ne seroit pas un grand mal, car nous n'en avons pas besoing, il ne nous faut que des aides et quelles que apothicaires.

» S'il est encore temps, Monsieur Boyer prie Monsieur Hocquart d'envoyer ce bulletin à Monsieur Le Bret, à qui il a eu l'honneur d'écrire ce matin, mais il ne savoit pas encore l'arrivée du Chirurgien de Nantes.

» A Breste — ce midy trois quart le 2 janvier 1758.

» Nous venons du Bagne et des jésuites. »

Le 3 janvier eut lieu une assemblée (2) de la Communauté de ville à laquelle assistaient :

M. le comte du Guay, commandant de la marine.

M. Hocquart, intendant de la marine et conseiller d'Etat.

M. de Boislève (3), major des ville et château de Brest.

(1) Archives d'Ille-et-Vilaine (jam. cit.)

(2) Délibérations de la municipalité. Archives de la mairie.

(3) M. de Boislève remplaçait M. Le Gonidec, capitaine des ville et château de Brest, atteint de la maladie.

MM. Rosely et Dizier, major et aide-major de la marine.

M. Boyer, chevalier de l'ordre du Roy, et son médecin.

MM. Choquet, Maistral, Gaudin, commissaires général et ordinaires.

M. de Courcelle, premier médecin de la marine.

MM. Duval-Soarez, Carquet de Kfils et Berguin, sénéchal, lieutenant et procureur du Roy, et de la sénéchaussée de Brest.

Cette assemblée délibéra que les convalescents seraient transférés aux Billards, aux Capucins, aux Petits-Carmes, aux Carmes, aux Casernes et aux Jésuites, ces établissements étant les plus propres et les plus aérés pour procurer le prompt rétablissement des convalescents.

Pour la désinfection des ustensiles on prendrait la maison de Kouriou, du côté de Brest et du côté de Recouvrance celle de Kroudault, au paiement du loyer desquelles il sera pourvu par M. l'Intendant de la marine.

Pour savoir le nombre exact des malades chez l'habitant, les capitaines et les commissaires des quartiers devaient faire le lendemain une revue exacte afin de les transporter dans les hôpitaux établis à cet effet.

Sur ce qu'il a été représenté par M. Boyer que le son des cloches tant pour accompagner le Bon-Dieu que pour annoncer la mort des personnes allarmaient le public. Il est délibéré que le Bon-Dieu sera porté sans cloches aux malades et que l'on n'en sonnera aucune soit pour agonie, annoncer la mort ou enterrement, qu'il ne sera posé aucune tenture ny à la porte des morts ny à celle des églises.

Les lettres les plus sombres parlaient de cette ville démoralisée. Des médecins nouvellement arrivés en écrivaient à l'intendant de Bretagne et dans une lettre du sieur de la Boujardière, fils, docteur-médecin, envoyé à l'hôpital royal de Brest. Nous trouvons, outre la constatation de la mortalité énorme dans le personnel médical, les renseignements suivants : (1)

« C'est une fièvre putride, maligne, qui se communique très facilement, presque à tous ceux qui environnent les malades.

» La maladie est répandue dans la ville et y semble plus dangereuse que dans les hôpitaux, si nous en jugeons par la multiplicité des convois et par les malades qu'on nous apporte dans les hôpitaux tous les jours, qui sont alors presque sans ressources, faute d'avoir reçu les secours nécessaires dans le principe de leur mal.

» Il est vrai que l'habitant manque de secours, que les habitants qui sont multipliés, occupent tous les médecins et chirurgiens et encore n'y en a-t-il pour cet ouvrage un nombre suffisant. »

La situation ne s'améliorait donc pas ; un petit renfort de médecins venait d'arriver ; c'étaient les trois chirurgiens venus du Havre sur les frégates l'*Hébée*, la *Vestale* et l'*Aigrette*, le ministre prescrivait de les employer (2).

M. Boyer écrivait le 6 janvier à l'Intendant de la province pour le remercier en son nom et au nom de M. de Courcelle de l'activité qu'il déployait pour envoyer du secours médical à Brest (3).

(1) Archives d'Ille-et-Vilaine.

(2) Archives de l'intendance.

(3) Archives d'Ille-et-Vilaine.

« Le surcroît d'aides-chirurgiens et de médecins de différents endroits, disait-il, feront grand bien et amélioreront la fin du progrès de la maladie, et opéreront la guérison de quantité de malades de la ville, dont on ignore l'état, jusqu'à ce qu'il soit près de mourir, sans avoir pu y mettre ordre, par la répugnance qu'ils ont pour les remèdes, qui leur fait cacher leur malade qu'on n'apprend que par l'église à laquelle ils n'ont recours qu'à l'extrémité. J'espère qu'il en sera bientôt autrement par les arrangements qui auront été pris d'envoyer aux hôpitaux de la marine les malades du peuple qui croupissent chez eux dans l'ordure. »

Annonçant ensuite l'arrivée de plusieurs médecins de Nantes, Boyer constatait que la plupart étaient des enfants que les circonstances ne permettaient pas de refuser.

Six chirurgiens furent envoyés de Paris, l'Intendant Le Bret fut obligé d'en retenir deux à Rennes pendant quelques jours, ces médecins étant très fatigués par le mauvais état des routes ; il promettait un grand envoi de garçons apothicaires.

A Nantes (1) on trouva une certaine difficulté à recruter du personnel. La Faculté choisit deux sujets, « les plus faibles de tous ses membres nécessiteux et chargés de famille. » M de Prémion les fit remplacer par deux autres qui partirent à franc étrier.

Il réunit néanmoins dix chirurgiens mais ne put trouver un maître apothicaire. Quant aux garçons apothicaires, il en avait pu trouver quatre, mais l'un d'eux déserta au moment du départ.

(1) Archives d'Ille-et-Vilaine.

Nous donnons ci dessous le bulletin du 9 janvier 1758.

Matelots malades aux différents hôpitaux.....	2.398										
— chez les particuliers.....	528										
		<u>2.926</u>									
Morts aux différents hôpitaux.....	20										
— chez les particuliers.....	2										
		<u>22</u>									
Habitants morts	<table> <tr> <td>{ Hommes.....</td><td>7</td><td></td></tr> <tr> <td>{ Femmes.....</td><td>9</td><td></td></tr> <tr> <td>{ Enfants.....</td><td>11</td><td></td></tr> </table>	{ Hommes.....	7		{ Femmes.....	9		{ Enfants.....	11		27
{ Hommes.....	7										
{ Femmes.....	9										
{ Enfants.....	11										
Total des morts.....		<u>49</u>									

Cette mortalité indiquait ainsi que malgré les changements de la température et la saison d'hiver qui s'avancait, la maladie était loin de décroître.

L'Intendant Le Bret prescrivait à son subdélégué de Brest de surveiller avec attention la propreté de la ville. Il avait été informé qu'il régnait dans les rues de Recouvrance une si grande saleté, qu'elle formait une espèce de cloaque qui ne pouvait être que très nuisible à la santé surtout dans les circonstances actuelles. Il le priait d'employer au nettoyage un nombre suffisant d'ouvriers qui seraient payés sur les fonds de la Communauté (1)

Dans la deuxième quinzaine de janvier, une détente se fit sentir, et le 18 janvier M. Hocquart écrivit à M. Le Bret que l'opinion générale était que la maladie se ralentissait et n'était pas si dangereuse que dans le commencement.

(1) Archives de l'intendance.

« Il ne mourut hier, disait-il (1), que quatre hommes et quatre femmes et à Recouvrance un enfant. C'est toujours beaucoup trop, mais nous vivons d'espérance que, dans peu, les choses prendront leur train ordinaire... »

Le 18 janvier la municipalité s'assembla de nouveau.

M. Jourdain, premier échevin (2), constatait que faute de bras et de tombereaux pour nettoyer les rues, elles se remplissent d'immondices qui ne peuvent que contribuer à la prolongation de l'épidémie. Le moyen le plus sûr de faire cesser cet état de choses était d'autoriser les administrateurs de l'hôpital à mettre en réquisition d'une heure à l'autre les personnes et charrettes nécessaires, sauf remboursement des dépenses qu'ils feraient sur les mémoires qu'ils présenteraient au maire.

« Les femmes malades du côté de Brest, qui n'ont pas les moyens de se traiter, seront portées à l'hôpital ordinaire de la ville et les hommes à l'église des Sept-Saints.

» Les pauvres de Recouvrance seront portés, les femmes à la chapelle de la Congrégation et les hommes à la chapelle de Notre-Dame sur le quai.

» Pour que ces divers établissements soient mis en état de recevoir tous ces malades, l'Intendant était prié de faire fournir aux magasins de la marine tout ce qui était nécessaire ; quant à la paille des lits, MM. les directeurs des hôpitaux la feraient acheter aux frais de la ville. »

M. de Courcelle, présent à la séance, déclarait avoir affecté seize chirurgiens au service du côté de Recouvrance, où ils résideraient. Sur sa demande la Commu-

(1) Archives d'Ille-et-Vilaine.

(2) Délibération de la municipalité.

(Archives de la mairie).

nauté affectait à leur logement la maison de M. Le Gac de l'Armorique, la plus commode et la plus spacieuse qu'il ait trouvée.

Sur la nécessité qu'il y avait de faire gras tout le carême, de l'avis de M. de Courcelle, le maire supplia Mgr l'évêque de Léon de le permettre indistinctement à tous les habitants de la ville et des lieux circonvoisins ; et, pour empêcher que la viande ne haussât de prix, il fut permis à tous les bouchers de continuer à tuer à l'avenir comme ils le faisaient actuellement et d'avoir, nonobstant le carême, leurs boutiques garnies de viande tout comme hors le carême ; et pour dédommager les hôpitaux de la perte qui pourrait leur être occasionnée par cet arrangement, la Communauté pria M. M. les administrateurs de fixer le dédommagement.

En même temps la Communauté votait 12,000 livres pour payer les dettes que l'on était dans la nécessité de contracter pour fournir aux besoins des malades.

Le 20 janvier M. Boyer appuyait la demande de faire gras pendant le carême. Par une lettre qu'il adressait à l'évêque de Léon, il constatait la nécessité de cette mesure (1).

« D'ailleurs, disait-il, il n'y a point de pêcheurs, les œufs sont chers, reste la morue qui ne peut point être la base de la nourriture pour des gens qui ont le sang à moitié corrompu par la terreur qui subsiste encore malgré le meilleur état de la ville. »

Les médecins, dans leurs visites domiciliaires, eurent fort à faire pour exécuter les mesures d'hygiène prescrites en assemblée de la Communauté de la ville. Ils

(1) Archives d'Ille-et-Vilaine.

trouvaient, dans les maisons du bas-peuple, des nichées de malades qui l'étaient quelquefois depuis un mois, avec leurs familles « dans l'ordure jusqu'au col, et dans la dernière misère. » Ces gens étaient transportés à l'hôpital.

Pour ceux qui pouvaient rester chez eux, on avait établi des marmites où, suivant l'ordonnance des médecins, les malades recevaient du bouillon et de la viande. A cet effet M. Hocquart avait remis aux médecins des lettres cachetées.

« Pour ceux qu'on transporte aux hôpitaux, écrivait Boyer, il est nécessaire de purifier leurs maisons, dont je ne puis vous dépeindre ni les ordures, ni l'infection ; on ne pourra se dispenser de brûler les haillons qui s'y trouvent. Il serait nécessaire de faire fournir au peuple qui sortira de ces hôpitaux des hardes neuves de quoi le vêtir. Ce sera un bien petit objet, parce qu'il n'en réchappera guère de ceux qu'on transporte aux hôpitaux, étant pour la plupart des gens très âgés, hors d'état de gagner leur vie. Ce qui s'en sauvera, ce seront les enfants qui y trouveront de la nourriture. »

Il annonçait, à la fin de cette lettre, la guérison de M. Le Gonidec qui, fortement éprouvé par la maladie, donnait le lendemain à M. Boyer son repas de convalescence.

Le 22 janvier parut le mandement de l'évêque de Quimper et de Léon, permettant à tous les habitants de Brest et des paroisses voisines de manger gras pendant tout le carême, même le vendredi et le samedi.

La maladie qui avait semblé décroître, ce qui avait fait écrire une lettre d'espoir à M. Hocquart, continuait

ses ravages et le maire constatait le 24 janvier 1758, à la réunion de la Communauté de ville, qu'elle faisait toujours des progrès.

Des mesures étaient prises pour faire évacuer les hôpitaux à tous les étrangers pour y transporter les habitants de l'un et l'autre sexe. « Si les hôpitaux ne pouvaient suffire pour les habitants malades, on devait les mettre aux jeux de boules et à la Congrégation de Recouvrance, lieux les plus voisins des hôpitaux.

» Des places se trouvant libres dans les hôpitaux de la marine, les hommes y seraient transportés et séparés des soldats et marins et les femmes et filles seraient reçues dans les hôpitaux généraux que les hommes avaient évacués. »

La population civile fournissait alors le plus gros contingent de malades.

Un crédit de 12,000 livres; pour les deux côtés (Brest et Recouvrance), était voté pour acheter de la toile pour la confection du linge qui manquait et les autres objets nécessaires aux hôpitaux.

Voilà quel était, au 27 janvier, le bilan des victimes de cette épidémie :

4 Novembre 1775. — 27 Janvier 1758

2.143 malades répartis dans 14 hôpitaux.

499 — chez les habitants.

2.642 matelots malades.

4.610 congédiés aux hôpitaux et chez les particuliers de la ville du 4 novembre 1757 — 26 janvier 1758 compris.

7.252 *A reporter.*

7.252 *Report.*

2.171 morts aux hôpitaux et chez les particuliers de la ville du 4 novembre 1757 — 26 janvier 1758 compris.

9.423 matelots.

HABITANTS

916 particuliers morts en ville du 4 novembre 1757 — 26 janvier 1758 compris.

19 morts le 26 janvier.

933 particuliers.

2.171 marins.

3.104 décès (1).

Nous avons donc à cette date du 27 janvier, soit 83 jours : 3.104 décès, une moyenne de 33 par jours, sans compter ceux qui succombaient au loin, car ce que l'on avait craint pour les autres régions de la Bretagne, s'était réalisé et partout le fléau avait fait de grands ravages.

Les médecins se multipliaient, la municipalité, les autorités du port étaient continuellement sur la brèche et le but de tous tendait au soulagement des malades dont le nombre avait bien de la peine à diminuer.

La municipalité avait à combattre contre ce sentiment qu'ont pour l'hôpital une certaine classe de la population et les indigents en particulier.

Dans la séance du 30 janvier (2) de la Communauté de ville à laquelle assistaient MM. Boyer et de Courcelle,

(1) Archives d'Ille-et-Vilaine.

(2) Archives de la mairie.

le Maire remontra que nonobstant toutes ces mesures que la Communauté avait prises pour faire transporter tous les malades de l'un et l'autre sexe hors d'état de se soulager, dans les hôpitaux généraux de cette ville et autres à cette fin désignés, il s'en était trouvé beaucoup qui s'étaient fâchés et soustraits aux exactes visites que les commissaires des quartiers avaient faites dans toutes les maisons, en sorte que tous les malades indigents ne faisaient qu'augmenter et perpétuer les progrès de la maladie dont il était important d'arrêter le cours.

Il en était de même de ces malades qui, quoi qu'on ait voulu les faire transporter dans les hôpitaux pour y être soignés, aimaient mieux rester chez eux dans la dernière misère.

Cependant, comme on ne pouvait arrêter le cours et les progrès de la maladie qu'en évacuant la ville de ces pauvres indigents, « il serait à propos que ces Messieurs de la Communauté et de la milice bourgeoise, qui avaient connaissance des endroits où sont les malades, accompagnassent les médecins dans les visites qu'ils devaient faire chez les malades, afin de faire, sur leur rapport, transporter sur le champ les malades hors d'état de s'aider aux hôpitaux de la ville et, si le cas se requérait, de faire brûler les paillasses, couettes ou balle et même les hardes et linges qui ne pourraient être propres à être lessivés, et que les appartements qui seraient occupés par les dits malades seraient fermés à clef pour empêcher que personne n'y entre, et cependant les fenêtres laissées ouvertes pendant cinq ou six jours, pour y donner de l'air, lequel temps expiré, lesdits appartements, après avoir été lavés de lait de chaux, seraient parfumés. »

La Communauté délibérant de l'avis de MM. Boyer et de Courcelle prit alors l'arrêté suivant :

« Les officiers de la Communauté et de la milice bourgeoise feront avec MM. les médecins qui ont esté dans les endroits par MM. Boyer et de Courcelle nommés, il sera fait une exacte visite chez tous les particuliers de cette ville et où il se trouvera des malades indigents de l'un ou l'autre sexe, hors d'état de se donner les secours nécessaires, ils seront transportés dans les hôpitaux généraux de cette ville et autres à cette fin destinés.

» MM. les médecins qui doivent faire les dites visites seront accompagnés par des officiers tant municipaux que de la milice qui les accompagneront et leur indiqueront les maisons où il y a des malades.

» Tous les malades qui seront transportés dans les hôpitaux y seront soignés aux frais et dépens de la Communauté, auquel effet les directeurs des hôpitaux n'auront qu'à faire des états de ce dont ils auront besoin et M. le maire leur donnera des billets sur le miseur de la ville qui, sur le champ, leur comptera les deniers nécessaires pour pourvoir aux besoins des malades et pour le transport desquels M. l'Intendant de la marine sera prié de faire donner le nombre de forçats et de cadres dont on aura besoin, qui seront conduits jusqu'aux hôpitaux par l'un des sergents de la milice ou autre personne de la part de la Communauté.

» Les paillasses, couettes, balle, hardes et linges qu'on ne pourra ni lessiver ni bouillir dans l'eau seront sur le champ brûlés, et s'il est brûlé quelques bons hardes appartenant à des pauvres malades, il leur en sera fourni de pareils par la Communauté auquel effet MM. les offi-

ciers feront un état de ce qui sera brûlé, de chaque particulier dont ils prendront le nom et désigneront le prix de la chose brûlée, lequel état ils remettront à M. le maire.

» Si les forçats ne suffisent pas pour le transport des malades, MM. les officiers prendront de gré ou de force les personnes trouvées qui seront payées sur les deniers de la Communauté, suivant l'état qui en sera fourni.

» Les mendiants et les mendiante que l'on trouvera en ville en état de servir les malades et autres personnes de bonne volonté seront prises pour servir aux hôpitaux où ils seront nourris et payés sur le pied de vingt sols par jour.

» Dans les maisons où les pères et mères seront malades et dans le cas d'être transportés aux hôpitaux et qu'ils aient des enfants hors d'état de gagner quoiqu'en bonne santé, ces enfants seront aussy portés aux hôpitaux de leur sexe pour y être nourris jusqu'à la parfaite guérison de leur père et mère.

» Comme, nonobstant les précautions et l'exactitude des visites que l'on pourra faire, il se pourrait trouver des malades récelés, l'assemblée délibère que toutes personnes qui auront chez elles des malades sans les avoir déclarés, seront prises pour servir d'infirmières aux hôpitaux pendant le cours de la maladie, comme aussy toutes personnes qui n'avertiront pas que leurs voisins sont malades, seront aussy punis pour leur servir d'infirmiers aux hôpitaux pendant la maladie de leurs voisins. »

MM. Boyer et de Courcelle avaient signé le procès-verbal de cette séance.

L'union qui avait existé entre la Communauté de ville

et les autorités du port fut obscurcie par quelques nuages, au moment où la décroissance de l'épidémie, sensible déjà chez les soldats et les marins, venait tardivement se faire sentir dans la population civile, mais ce léger dissentiment entre des hommes qui venaient de donner une preuve d'énergie et de dévouement au-dessus de tout éloge, fut de courte durée. Il devait être la conséquence de l'état d'énervement dans lequel avaient vécu, pendant ces trois longs mois, les autorités civiles et celles des ports.

Nous devons admettre que cet état d'énervement était bien compréhensible au milieu d'un tel fléau; mais la lecture des lettres de M. Hocquart et le spectacle du dévouement à la chose publique qui dominait les séances de la municipalité me font croire à une grande exagération de M. Boyer lorsqu'il écrivait au ministre :

« Il ne faut pas compter beaucoup (entre nous) sur les officiers municipaux de cette ville; malgré les ordres de M. Le Bret et de son subdélégué, outre que ces gens sont des trembleurs, ils n'ont pas le sens commun. »

Autrement calme et digne était la conduite de M. de Courcelle qui ne se laissait pas aller à de tels débordements de langage et gardait tout son calme au milieu du danger.

Devant la décroissance de cette épidémie, à la fin de janvier, M. Boyer avait quitté Brest, laissant à M. de Courcelle le soin de parachever cette œuvre d'assainissement à laquelle il avait pris une si grande part.

M. Hocquart écrivait le 11 février au ministre la lettre suivante :

« M. de Courcelle est un sujet, Monseigneur, qui mé-

rite que vous fassiez quelque chose pour lui, tant du côté de la fortune que du côté du relief. Je ne puis trop vous faire l'éloge de l'activité avec laquelle il a rempli ses devoirs auprès des malades. » (1)

Dans sa séance du 16 février (2) la Communauté de ville arrêta que les convalescents dont les hardes avaient été brûlées recevraient à leur sortie, savoir les femmes : une chemise, une coiffe, un mouchoir de cou, une jupe et une camisole de ratine, une paire de bas et une paire de sabots.

Les hommes : une chemise, une veste et une culotte de ratine, un bonnet de laine, une paire de bas et une paire de sabots.

Un crédit de 4,000 livres était ouvert dans ce but aux directeurs des hôpitaux.

Nous nous souvenons qu'au début de cette épidémie, quelques membres de la Communauté de ville avaient déserté les réunions.

A cette même séance du 16 février :

« Le maire expose qu'il manque trois officiers municipaux :

» M. Malassis, décédé.

» MM. Mondenner et Saint-Haouen Le Coat qui ont plusieurs fois déclaré qu'ils ne viendraient pas aux assemblées. (Ils n'avaient pas paru pendant toute l'épidémie à aucune séance). »

Les membres qui ont pris part à toutes les délibérations et mesures exigées par les circonstances, étaient : MM. Martret, maire ; Jourdain, premier échevin ; An-

(1) Archives de l'intendance.

(2) Archives de la mairie.

toine Raby, échevin, dont le dévouement fut sans borne, et les conseillers Kerbizodec, Lunven, Malassis, Fayard, Floch, de Kérambosquer, Le Maire et Debon, ancien maire.

MM. Demontreux et Ménemeur-Desprey remplacèrent MM. Mondenner et Saint-Haouen Le Coat.

De nombreux travaux d'assainissement avaient été faits en ville ; on déplaça des tueries qui, se trouvant dans la rue Kéravel, étaient un grand danger de voisinage, elles furent transportées en dehors des fortifications dans des points indiqués par M. Frézier.

Brest avait eu un magistrat des plus dévoués dans la personne de M. Védier, subdélégué de l'Intendant de Bretagne. Il entretint une active correspondance avec son chef, M. Le Bret, et, appuyé de ce dernier, il pesa du poids de son autorité sur un grand nombre de décisions de la Communauté de ville.

Par une lettre du 12 avril, M. Hocquart annonçait officiellement la fin de l'épidémie que, dans sa lettre au ministre du 31 mars 1758, M. Chardon de Courcelle avait fait pressentir.

Donnant quelques détails sur l'installation actuelle des malades, il terminait ainsi sa lettre :

« La désinfection de la ville est fort avancée ; les maisons où il y a eu des malades et des morts ont été nettoyées et parfumées, et les haillons brûlés. Il ne reste plus que les grosses ordures des rues, des cloaques et des carrefours pour l'enlèvement desquelles il y a tous les jours des tombereaux d'ordonnés.

» Lorsque les choses ont été amenées à ce point, M. Védier ne jugeant plus sa présence nécessaire ici, est parti

mercredi dernier, après avoir laissé au maire de la ville des ordres pour ce qu'il restait à faire. La ville doit aux mesures sages qu'il a prises, le rétablissement du bon ordre, autant qu'il a été possible de le procurer et l'accélération de la désinfection n'a pas été sans peine et sans beaucoup de dégoût. »

Poissonnier-Desperrière, chef du service de santé à Paris, porta à 10,000 personnes le nombre des décès dans les hôpitaux seulement. M. Levot (*Histoire de Brest*) nous donne pour le bilan des décès le compte rendu suivant :

« Nos investigations, tant à Brest qu'aux archives du ministère de la marine et à celles de l'ancienne Intendance de la province, n'ont pu nous faire découvrir que les constatations de 1,710 décès dans les hôpitaux du 23 novembre au 7 janvier 1758, d'après les bulletins journaliers envoyés par M. Hocquart au ministre de la marine, et 1,773 du 23 novembre au 31 mars, d'après les registres des deux paroisses de Saint-Louis et de Saint-Sauveur. Mais comme la correspondance administrative signale bon nombre de décès qui ne sont pas enregistrés et que, pour ceux qui le furent, il y a d'un jour à l'autre des différences accusant des omissions considérables, il est évident que le chiffre de 3,483 morts est bien inférieur au chiffre réel.

» Aussi, tout en tenant compte de la décroissance de la maladie dans les hôpitaux, à partir de la mi-février, et tout en faisant la part de certaines exagérations possibles de M. Poissonnier-Desperrière qui aurait été, dans ses évaluations, l'écho involontaire de souvenirs altérés par la douleur des familles, comme il arrive naturelle-

ment en pareils cas, nous inclinons à croire que le chiffre assigné par lui à la mortalité dans les hôpitaux embrasse celle qui eut lieu en ville, ce qui, malgré tout, suffirait pour placer l'épidémie de Brest sur la même ligne que la peste de Marseille.

» En effet, si comme on s'accorde à le reconnaître, les villes de Marseille, Aix, Arles et Toulon perdirent de 80 à 85,000 habitants, celle de Brest, où la population était très faible, fut, toute proportion gardée, aussi malheureuse, peut-être même plus, que les trois premières citées, très populeuses. »

Il est bien regrettable qu'on ne possède aucun document sur le chiffre de la population civile et maritime de Brest à cette époque.

Dans ce travail, nous ne pouvons passer sous silence les noms de quelques médecins qui moururent dans cette épidémie. Levot nous donne les noms de dix d'entr'eux :

Bergevin (Jean-Louis), chirurgien de la marine, mort le 24 décembre 1757 ;

Guillou-Chef-Dubois (Yves-Marie), médecin de la marine, mort le 26 décembre 1757 ;

Voisin (Michel-Jean), chirurgien de la marine, mort le même jour ;

Mauflastre, docteur-médecin, deuxième médecin de la marine, mort le 1^{er} janvier 1758 ;

Du Cosson (Jean), chirurgien du Roi, mort le 6 janvier 1758 ;

La Vache de Préville (Pierre), docteur-médecin de Morlaix, mort le même jour ;

Chaligné (Urbain), chirurgien de Rennes, âgé de 40 ans, mort le 10 janvier 1758 ;

De Banville, docteur-médecin de la Faculté de Rennes, venu de Vannes, mort le 10 février ;

Chomel (Amable), conseiller du Roi et son médecin ordinaire en Canada, docteur-régent de la Faculté de médecine de Paris, âgé de 28 ans, mort le 17 mars ;

Bazire, docteur-médecin de la Faculté de Montpellier, âgé d'environ 29 ans, venu de Dinan, mort le 17 mars.

Victimes de leur dévouement, leurs noms, qui devraient être gravés en lettres d'or en souvenir des services qu'ils ont rendu à la ville de Brest, sont tombés dans l'oubli ainsi que ceux des Demontreux, des Maistral et des Chardon de Courcelle.

Ces dix médecins et chirurgiens ne furent pas les seuls victimes du corps médical dans cette épidémie.

D'après Poissonnier-Desperrière, les médecins, les chirurgiens, les aumôniers, les infirmiers succombèrent presque tous.

Sur quinze médecins, dont quelques-uns ne servirent pas les malades constamment, cinq furent emportés ; cent cinquante chirurgiens, tant de la Ville et de la Province que de ceux envoyés de l'Hôtel-Dieu de Paris, et plus de deux cents infirmiers furent victimes de la contagion sans compter les forçats. (LEVOT).

Pour quelques-uns les récompenses méritées se firent bien longtemps attendre.

Le 10 mai 1758 des pensions et des gratifications extraordinaires furent assignées sur les fonds des Invalides aux familles des médecins, chirurgiens et pharmaciens venus de l'intérieur morts de l'épidémie.

Le 21 du même mois la veuve de M. Roussel, dont nous parlerons plus loin, avait obtenu une pension de

cinq cents livres. Les couvents des Carmes et des Capucins reçurent chacun mille livres et des avantages

Nous avons parlé des chirurgiens et médecins morts pendant l'épidémie, mais nous devons citer les noms de ceux qui survécurent et dont les services furent éminents. Ce furent : MM. Maloët et Macquart, médecins de Rennes, dont nous avons signalé une lettre ; La Chapelle, de Saint-Malo ; Duplessis et Mailhos, de Nantes ; Maistral, de Quimper.

Dans une lettre au ministre, datée du 31 mars 1758, M. Chardon de Courcelle écrivait au ministre, au sujet de ces médecins :

« Je ne sçaurais, Monseigneur, vous faire trop d'éloges de leur zèle, de leur assiduité et de leur charité compaissante auprès des malades, de l'intrépidité avec laquelle ils ont sacrifié tous les jours leur santé et leur vie dans les hôpitaux sans être découragés par la perte de leurs confrères et par l'affaiblissement de leur santé. » Celui qui s'exprimait ainsi, dit Levot, auquel j'emprunte cette lettre, s'oubliait pour ne penser qu'aux autres.

Ce ne fut que le 25 juillet 1758 que l'Intendant reçut du ministre la dépêche suivante lui annonçant la récompense qu'il avait demandée pour M. de Courcelle quelques mois auparavant.

« Sa Majesté a accordé à M. de Courcelle, premier médecin à Brest, une pension de six cents livres sur les Invalides de la marine, reversible après luy à sa femme et à son fils par égale proportion de trois cents livres. Vous voudrez bien l'informer de cette grâce qu'il a obtenue sur le compte avantageux que vous avez rendu de ses services pendant la maladie épidémique.

» Signé] : MASSIAC. »

Le maire Martret, dont le dévouement avait été sans bornes, reçut par arrêt du Conseil du 13 août 1758, une simple pension de six cents livres non reversible sur ses héritiers. Les Etats de la province, réunis à Rennes au mois de décembre 1758, lui témoignèrent sa satisfaction en lui faisant hommage d'une bourse de jetons.

A la suite de tels désastres, la ville de Brest était plongée dans le marasme le plus profond. La population avait été décimée, nous avons donné les chiffres assez éloquentes des pertes qu'elle avait faites. Les marins et les soldats n'avaient pas été plus épargnés. Quant aux finances de la ville et de la marine, elles avaient reçu une brèche considérable, quoique la marine ait eu à supporter une grande partie des dépenses. Depréville-Martret, dans une supplique aux Etats de Bretagne, nous donne le compte rendu suivant de la situation financière de la ville après cette cruelle expérience.

« Les fonds de la Communauté ont été complètement épuisés, ils n'ont pu suffire à payer les dépenses extraordinaires et immenses que cette maladie a causées, une partie en est encore due. Quelle ressource reste-t-il à la Communauté et aux hôpitaux pour se relever ?

» Quelle aumône peuvent-ils se flatter d'obtenir du peuple auquel il est dû par le Roi dans le port une année entière de solde ? des officiers et entretenus de la marine qui, depuis dix-huit mois, n'ont pas touché leurs appointements et enfin des autres habitants qui se ressentent des effets cruels de la maladie et qui sont épuisés par les avances et les crédits qu'ils sont obligés de faire. La Communauté ne peut que gémir sur l'état cruel et misérable de ses habitants sans pouvoir leur prêter aucun

secours. L'utilité et le bien public leur nécessitaient à faire l'acquisition de deux maisons contiguës à l'ancien hôtel de MM. les gardes de la marine, acquisition qui n'est point encore payée, quoiqu'elle ait été reçue par arrêt du conseil.

» Des six mille livres données à l'église Saint-Louis, il n'en a été payé qu'une partie. La Communauté est menacée d'un nouvel impôt. Vous seuls, Nosseigneurs, pouvez prêter une main secourable à l'hôpital de Brest et de Recouvrance et le regarder comme celui de la Province, puisque seul il a été victime de la maladie la plus cruelle dans ses ravages. »

Le maire terminait sa supplique en demandant d'accorder à chaque tenue d'Etat une somme de dix mille livres à l'hôpital, qui seront employées à construire une salle qui sera appelée salle des incurables pour séparer les personnes saines de celles qui sont attaquées des maladies épidémiques ou contagieuses telles que les écrouelles et le scorbut (1).

La marine, de son côté, avait eu de fortes dépenses, car elle avait supporté la plus grande partie des dépenses si considérables de cette période. Le 24 février 1759, M. de Massiac, ministre de la marine, écrivait à M. Hocquart :

« La veuve du nommé Roussel (2), orfèvre à Brest, demande, Monsieur, le paiement d'une somme de cinq mille livres pour chemises, bas, culottes et souliers fournis par son mari aux malades et convalescens dans le tems de la maladie épidémique qui a régné à Brest en 1757 et 1758

(1) Archives de la mairie. Imprimé.

(2) Note de LEVOT.

et dont il est mort. Cette veuve me représente que les autres fournisseurs qui ont été dans le même cas que son mari ont été payés de leur fourniture... »

La note fut réglée, et la veuve, nous l'avons vu plus haut, obtint une pension.

L'épidémie était terminée depuis longtemps que l'Intendant continuait à saisir le ministère de la nécessité de remplacer le matériel disparu, surtout à une époque où les armements augmentaient et où la crainte d'une importation d'épidémie par les navires revenant de campagne était sans cesse dans l'esprit de l'autorité qui venait de passer par une période si terrible.

M. Hocquart saisissait le ministre de l'état de ce matériel dans sa lettre du 10 juillet 1758 :

« Vous n'ignorez pas, Monseigneur, les consommations prodigieuses qui ont été faites en meubles, tels que matelas, couvertures et linges dans les quatorze hôpitaux dont nous avons eu la charge pendant près de six mois ; ça a été une nécessité (et la bonne police l'exigeant), de faire brûler tout ce qui avoit servi aux malades, qui pouvoit perpétuer la contagion ou l'épidémie. » (1)

Dans une autre lettre du 14 août, l'Intendant faisait savoir qu'il était dû à M. Besmond, apothicaire de la ville, cent trente mille livres pour fourniture de médicaments. (LEVOT).

Si tel était l'état des finances de la ville et de la marine après cette catastrophe, les habitants de la ville et des environs présentaient un état de marasme tel qu'il paraissait difficile de trouver au sein de ces populations les éléments suffisants pour les nouveaux armements qui se

(1) Archives de l'intendance.

préparaient. Nous ne voulons comme preuve de cet affaiblissement que l'extrait suivant du procès-verbal de la séance de la Communauté du 4 avril 1759.

« La Communauté, après avoir ouï lecture de la remontrance ci-dessus, est d'avis, sur le premier chef, que ce remontrant s'adressera à l'évêché pour supplier Sa Grandeur d'accorder la permission de faire gras pendant le carême prochain, les jours du dimanche, lundy, mardy et jeudy à toutes personnes indistinctement et tous les jours de la semaine sans exception, pour les ouvriers artisans et gens nécessaires, vu le deffaut de toutes sortes de poisson sallé, et qu'il y ait à craindre qu'il n'y en aura point de frais, attendu le peu de pêcheurs qu'il y a, lesquels même cesseront suivant toutes les apparences, se trouvant dans le cas d'être obligés de s'embarquer sur les vaisseaux de l'armement que l'on va faire ; laquelle délibération se fait en présence et de l'avis de M. de Courcelle, premier médecin de la marine, qui a fait l'honneur à l'assemblée de s'y trouver et a signé avec elle. (1)

» Signé : DE COURCELLE. »

(1) Archives de la mairie.

CHAPITRE V

PROPAGATION DE L'ÉPIDÉMIE EN BRETAGNE CAUSES DE CETTE ÉPIDÉMIE — SA NATURE

Dans les chapitres précédents nous avons emprunté à M. Antonin Dupuy bon nombre de renseignements tirés de ses *Documents inédits sur l'Histoire de la Ville de Brest au XVIII^e siècle*. Nous empruntons maintenant le récit des ravages que fit en Bretagne cette épidémie importée par les soldats et marins de l'escadre de Du Bois de la Mothe à son ouvrage sur *La Bretagne au XVIII^e siècle*.

« En 1757 l'escadre de Du Bois de la Mothe, forcée de se réfugier à Brest, y apporta une effroyable épidémie de typhus. Après avoir cruellement décimé les matelots et la population civile, le fléau se répandit dans les campagnes voisines. Cette fois la maladie change de caractère et se manifeste avec tous les symptômes de la fièvre typhoïde... (1)

» ... Le petit nombre de ceux qui échappent à cette maladie restent faibles, languissants, hébétés. L'épidémie se développe d'abord dans la presqu'île de Crozon, elle atteint ensuite les paroisses situées dans la baie de Douarnenez et pénètre jusqu'à Quimper. Dès la première semaine, elle enlève cent quatre-vingts personnes

(1) L'affection qui frappa les autres parties de la Bretagne devait être, comme à Brest, le typhus exanthématique, affection qui à cette époque devait déjà être endémique.

à Crozon, quatre-vingts à Argol. La semaine suivante on compte soixante-treize morts et cent malades à Plounévez-Porzas, cent dix-sept morts et cent vingt-sept malades à Ploumodiern.

» A l'épidémie qui désole ces malheureux cantons, s'ajoutent des charges supplémentaires, les corvées imprévues qu'entraîne une guerre désastreuse.

» Nous ressentons tous les fléaux à la fois, dit tristement, en 1758, le subdélégué de Quimper; je ne sais comment la récolte se fera, faute de bras. Les travaux de la côte, les corvées de charois ne donnent presque pas aux paysans le temps de respirer. Je crains que la fatigue du petit nombre qui reste dans la campagne et qui s'ex cédera pour sauver son pain et le nôtre, n'augmente encore le funeste cours de la maladie.

» Le fléau ne s'apaise dans les subdélégations de Châteaulin et de Quimper que pour envahir celles de Landerneau, Lesneven et Lamballe.

» Dans les subdélégations de Lamballe vingt paroisses sont attaquées à la fois; à Plénée-Jugon, quatre cents personnes sont enlevées en six mois.

« Lorsque la maladie entre dans une maison, dit un médecin, tous les habitants et même ceux du village voisin sont assurés de l'avoir. »

La dysenterie opiniâtre qui caractérise la première période de la maladie, est compliquée de gale, d'éruptions cutanées. (1) « Ces maladies pèlent comme des serpents. » La jaunisse, les transports au cerveau sont fréquents. Toute femme enceinte qui contracte la maladie, accouche d'un enfant mort-né.

(1) Exanthème du typhus.

La singularité du délire chez la plupart des malades a fait dire aux paysans que c'était un sort que les prêtres avaient jeté sur les pauvres et ils se croient ensorcelés.

Lorsque le mal atteint quelqu'un il se résigne à la Providence et les pauvres malheureux ne font quoique ce soit pour se soulager ou guérir.

Quelques chiffres donneront une idée du ravage de la maladie.

A la fin de juillet 1758 on compte : à Trémaix, sur 648 habitants, 378 malades, 86 morts ; à Saint-Ygnace, sur 375 habitants, 140 malades, 46 morts ; à Sévignac, sur 3.200 habitants, 560 malades, 140 morts ; à Gouray, sur 1.400 habitants, 700 malades, 145 morts ; à Coliné, sur 550 habitants, 280 malades, 60 morts ; à Dolo, sur 450 habitants, tous malades, 30 morts.

Cette répulsion pour l'hôpital et le médecin que nous avons vu régner en ville, chez les indigents surtout, est encore plus grande dans la campagne.

Dans un autre passage de ce même ouvrage, Ant. Dupuy dit « qu'en général les sentiments qu'inspirent les médecins dans la campagne sont la défiance et l'incrédulité. » En 1758, quand la fièvre typhoïde (?) désolait les paroisses de Crozon, Argol, Camaret et Roscanvel, l'Intendant était forcé de rappeler les chirurgiens qu'il y avait envoyés parce que personne ne les écoutait. « Il n'est pas possible de les déterminer à se laisser soigner, à boire de la tisane, à prendre des lavements ni aucun remède. Les chirurgiens ont beau se présenter, ils ne veulent point s'en servir, ils ne veulent prendre d'autres remèdes que ceux que leurs recteurs leur distribuent et, pourvu qu'ils aient avec cela du vin, il sont contents. »

Voyons, maintenant, les diverses causes auxquelles a été attribuée cette formidable épidémie.

M. Poissonnier-Desperrière que la faveur Royale avait mis à la tête du corps de santé de la marine était venu à Brest en 1763 pour faire les essais de sa machine à dessaler l'eau de mer. Il avait recueilli de la bouche de M. de Courcelle l'histoire des diverses phases de l'épidémie. Quatre ans après il publiait la première édition de son « Traité sur les maladies des gens de mer ». C'est à cet ouvrage, écrit pour ainsi dire sur les lieux même, que nous allons emprunter les pages qui suivent :

« La flotte de M. du Bois de la Mothe appareilla de Brest, le 3 mai 1757, par un vent de S.-O. frais ; elle eut jusqu'au 20 juin, où elle mouilla devant Louisbourg, un temps assez favorable.

» Les vaisseaux qui la composaient étaient depuis quelque temps en rade. Le *Glorieux* et le *Duc-de-Bourgogne* (qui portait le pavillon du chef d'escadre d'Aubigny) qui vinrent les rejoindre sortaient de Rochefort. Ils renfermaient beaucoup de malades atteints de fièvres putrides, parce qu'on avait embarqué dans cette ville beaucoup de convalescents qui sortaient de l'hôpital, maison située dans les vases et dans un lieu très malsain. Les équipages de ces deux vaisseaux souffrirent beaucoup dans leur trajet et dans la rade même de Brest. Ils laissèrent à l'hôpital de cette ville plus de 400 malades et pendant la traversée ils continuèrent à perdre du monde. Cependant l'occasion de se mêler n'était pas fréquente en mer, la maladie s'étendit peu : il en fut de même dans les premiers temps du séjour de l'escadre

dans la rade de Louisbourg ; mais les hôpitaux que chaque vaisseau avait formés à terre sous des tentes étaient très rapprochés les uns des autres et surtout de ceux où l'on avait placé les matelots du *Glorieux* et du *Duc-de-Bourgogne*, la maladie se communiqua et devint générale ; ce qui y contribua beaucoup encore, ce fut la nécessité où l'on se trouva de rassembler tous les équipages pour les travaux qu'exigeait la défense de la ville.

» On doit observer que tous les vaisseaux restèrent en rade tout l'été et ne partirent de Louisbourg que le 30 septembre de la même année ; pendant tout ce temps il y eut beaucoup de malades et le 25 septembre un coup de vent furieux de la partie Est mit tous les vaisseaux dans le plus grand danger.

» Le *Tonnant* fut sur le point de se perdre et il fut si endommagé qu'il fallut le radoubier avant le départ. La frégate la *Bien-Acquise* fut aussi jetée à la côte d'où il fallut la relever. Les équipages étaient déjà dans une position assez critique et ils furent exposés pour ces deux manœuvres à des travaux d'autant plus excessifs que les moyens propres à simplifier de telles manœuvres et qui doivent se trouver dans tous les arsenaux de la marine manquaient absolument. On fut obligé d'y suppléer par l'activité et le courage dont les officiers et les matelots étaient remplis, on fut même forcé d'abuser de la bonne volonté de ces derniers.

» La plupart des convalescents employés à ces travaux essayèrent des rechûtes ; ceux qui n'étaient que légèrement indisposés furent bientôt réduits à l'extrémité et quant à ceux dont la santé n'avait pas été altérée, l'excès de la fatigue concourut sans doute à développer

en eux les formes de la maladie qui s'étendit prodigieusement ; outre le nombre de ceux qui périrent, on eut la nécessité en partant de laisser 400 malades moribonds et d'embarquer environ 1,000 convalescents dont la plupart peut-être ne parurent tels que par le désir de passer en France.

» Six jours après avoir mis à la voile, presque tous les convalescents et beaucoup d'autres avec eux étaient morts, tandis que les 400 abandonnés à Louisbourg dans de mauvais logements et mal soignés s'étaient parfaitement rétablis pendant l'hiver.

» Dans le reste de la traversée, la mortalité et la contagion s'accrurent de façon que le 23 novembre, jour auquel l'escadre mouilla dans la rade de Brest, il y avait plus de 4,000 malades étendus sur les cadres, tant dans l'entrepont que dans la cale. Ils étaient dans l'état le plus déplorable qu'on puisse imaginer : ceux qui avaient encore un peu de force étaient hors d'état de secourir les autres et suffisaient à peine à la manœuvre, puisqu'à leur arrivée il fallut leur envoyer un renfort de matelots pour affourcher les vaisseaux.

» ... Pour démêler l'origine de cette maladie et rendre raison de sa qualité contagieuse et pestilentielle, il faut nécessairement faire entrer ici quelques observations qui tiennent au sujet.

» La guerre ayant été déclarée en 1756, il y avait plus de deux ans que les vaisseaux tenaient la mer et qu'ils étaient équipés. La plupart des matelots sortaient des prisons d'Angleterre et avaient déjà beaucoup souffert ; plusieurs d'entr'eux étaient encore à leur apprentissage et les troupes de la marine qui se trouvaient

sur cette escadre n'étaient pas habituées à l'humide élément.

» La crainte chez quelques-uns de se voir aux prises avec l'ennemi, les mauvais aliments dont les vaisseaux ne sont que trop souvent approvisionnés, la malpropreté qui règne presque toujours parmi les équipages français, le séjour de l'escadre de M. du Bois de la Mothe, dans une rade qui n'est pas salubre et tout enfin devait faire naître une disposition prochaine au scorbut qui tend par une progression lente à faire tomber les humeurs dans une dissolution putride.

» Les matelots des vaisseaux le *Glorieux* et le *Duc-de-Bourgogne* participaient au moins à cette disposition générale, l'insalubrité de l'eau de Rochefort, le transport de quelques-uns dans un hôpital dont la situation est malsaine et enfin toutes les autres causes que la fièvre putride reconnaît donnèrent lieu au développement d'une manière assez active pour faire naître dans les solides un éréthisme fébrile...

» Plusieurs matelots convalescents qui furent embarqués à Rochefort en sortant de l'hôpital, retombèrent malades en mer. »

Telle était l'opinion de Poissonnier-Desperrière sur les causes de l'épidémie, et cette opinion semble être celle de M. Chardon de Courcelle de la bouche duquel, nous l'avons dit plus haut, Poissonnier avait recueilli les détails de cette épidémie.

Voici quelques extraits d'un mémoire sans signature que Fonssagrives croit être celui de M. de Courcelle :

« Tout le monde convient, est-il dit, que les vivres des vaisseaux étaient bons, à l'exception cependant du vin et

d'une partie des salaisons, dont les barils, cerclés en bois, ont laissé échapper la saumure... L'air de Louisbourg n'est pas malsain par lui-même, non plus que celui de Québec. L'épidémie y a été portée de France. Les vaisseaux le *Duc-de-Bourgogne* et le *Glorieux*, venus de Rochefort, apportèrent la maladie à Brest et l'introduisirent dans l'hôpital l'hiver dernier ; elle a continué sur les mêmes vaisseaux, elle s'est communiquée à toute l'escadre. »

C'étaient bien les mêmes causes données par Poissonnier-Desperrière, mais il me paraît bien étonnant que M. de Courcelle, qui avait déjà été aux prises avec le typhus dans l'escadre du duc d'Anville, n'eût pas incriminé purement et simplement les causes dont il parle dans le paragraphe suivant du même mémoire dont nous parlons plus haut.

« J'attribue la cause de cette maladie au mauvais air de l'entrepont et de la cale, à la malpropreté, au défaut de hardes, à l'humidité jointe à la chaleur de la cale et de l'entrepont. Les équipages nombreux, la multitude de bestiaux que l'on embarque, sont une cause de l'infection de l'air.

» Plus il y a d'hommes, plus ils sont serrés et mal à leur aise ; plus il y a de moutons, plus le parc que l'on fait dans l'entrepont est grand ; plus il y a d'exhalaison de fumier, de malpropreté, plus les équipages sont gênés et infectés..... Ces mêmes causes continuent dans les hôpitaux-qu'on a établis pour y recevoir les malades, et de là vient que la maladie se soutient. »

Dans ce dernier paragraphe nous trouvons suffisamment de causes d'empoisonnement et certes il devait se

produire dans l'escadre de M. du Bois de la Mothe ce que de Courcelle avait vu dans celle du duc d'Anville. Il était donc inutile d'incriminer le port de Rochefort qui venait, il est vrai, de subir l'épidémie de l'escadre de Provence mais était indemne à cette époque ; c'est d'ailleurs une des raisons qu'invoque Amédée Lefèvre pour laver Rochefort du reproche qui lui était fait par Poissonnier et par de Courcelle.

Il y avait encore deux considérations, d'après Lefèvre, devant lesquelles devait tomber cette incrimination de Rochefort, c'était qu'il n'y avait aucun rapport entre le fléau qui ravagea Brest et des fièvres paludéennes des côtes de la Saintonge, et qu'enfin l'épidémie éclata à Brest en novembre, et qu'elle dura tout l'hiver, saison pendant laquelle le paludisme a son minimum d'intensité à cause de l'abaissement de la température.

Nous devons donc le dire, cette affection était d'origine purement nautique. « Du reste, dit Fonssagrives, l'escadre de l'amiral du Bois de la Mothe était une proie promise par avance au fléau : équipée à la hâte, mal approvisionnée, éprouvée dans sa traversée de France à Louisbourg, par une succession désastreuse du mauvais temps, fatiguée par l'inactivité d'un mouillage prolongé et par ces influences dépressives qui pèsent, en vue de l'ennemi sur une flotte condamnée à rester à l'ancre. »

P. KEISSER.



APPENDICE

MANUSCRIT DE CHARDON DE COURCELLE

Bibliothèque de l'Hôpital Maritime

L'école de chirurgie qui depuis son établissement au port de Brest, en 1740, avait commencé à prendre une consistance solide et distinguée, et avait donné de très bons chirurgiens, est tombée, depuis la guerre et surtout depuis la maladie épidémique en 1758, qui en a fait périr un grand nombre, dans un état de langueur et de dépérissement d'où il n'a pas été possible jusqu'à présent de la relever.

On ne peut en attribuer la cause qu'à l'interruption des exercices de l'école, suite inévitable des effrayants armements. Tous les seconds, aides et élèves-chirurgiens étant continuellement employés sur les vaisseaux, les cours publics et les leçons particulières tant d'anatomie que de chirurgie ont été interrompus, il n'y a point eu d'enseignement parce qu'il ne restait à terre aucun sujet à enseigner et que le chirurgien démonstrateur n'a pas été lui-même exempt d'embarquer et de faire campagne.

Pendant la guerre de 1745, les cours publics ni les leçons particulières ne souffrirent point une interruption totale comme dans ces dernières années, parce que l'on entretenait toujours à l'hôpital, conformément à l'article 5 du titre 6 du règlement du 11 janvier 1740, un certain nombre de chirurgiens de remplacement pendant que les

autres étaient à la mer, lesquels suivaient les leçons pour les rendre capables de servir à leur tour. Moyennant cet arrangement, il restait toujours à l'hôpital un fonds d'école et les exercices n'étaient pas discontinués. Pendant cette dernière guerre, les grands et fréquents armements ayant exigé un grand nombre de chirurgiens, il a été décidé, vu la dépense considérable, qu'on ne remplacerait pas à l'hôpital ceux qui seraient embarqués, d'où il est arrivé qu'il n'en restait aucun à terre.

En 1760, M. Berryer ayant changé l'administration de l'hôpital, la forme de l'Ecole a été ainsi totalement changée. Le nombre de chirurgiens a été réduit à 24 ; savoir : 12 seconds, payés à 40 livres par mois et 12 aides, payés à 30 livres sans rations ni logement à l'hôpital d'où ils ont été renvoyés et réduits à se loger et à vivre en ville. Cette solde ne les mettant pas en état de payer leurs logements et leurs pensions, les meilleurs sujets ont pris le parti d'abandonner le service de la marine, quoiqu'ils lui fussent redevables de leur éducation et se sont retirés les uns d'un côté et les autres d'un autre. Il n'est resté que ceux qui avaient leur famille dans la ville ou qui ne pouvaient mieux faire.

Il a résulté de là deux inconvénients très préjudiciables à l'instruction des jeunes chirurgiens :

1^o Lorsqu'ils demeuraient ou vivaient à l'hôpital, réunis sous un même toit et sous une discipline commune, continuellement sous les yeux d'un Prévôt qui veillait sur leur conduite, il était facile de les contenir et de les rassembler aux heures des exercices. Un coup de cloche en faisait l'affaire. Ayant moins d'occasions de dissipation, ils étaient forcés de s'appliquer et de faire leur

devoir aux heures marquées. Ceux qui y manquaient étaient punis par le retranchement de vin, de permission de sortir ou par la prison, suivant la gravité des fautes. C'étaient autant de moyens de les contenir. Maintenant qu'ils sont dispersés dans la ville, livrés à eux-mêmes et à la dissipation qui n'est que trop naturelle à leur âge ; n'ayant plus personne pour éclairer leur conduite, ils n'étudient plus ; on a mille peines à les rassembler, la crainte des punitions ne les retient plus, ils perdent leur temps et plusieurs s'abandonnent au libertinage.

2° Depuis cette réduction, les 24 chirurgiens n'ont pas cessé d'être employés, ce nombre n'a pas même suffi. Il a fallu pour compléter l'armement des vaisseaux en faire venir d'ailleurs. Au retour de la mer, ceux-ci ne trouvant plus ni subsistances, ni solde, se retiraient chacun chez eux et ne pouvaient profiter des instructions qu'ils auraient reçues s'ils fussent restés au Département.

Ce même inconvénient subsistera, même en temps de paix, pour peu que l'on arme des vaisseaux chaque année, si le nombre des seconds et des aide-chirurgiens reste fixé à 24. L'armement de l'escadre de M. Beaussier les absorbe tous et par de là. Ainsi jusqu'au retour les leçons seront successivement interrompues et il ne se formera point de chirurgiens.

Je n'insisterai point ici sur la nécessité d'avoir de bons chirurgiens pour servir sur les vaisseaux de guerre soit en chef, soit en sous-ordre. Personne n'en doute. On convient encore qu'ils doivent être formés dès leur jeunesse à ce genre de service, auquel tout le monde n'est pas propre. Le plus habile sur terre serait le plus embarrassant à la mer s'il n'est pas fait à cet élément, je dois plutôt m'occuper des moyens d'en former de tels.

Dans cette vue j'estime qu'il serait du bien du service que l'Ecole fût composée d'un nombre suffisant de seconds, aides ou élèves pour fournir, au moins en temps de paix, à l'armement de 8 ou 10 tant vaisseaux que frégates, sans être dans la nécessité d'avoir recours aux chirurgiens de levée ; de sorte que, les vaisseaux fournis, il en restât toujours un certain nombre à terre, pour que les leçons ne souffrissent pas d'interruption. Il serait encore fort à désirer qu'on pût les rassembler dans un même lieu et sous une même discipline. Quoique la forme d'administration de l'hôpital soit changée, la chose serait-elle impossible ?

Il ne me convient pas de faire le nombre des seconds, aides ou élèves-chirurgiens à entretenir, cela dépend des vues et des projets de la Cour et du nombre de vaisseaux qu'elle se propose d'armer chaque année dans ce port.

Pour mettre Mgr le duc de Choiseul en état de décider, je vais mettre ici sous ses yeux un nombre du tableau des chirurgiens nécessaires pour l'armement d'un vaisseau de chaque rang, non compris les chirurgiens-majors tel qu'il a été réglé par M. Berryer, le 12 avril 1759.

Rang des vaisseaux canons	Nombre de l'équipage hommes	Nombre de chirurgiens
100	1200	8
80	900	6
80	800	5
74	920	5
64	430	4
50	360	3
30	210	2
flutte de	120	2
gabarre de	60-30	1
TOTAL		<u>36</u>

J'observerai, en passant, que le nombre des chirurgiens doit être en proportion du nombre d'hommes d'équipage ; celle que l'expérience a fait connaître la plus convenable pour les besoins du service est d'un chirurgien pour 100 hommes.

Lors de l'établissement de l'Ecole, en 1740, le nombre des seconds, aides ou élèves avait été fixé à 31 et un prévôt, ce qui faisait 32. Tant qu'il n'y eût pas d'armement et que l'on n'armât que quelques frégates, ce nombre fut suffisant. La guerre qui survint en 1745 l'eut bientôt épuisé. Mais comme on remplaçait les chirurgiens de l'Ecole à mesure qu'ils embarquaient par d'autres de levée, il restait toujours des jeunes gens à instruire et les leçons ne souffraient pas d'interruption. Sous le ministère de M. Rouillé le nombre des chirurgiens fut porté à 41 et depuis il a souffert bien des variations, suivant que les armements ont été plus ou moins considérables.

Je dois encore observer que les chirurgiens qui font de longues campagnes et principalement aux îles de l'Amérique, ne sont pas en état de retourner à la mer aussitôt qu'ils sont débarqués. Leur métier est pénible et fatigant. Obligés par leur état d'être continuellement parmi les malades, quelque temps qu'il fasse, ne respirant qu'un air étouffé et corrompu par toutes sortes d'exhalaisons pernicieuses, il n'est pas rare qu'ils succombent eux-mêmes, les plus robustes ont de la peine à y résister et il est très ordinaire qu'ils n'en reviennent pas tous. A leur retour ils sont excédés de fatigues ou épuisés de maladies, souvent atteints de scorbut. Ce serait les sacrifier que de les réarmer sur le champ, sans leur donner quelques mois de repos pour rétablir leur

santé et reprendre des forces. Il est donc nécessaire, particulièrement en temps de guerre, d'entretenir à terre un certain nombre de chirurgiens, pour remplacer ceux qui arrivent de la mer et servir à leur tour sur les vaisseaux.

D'ailleurs, ils ont besoin de quelques intervalles de repos et de tranquillité pour se remettre au courant de leurs études et de se rafraîchir la mémoire de ce qu'ils ont déjà appris. Leurs occupations continuelles à la mer et la dissipation qui en est inséparable, ne leur permettent guère de lire ni d'étudier. C'est beaucoup quand ils n'oublient pas. On ne doit pas compter sur la pratique qu'ils peuvent acquérir, la plupart n'ayant point encore assez d'acquit pour faire des observations judicieuses et faire leur profit des divers cas qui s'offrent à leurs yeux. La pratique qui n'est point éclairée par une théorie lumineuse, n'est qu'une routine aveugle et souvent pernicieuse. Ce n'est que par une étude sérieuse et réfléchie, et en suivant assidûment et avec application les exercices et les leçons de l'Ecole, les visites des médecins et du chirurgien-major qu'ils peuvent acquérir cette théorie et une saine pratique.

Pour présenter ici une idée de ces exercices, je vais exposer la méthode qui a été suivie jusqu'à présent conformément au règlement de 1740.

Lorsqu'un élève est admis à l'Ecole, on commence par lui faire apprendre un petit traité de la saignée, afin qu'il puisse plus tôt rendre quelques services. Dès qu'il le possède et le comprend bien, qu'il a bien conçu la manière de faire cette opération et les précautions qu'elle exige, on l'exerce sur des cadavres ou sur des animaux

vivants. Après quoi on lui confie quelques saignées où il n'y a rien à risquer, sous les yeux et la direction du Prévôt ou d'un second. Ensuite on le fait faire à l'étude de l'anatomie en commençant par l'ostéologie.

Tous les jours le démonstrateur fait des démonstrations particulières dans une salle de l'amphithéâtre destinée à cet usage, et à la fin de chaque semaine le professeur fait rendre compte à quelques-uns des leçons de toute la semaine, sans compter que dans le cours de la semaine il assiste aussi souvent que ses occupations le lui permettent aux leçons du démonstrateur, pour voir si tout se passe en règle. Pendant l'été on démontre l'anatomie sur des préparations sèches ; on explique à ceux qui sont plus avancés un traité de chirurgie et on apprendra aux jeunes élèves la manière de faire les bandages et d'appliquer les divers appareils.

Pendant l'hiver on exerce à la dissection ceux qui sont plus instruits et en état d'en profiter. L'on faisait en outre deux cours publics auxquels tout le monde a la liberté d'assister : l'un d'anatomie et l'autre d'opérations de chirurgie qu'on fait ensuite répéter à ceux qui sont assez avancés pour cela.

Depuis 1742 jusqu'en 1753 le professeur faisait ainsi tous les ans un cours de démonstration des plantes usuelles dans un petit jardin destiné à cet usage dans lequel il faisait cultiver une espèce de chacune des plantes dont l'usage est plus ordinaire. Après la démonstration des divers caractères par lesquels on les distingue les unes des autres, il en expliquait les vertus et les propriétés, la manière de s'en servir et les cas où il convient de les employer. En 1760 il a plu à M. Berryer

de supprimer ce jardin et de le confier aux Religieux qui en ont changé la destination. Cette branche d'instruction n'est cependant pas une des moins importantes et elle n'a pas été oubliée dans le règlement de 1740. Il serait fort à désirer qu'elle fût rétablie. Mais comme l'emplacement de ce jardin est fort mal situé et qu'il n'est pas possible de cultiver toutes les plantes usuelles sans confusion, s'il plaisait à M. le duc de Choiseul d'ordonner que ces démonstrations fussent continuées, il conviendrait d'acheter ou de louer, dans le voisinage de l'hôpital, un terrain propre à cet objet et d'y attacher un jardinier. La dépense annuelle outre les gages du jardinier ne peut être considérable.

Il n'a été question jusqu'ici que des seconds, aides et élèves chirurgiens destinés à servir en sous-ordre sur les vaisseaux du Roi, parce que ce sont ceux qui composent proprement l'Ecole. Il est une autre classe de chirurgiens tirés le plus ordinairement de la précédente, dont je ne dois pas omettre de parler. C'est celle des chirurgiens entretenus pour servir en chef. Rien de plus important que leurs fonctions, puisque de leur capacité et de leurs bons soins dépend la conservation d'une espèce d'homme extrêmement précieuse à l'Etat.

En 1740 le nombre des chirurgiens entretenus était de 14 y compris le chirurgien-major du port, l'aide-major et le démonstrateur. Il est suffisant en temps de paix lorsqu'on n'arme que peu de vaisseaux. En temps de guerre il ne suffit pas, car le chirurgien-major, l'aide-major et le démonstrateur ayant des fonctions qui les attachent au département, de 14 il n'en reste plus que 11 pour le service des vaisseaux, en supposant toutefois

qu'ils soient tous en état de servir et qu'il n'y en eût aucun qui en fut dispensé, soit par l'âge, soit par infirmités ou quelque autre service qui demande résidence dans le port, tel que le service du Bagne, celui de la Salle des Forçats, à l'hôpital et du refuge de la Magdeleine.

Dans le cas où il y a plus de vaisseaux armés qu'il n'y a de chirurgiens entretenus, on y supplée par quelques seconds des plus capables. Mais cette ressource manque bientôt. En 1756 les ports et la province se trouvant épuisés de chirurgiens marins, on fut obligé de s'adresser à M. de Machaut pour en faire venir de Paris. Il en envoya 60 à grands frais et à de très fortes payes, tant pour servir en chef qu'en sous-ordre. Comme aucun d'eux n'avait fait campagne, les capitaines faisaient des difficultés de les prendre et leur préféraient, même pour servir en chef, de médiocres seconds et des aides. Ce ne fut qu'à l'extrémité et faute de pouvoir faire autrement qu'ils les reçurent.

En 1759, M. Berryer ayant égard aux besoins du service fixa le nombre des chirurgiens entretenus ordinaires à 16 non compris le chirurgien-major et l'aide-major et ne dispensa pas le démonstrateur d'aller à la mer. Il créa outre celle de huit chirurgiens entretenus extraordinaires payés à 50 fr. par mois et non brevetés.

Ce nombre d'entretenus est plus que suffisant en temps de paix et pourrait encore suffire pour une première année de guerre, si tous étaient en état d'armer. Mais il en est parmi eux plusieurs hors d'état de servir, ou parce qu'ils sont usés ou par quelques services qui les en dispensent. Dès la seconde année on sera toujours obligé

d'avoir recours aux chirurgiens de levée, parce que les entretenus seront toujours employés. Je conçois cependant qu'il n'est guère possible de l'augmenter vu la dépense extraordinaire.

Me serait-il permis de proposer un projet que, s'il était agréé et trouvé praticable, serait une ressource dans le besoin sans rien prendre sur les fonds de la marine.

La plupart des jeunes chirurgiens qui composent l'Ecole de Brest sont des enfants de la ville ou de la province. Quand ils ont acquis toutes les connaissances nécessaires pour exercer leur profession, se voyant sans espérance de parvenir à l'entretien, parce qu'il ne vaque pas toujours de place, ils abandonnent le service du Roi et ils vont chercher de l'employ soit à la Compagnie des Indes, ou sur les corsaires, ou dans les différentes villes de la province où ils s'établissent. Ce sont des sujets perdus pour le service, quoique la marine ait fait les frais de leur éducation. La Compagnie n'a pas d'école de chirurgie et il est du bien de l'Etat qu'elle n'emploie sur les vaisseaux des chirurgiens d'une capacité reconnue. Si elle fournissait à la dépense d'une douzaine de sujets qui seraient élevés dans l'Ecole de Brest, elle pourrait en temps de paix tirer de cette pépinière les chirurgiens dont elle aurait besoin pour son service tant en chefs qu'en subalternes. Les chirurgiens entretenus de la marine ne demanderaient pas mieux. Les campagnes des Indes sont toujours plus lucratives que de rester à terre, et ils seraient plus en état de bien élever leurs enfants. En temps de guerre les armements de la Compagnie des Indes étant moins considérables et sou-

vent interrompus, ces mêmes chirurgiens reviendraient servir sur les vaisseaux du Roi.

Comme la province de Bretagne profite aussi des sujets formés à l'Ecole de Brest, il paraîtrait juste qu'elle fit la dépense de l'éducation d'une douzaine de jeunes gens à qui il serait permis, lorsqu'ils seraient suffisamment élevés, d'aller s'établir dans différentes villes de la province et non ailleurs, afin de pouvoir les rappeler en cas de nécessité pour le service des vaisseaux. Comme ils auraient inmanquablement fait quelques campagnes, ils conviendraient beaucoup mieux que les chirurgiens qui n'ont jamais été à la mer, qui ne connaissent pas les établissements des vaisseaux et qui peuvent être incommodés du mal de mer pendant toute une traversée. Ce ne serait pas une dépense bien considérable pour la province, ni pour la Compagnie et au bout d'une vingtaine d'années les chirurgiens établis dans les différentes villes de Bretagne seraient plus instruits et plus utiles que la plupart ne le sont communément, et ce serait en même temps une ressource pour la marine dans les cas de nécessité.

Il est extrêmement essentiel de n'avoir que de bons chirurgiens entretenus. Ce n'est point assez qu'ils sachent bien opérer, mais il faut qu'ils aient encore des principes de médecine et une connaissance suffisante des maladies les plus ordinaires à la mer. Ils n'ont pas tous les jours l'occasion de faire des opérations, parce que l'on ne se bat pas tous les jours. Mais ils ont tous les jours des maladies à traiter ; surtout lorsqu'il y a beaucoup d'équipage. Il est donc de la plus grande conséquence de n'entretenir que des sujets d'une capa-

citée reconnue et de faire un bon choix parmi les seconds qui aspirent à l'entretien. Si, pour remplir les places vacantes on ne consultait que l'ancienneté, on serait souvent exposé à ne mettre en place que des sujets médiocres par préférence à des meilleurs. Pour obvier à cet inconvénient, rien ne me paraîtrait plus convenable que de donner les places au concours. Ce serait le moyen d'exciter l'émulation et d'entretenir le goût de l'étude et du travail, qui n'est pas le goût dominant du grand nombre.

Pour donner au concours plus d'authenticité et écarter tout soupçon de faveur ou de partialité, il faudrait qu'il se tint publiquement dans l'amphithéâtre de l'Ecole, sous les ordres et même, s'il était possible, en présence de M. l'Intendant, du Contrôleur de la marine et du Commissaire de l'hôpital. Si M. le Commandant jugeait à propos d'y envoyer quelques officiers de la marine pour lui en rendre compte, il n'en serait que plus solennel. Les candidats qui seraient reconnus de bonnes mœurs et de conduite irréprochable, seraient examinés publiquement et pendant plusieurs séances consécutives, sur l'anatomie, la chirurgie et sur les maladies les plus ordinaires des gens de mer. Ils seraient interrogés par le premier médecin, et les médecins ordinaires, par le chirurgien-major du port et le démonstrateur en présence des autres chirurgiens entretenus. On leur ferait faire deux démonstrations d'anatomie et deux opérations de chirurgie tirées au sort, dont ils expliqueraient le manuel en opérant, et ils répondraient aux difficultés qui leur seraient proposées. Après quoi le premier médecin, avec les examinateurs, rendraient compte par écrit et sans

exemption de personne, de celui ou ceux qu'ils jugeraient les plus méritants pour être proposés à la cour.

L'ancienneté ne prévaudrait qu'à mérite égal. Si dans le concours aucun des aspirants n'avait donné des preuves satisfaisantes de capacité, on différerait de nommer aux places vacantes à un autre temps. Par ce moyen l'on n'entretiendrait que des sujets d'une capacité reconnue. Les officiers avec lesquels ils seraient dans le cas de faire campagne les recevraient avec confiance ; on écarterait les sujets médiocres et on éviterait les brigues et les recommandations.

Quand il s'agira de remplacer un chirurgien entretenu ordinaire, les extraordinaires seront tous admis à concourir. Les seconds seront de même admis à concourir pour les places des extraordinaires, et les seconds seront remplacés par des élèves, après un examen fait en présence du contrôleur de la marine et du commissaire de l'hôpital, par le premier médecin, le chirurgien-major et le démonstrateur.

Il n'y a point pour le présent de places d'entretenus vacantes, mais quand il viendrait à en vaquer quelque-une, comme le nombre de ceux qui restent est plus que suffisant en temps de paix et que d'ailleurs les sujets qui seraient dans le cas d'y prétendre n'ont point encore tout l'acquit nécessaire pour les remplir dignement, j'estimerais qu'il serait du bien du service de différer ce remplacement pendant quelque temps afin de leur donner le temps d'étudier, de se perfectionner et de paraître au concours avec honneur. L'occurrence ne peut être plus favorable. La paix, dont nous commençons à ressentir les douceurs, en leur procurant plus de repos et de

tranquillité, leur permettra de faire des études plus suivies et moins interrompues et de mériter les grades auxquels ils aspirent.

Le calme de la paix n'est pas moins nécessaire pour élever de jeunes chirurgiens et de former de bons aides et de bons seconds. Me sera-t-il permis de saisir avec empressement les prémices de cet heureux temps pour solliciter le rétablissement de notre Ecole et proposer quelques observations relatives à cet objet important. Je suivrai l'ordre du règlement de 1740, quoique plusieurs articles ne soient plus susceptibles d'exécution depuis le dernier arrangement pour les chirurgiens faits par M. Berryer et la nouvelle forme d'administration de l'hôpital.

P. KEISSER.

L'ART BRETON

DU XIII^e AU XVIII^e SIÈCLE

GUIMILIAU et ses Monuments

Après avoir parcouru et admiré la vallée de l'Elorn et ses délicieux paysages ; après avoir exploré Landerneau, la Roche-Maurice, Landivisiau et Saint-Thégonnec, le voyageur est nécessairement entraîné à visiter l'agglomération monumentale de Guimiliau, célèbre par son calvaire et dont les édifices religieux répondent à la même pensée, traduisent le même sentiment, et semblent avoir été construits par les mêmes ouvriers que ceux de Saint-Thégonnec et de Gouesnou.

Il y a là un tel attrait pour les touristes, pour les artistes et les connaisseurs que la Compagnie des chemins de fer de l'Ouest a cru devoir y établir une station.

L'histoire de la fondation primitive du sanctuaire de Guimiliau est plus connue que celle de Saint-Thégonnec. Le nom du bourg (Vicus-Miliau), est consacré à la mémoire d'un comte de Cornouailles, Miliau, assassiné par son frère Rivod ou Rivodius, vers 531, et dont l'Eglise a fait un saint très populaire, honoré dans plusieurs paroisses bretonnes, telles que Pluméliau en Vannes, Plouméliau en Tréguier et Guimiliau en Léon.

L'histoire du martyr, dans les récits anciens, a toute la saveur barbare des chroniques sanglantes de cette époque.

Nous la résumons ici en quelques mots dans toute sa crudité naïve.

Budic, fils d'Alain le Long, onzième roi de Bretagne-Armorique, mourut subitement, probablement de mort violente, en laissant trois fils, Théodoric, Miliau et Rivodius, vers l'an 531 après Jésus-Christ.

Théodoric, l'aîné, batailla longtemps pour maintenir ses droits et mourut à la peine. Son fils, Inocus, se fit d'Eglise, et fut tondu comme moine, renonçant, par cela même, au trône paternel.

Miliau, par ordre de naissance, prit alors sa place, et sept ans il régna en grande prospérité. Il avait épousé la reine Haurille, qui resta longtemps sans lui donner d'héritier, à la grande joie du dernier des fils de Budic, le perfide Rivodius.

Mais enfin, après plusieurs années d'attente, elle mit au jour un petit garçon, le mabie Mélar, doux comme un ange du ciel, dit la chronique, et que tous chérissaient à l'envie.

Miliau donnait sur le trône l'exemple de toutes les vertus, et il était adoré de tous ses sujets, qui le regardaient comme un saint. Cependant, tant qu'il resta sans postérité, Rivodius qui se croyait certain de lui succéder un jour, attendit patiemment l'heure, en se livrant à tous les plaisirs; mais la naissance du jeune Mélar, lui enlevant toute espérance, il n'hésita pas à mettre traîtreusement à mort son frère et son souverain, préludant ainsi à une série de crimes qui devaient se terminer par l'assassinat de son neveu lui-même, saint Mélar, la folie furieuse et la mort terrible de l'assassin, frappé brusquement par Dieu, sans avoir pu profiter de ses forfaits.

Les Bretons ont toujours voué à saint Miliau un culte tout particulier. Pendant tout le moyen âge, on l'invoqua à Saint-Miliau, où il eut des autels.

Lorsque sous l'influence, qui du XVI^e au XVII^e siècle développa en Armorique les principes de la Renaissance française, l'architecture se transforma en combinant d'une façon si originale et si harmonieuse les lois nouvelles avec les règles locales antérieures, les habitants, le clergé, la noblesse de Guimiliau et en particulier les familles seigneuriales de Cornouailles, de Kergorlay et de Kerbalanec s'unirent pour perpétuer la mémoire du saint patron du bourg par un ensemble de monuments somptueux (1).

Edifiés par la même école et les mêmes corporations que les églises de Gouesnou, de Pleyben et de Saint-Thégonnec, ces monuments s'inspirèrent également des caractères fondamentaux de la Renaissance bretonne.

A l'intérieur, la voûte reste en bardeaux, et à l'extérieur les arcs-boutants disparaissent complètement. Dans les porches, les pilastres, les contreforts, les lanternons, le chapiteau reprend sa place, l'arc aigu est supprimé partout, sauf dans les fenêtres qui restent flamboyantes et les autels reçoivent une décoration absolument classique, dans laquelle le granit du pays, trop rebelle à la sculpture, est sacrifié au bois.

Dans le détail des moulures et des membres d'architecture les moulures gothiques font place aux moulures

(1) Les innombrables chefs-d'œuvre, transition de l'art gothique à la Renaissance en Bretagne, sont presque tous éclos sous le ciseau des Lamballays, vaste association de tailleurs d'images, ayant ses lois, ses chefs et ses soldats.

groëco-latines, ainsi qu'aux éléments des ordres classiques. Les campaniles, les contreforts, les clochetons et les frontons sont ornés de niches, de pinacles et de lanternons naturellement en harmonie avec le reste.

On semble dans la décoration nouvelle s'être inspiré des principes et des règles d'architecture, si heureusement appliqués dans ses œuvres par Philibert de l'Orme. Le grand architecte paraît avoir fait école en Bretagne, où sa présence pendant plusieurs années en qualité de visiteur des citadelles et des flottes royales (1545 à 1547) ne semble pas avoir été étrangère à l'indiscutable influence qu'exerça son talent sur les transformations de l'architecture de cette contrée.

A Guimiliau, comme à Saint-Thégonnec, nous sommes au centre du pays des Karnels. Nulle part le culte des morts et le souvenir des ancêtres n'y ont jamais été plus pieusement conservés. Aussi, si les monuments religieux y célèbrent tout d'abord la gloire et la puissance de Dieu, ils invoquent principalement sa miséricorde et par les édifices qui les entourent, les calvaires et les sculptures qui les embellissent, les inscriptions qui les décorent, ils évoquent surtout le souvenir des disparus, ils demandent des prières aux survivants et ils montrent la fragilité de la vie humaine, qu'ils rappellent sans cesse par leurs devises ou leurs ornements.

C'est pourquoi, comme à Saint-Thégonnec, à Pen-cran, à Landivisiau, à la Roche-Maurice, tout autour de l'église de Guimiliau se dressent, au milieu des tombes qui couvrent le cimetière, un calvaire, un ossuaire et une chapelle des morts. C'est une enceinte sacrée dans laquelle on pénètre par l'arc de triomphe consacré.

Guimiliau offre même une particularité exceptionnelle. La chapelle des morts possède une chaire extérieure. Souvent dans cette chaire, le jour des morts, prêche le recteur qui vient de conduire la procession des fidèles à travers le champ funèbre.

Le spectacle est émouvant. Hommes et femmes sont pieusement agenouillés au milieu des tombes ; au premier rang sont placés les veufs, les veuves et les orphelins de l'année. Quelles saisissantes paroles tombent alors des lèvres convaincues du pasteur, au milieu de ces femmes en deuil, revêtues du grand manteau noir, à capuchon tombant, de ces fils accroupis près des sépulcres de leurs pères, devant ces têtes décharnées, qui vous regardent dans l'ossuaire avec leurs yeux vides. Comme il doit être beau de redire les vertus des ancêtres à cette foule émue, et quelle piété filiale, quelle puissante éducation peut donner à une population croyante, cette religieuse familiarité avec la mort, et cette prière faite en commun pour invoquer tous ensemble le Dieu des miséricordes.

Tout le groupe monumental de Guimiliau, se trouve enveloppé en même temps que le cimetière qui l'entoure, par un mur de clôture, pentagonal et presque rectangulaire.

Cette enceinte est limitée au sud-ouest par une partie oblique, dans laquelle est construit l'arc de triomphe, qui suivant les traditions bretonnes indique la noblesse et la sainteté du lieu dans lequel il donne accès.

Cet arc de triomphe est fort abîmé.

L'église de Guimiliau n'a pas été jusqu'à présent classée parmi les monuments historiques. Les revenus

de la paroisse sont probablement insuffisants pour son entretien. De là, de fâcheuses mutilations un peu partout.

Il paraît que, sur de nombreuses plaintes, le comité des monuments s'est ému et qu'il se propose de réparer cet oubli, en mettant prochainement l'ensemble monumental de Guimiliau au rang des édifices surveillés et entretenus par l'Etat.

Il n'en est que temps.

L'arc de triomphe est pour le moment la partie de cet ensemble qui a le plus souffert des temps et des hommes. Il n'en reste plus qu'une ouverture circulaire fermée par une grille et percée dans un massif rectangulaire en granit. Sur les côtés sont deux horribles contreforts qui proviennent sans doute d'une réparation maladroite. Au-dessus règne un entablement complet soutenu par des consoles. Cet entablement supporte un assez élégant couronnement de style Renaissance, aux contours curvilignes rentrants ornés de volutes supérieures et inférieures. Au centre se trouve un écusson armorié, au-dessus un fronton circulaire portant à son sommet une antique statue très mutilée, en pierre de Kersanton. Les volutes inférieures supportent également deux statues équestres de la même pierre, aussi dégradées que la précédente. Ces trois statues doivent provenir d'un édifice antérieur à l'époque de la construction de cette porte (1630).

Au nord se dresse le clocher de l'église dans l'axe de la nef centrale, s'alignant sur la façade ouest.

Cette tour est plus ancienne que l'église actuelle. Elle faisait partie d'une église primitive ogivale démolie pour

faire place aux constructions que l'on admire aujourd'hui.

A la partie inférieure du clocher s'ouvre une baie en arc surbaissé dont le style appartient à la dernière période du gothique. Cette baie est ornée de moulures prismatiques et accostée de deux colonnettes chargées de losanges et surmontées de petits pinacles fleurons.

Une élégante contre courbe encadre l'arc qu'elle surmonte en s'épanouissant en un riche fleuron. Dans le tympan central est sculpté un écusson martelé. A droite et à gauche de la porte sont deux anges déroulant des banderolles. Le bénitier voisin est orné d'un écusson au centre duquel est sculpté un calice avec le chiffre IM.

Trois des angles de la tour sont consolidés par des contreforts rectangulaires ornés de bandeaux et de larmiers. Au midi se trouve une tourelle circulaire contenant l'escalier et couronnée par une galerie ajourée surmontée d'une flèche octogonale à pointe fleuronée.

Le corps de la tour se termine par une riche balustrade flamboyante supportée par un bel encorbellement sculpté. Aux quatre angles se détachent des gargouilles fantastiques et de petits pinacles reliés par des arcs-boutants à la chambre des cloches. Celle-ci est percée de larges baies ajourées et les quatre faces en sont surmontées de gables aigus également ajourés dont les rampants sont ornés de feuilles de choux et les quatre bases décorées de pinacles. Au-dessus s'élance une flèche octogonale aux arêtes saillantes garnies de crosettes végétales, flèche terminée supérieurement par une croix en métal.

Sur le même alignement que le clocher, se déroule, à droite, la façade latérale de la première travée de la nef

méridionale; à gauche, se dessine, sous un gable aigu aux rampants ornés, la nef du nord formant collatéral un corps de l'église.

Ce gable, comme tous ses pareils, est couronné par un campanile à lanterne du plus heureux effet. Les deux extrémités de cette façade sont renforcées par des contreforts rectangulaires ornés de niches, de pilastres, de moulures saillantes et couronnés par des lanternons à coupoles.

La façade nord est très simple. Elle est percée de fenêtres flamboyantes à meneaux et consolidée par des contreforts rectangulaires modernes aux moulures classiques. La corniche qui la borde est des plus sobres. Deux portes sont percées dans cette façade. L'une à l'ouest, très simple, actuellement condamnée, porte l'inscription suivante :

HAEC PORTA DOMINI, JUSTI INTRABVNT IN EAM (1633).

L'autre porte plus centrale est beaucoup plus riche. Elle est circulaire et son archivolté mouluré est divisé par des claveaux saillants et par une clef sculptée. La porte est encadrée par deux pilastres à chapiteaux soutenant un entablement supérieur surmonté d'un fronton. Au-dessus, un cartouche rectangulaire contient l'inscription suivante :

DOMUM TVAM. DÈ. DECET SANCTITVDO IN
LONGITUDINEM DIERV.

Cette façade se termine par la chambre du trésor, simple appentis muré sans caractère qui la dépare complètement. A l'Est apparaît l'abside, combinaison élégante et pittoresque de gables aigus à rampants ornés,

percés de belles fenêtres flamboyantes, surmontés d'élégants clochétons et séparés par des contreforts semblables à ceux de la façade Sud. L'un d'eux porte la date de 1664.

Beaucoup d'églises bretonnes présentent une disposition analogue dans leur chevet. Parmi les plus gracieux, nous pouvons citer ceux des églises de Gouesnou et de Lampaul.

En arrière et communiquant avec l'église, se trouve un bâtiment séparé, la sacristie, d'une originalité incontestable et rappelant celle de Pleyben. Il y a là une réminiscence orientale fort curieuse. En effet, cet édifice, assez important comme dimensions, se compose d'une coupole centrale, voûtée en pierres de taille, flanquée et pénétrée par quatre demi-coupoles moins élevées, séparées des unes des autres par des contreforts rectangulaires, saillant à l'extérieur et l'intérieur. Chacune d'elles est surmontée d'un toit conique. Le poinçon supérieur portait autrefois comme épi une statue en plomb de saint Miliau, aujourd'hui disparue.

Sur le soubassement du second contrefort, on lit l'inscription suivante :

F. FAIRE LORS F. HERVÉ. PICART. & JEAN POULIQUEN
L'AN 1683.

Il paraît, d'après une ancienne tradition, que cet édifice était destiné, dès l'origine, à abriter le magnifique baptistère que l'on admire aujourd'hui dans l'intérieur de l'église, au bas du collatéral Sud, emplacement assez médiocre pour mettre en relief sa beauté.

Pour terminer le tour de l'église, il nous reste à en visiter la façade méridionale, la plus intéressante de toutes. A

partir de l'abside, en allant de l'Est à l'Ouest, elle présente d'abord trois travées indiquées par autant de gables aigus séparés par de riches contreforts. Dans chaque gable est percée une fenêtre ogivale flamboyante, les rampants sont ornés de crochets variés et la pointe supérieure est couronnée par un gracieux campanile à arcades ajourées et à dômes sphériques surmontés d'une petite lanterne.

Les contreforts sont formés d'élégants soubassements à riche corniche. Au-dessus, sur chaque face, apparaît une niche cylindrique, dans deux pilastres soutenant un dais à dôme; ces contreforts se terminent à la partie supérieure par des lanternons à arcades ajourées et à dômes hémisphériques.

Une pierre incrustée à l'angle occidental de la troisième travée porte la date de 1642. Dans cette même travée, contre le contrefort, se trouve une porte en plein cintre, accostée de deux pilastres ioniques portant un entablement et un fronton triangulaire. Au tympan du fronton est sculpté un blason aux armes des Kerbalanec, surmonté d'une couronne et entouré des décorations de la Toison d'or et de saint Michel. Cette porte étant réservée comme entrée spéciale pour les membres de cette famille, se rendant à leur tribune particulière. Dans l'angle gauche de la travée moyenne et du contrefort qui la borde est incrustée une originale tourelle cylindrique, coiffée d'un dôme analogue à celui des campaniles. C'est là qu'était la cage de l'escalier de la tribune dont nous venons de parler.

Nous arrivons maintenant au grand porche méridional,

véritable merveille, rival des porches de saint Houardon et de saint Gouesnou, dus comme lui aux mêmes corporations et à la même époque.

Il est fortement en saillie sur la façade méridionale. Il s'ouvre par une grande arcade circulaire dont les pieds-droits sont formés de colonnes doriques cannelées à bagues et tambours, portant sur un petit entablement les retombées d'une riche archivoltte. Une large embrasure encadre cette baie décorée d'une grande clef sculptée, formant console. Concentriquement dans l'embrasure et parallèlement à ses lignes verticales, règne une suite de moulures prismatiques encadrant de fines et délicates sculptures. On y voit en premier lieu, de bas en haut, les principales scènes de la Bible : Adam et Ève. — Le démon tentant et séduisant la première femme. — L'expulsion du paradis terrestre. — Ève soignant ses enfants. — Les sacrifices de Caïn et d'Abel. — L'arche de Noé. — Le patriarche cultivant la vigne et fabricant du vin. — Ivresse de Noé. — Inconvenance de Cham. — Plus haut, près de l'archivoltte : l'Annonciation. — La Visitation. — L'Ange apparaissant aux bergers. — L'Adoration des bergers et celle des Mages. — La Présentation. — La Circoncision et la Fuite en Egypte.

Dans les voussures, se trouve sculptée une foule nombreuse d'anges tenant les uns des encensoirs, les autres les instruments de la Passion, d'autres anges prient en croisant ou en élevant les bras. Au milieu d'eux se trouvent intercalées les statues de quatre personnages, dont saint François d'Assise et saint Laurent.

Auprès de la grande clef sculptée formant voussoir central, se lit la date 1617.

A droite et à gauche de l'arcade sont placés deux élégants piédestaux sculptés portant de riches colonnes cannelées très élancées dont le fût se termine par un superbe chapiteau corinthien.

Sur ces colonnes et la clef formant console repose un entablement complet dont l'architecture est du même ordre que les colonnes.

Dans la frise, trois bustes finement sculptés, forment cariatides ; au centre une gracieuse tête de femme, ornée d'un collier de perles, soutenant un médaillon, et aux extrémités deux têtes d'hommes coiffés d'une toque. On pense généralement que ce sont des portraits de personnages ayant généreusement contribué à l'édification du monument.

Entre ces cariatides court la double inscription suivante :

O QVAM METVENDVS EST LOCVS ISTE.

VERE NON EST HIC ALIVD NISI DOMVS DEI.

Par dessus une riche corniche se dresse un fronton triangulaire assorti. Au sommet du tympan apparaît un buste de femme d'un travail aussi fini que le premier, représentant aussi les traits de quelque noble dame, bienfaitrice de l'église.

Un attique élégant surmonté d'un entablement complet, s'élève au-dessus du premier fronton ; deux têtes de chérubins ailés le décorent et il en sort, aux deux extrémités de l'architrave, deux gargouilles étranges, admirablement sculptées.

Cet attique sert de base à un second fronton plus aigu que le précédent et dont les rampants sont ornés de

volutes ajourées. Au milieu, dans une niche ionique d'un très beau style, est placée la statue de saint Miliau. Le prince est assis, la couronne en tête, la cordelière passée au cou, le corps couvert du manteau ducal. Il tient de la main droite l'épée et de la main gauche le sceptre.

A droite et à gauche de cette niche, sont sculptés deux chérubins aux ailes éployées.

Au-dessus de ce fronton tronqué en forme de trapèze, s'élève un gracieux campanile composé d'une première lanterne, à base carrée, ouverte sur ses quatre faces par des arcades circulaires accostées de pilastres. Une coupole le couronne, supportant deux lanternons circulaires superposés, formés de légères colonnettes et se terminant par des dômes hémisphériques.

Tout cet ensemble constitue une composition architecturale aussi harmonieuse qu'originale.

Il est complété par deux solides et élégants contreforts qui flanquent et consolident les angles du porche.

Leur soubassement est formé de panneaux encadrés par des moulures solides, sculptées dans du granit de Laber, surmontés d'une petite frise formée de cartouches alternant avec des têtes variées.

Par dessus, sculptées en Kersanton, s'élèvent, sur chaque face, des niches composées de colonnettes supportant des dais en forme de lanternons. Ces niches abritent quatre statues : Un saint moine tenant un livre ; un évêque en chape avec mitre et crosse ; un pape bénisseur ; saint Sébastien, martyr.

Au haut des contreforts, un entablement solide et élevé supporte deux beaux clochetons carrés terminés par une coupole et une petite lanterne ronde.

A l'Ouest du grand porche apparaît, semblable aux trois autres travées et comme elles éclairée par une fenêtre flamboyante, une dernière travée du collatéral qui vient s'appuyer sur le clocher.

Un petit édifice, plus récent que le reste, est devant accolé au côté Ouest du grand porche. C'est un ossuaire formé d'un soubassement orné de bas-reliefs sculptés, et portant six colonnes doriques en granit. Sur leurs chapiteaux repose un architrave formant corniche et portant le toit en appentis.

Un bénitier original en décore la face Sud. Les sculptures qui courent sur les parois du socle forment un certain nombre de tableaux retraçant les sujets suivants :

- 1° Saint François d'Assise montrant ses stigmates ;
- 2° Notre Seigneur au tombeau. Quatre anges l'environnent dont deux à genoux lui tiennent la tête et les pieds ;
- 3° A côté de Jésus crucifié se tiennent, dans l'attitude de la douleur, la sainte Vierge et saint Jean ;
- 4° Les Mages, conduits par l'étoile, viennent adorer Jésus-Christ naissant ;
- 5° Deux anges à cheveux frisés, vêtus de dalmatiques et tenant un ostensor ;
- 6° Notre Seigneur attaché à une colonne par des soldats en costume du temps d'Henri III ;
- 7° La Visitation en présence de saint Joseph ;
- 8° La Vierge en larmes tient sur ses genoux le corps de son divin fils. Saint Jean et une sainte femme sont auprès d'elle.

C'est par ce singulier ossuaire que se complète la plus belle des façades de l'église de Guimiliau.

Il ne nous reste plus qu'à en visiter l'intérieur, ce que nous pourrons faire en pénétrant par le grand porche.

L'intérieur de ce porche est à lui seul un monument qui demande une description spéciale. Il a la forme d'un rectangle allongé couvert par une belle voûte à croisée d'ogive dont l'ossature est formée par de riches nervures qui viennent se fondre à la clef en un pendentif des plus remarquables et des plus délicats.

Les murs latéraux sont supportés par un soubassement divisé en douze panneaux sculptés séparés par des pilastres ioniques cannelés. L'un de ces panneaux porte la date de 1606. Au-dessus court une frise du même style ornée de mascarons et de têtes saillantes et grotesques personnifiant les différents vices dont souffre l'humanité. A gauche, en entrant, on y remarque deux bas-reliefs étranges, d'une naïveté d'exécution égale à leur réalisme. L'un représente une scène d'exorcisme et l'expulsion du démon du corps d'un possédé. L'autre est la naissance d'Eve qui, sous le souffle du Seigneur, sort armée de tous ses charmes du flanc d'Adam endormi. Tous les animaux de la création contemplent leur reine à laquelle ils semblent rendre hommage. Vis-à-vis, à l'autre extrémité de la frise, on voit, dans le dernier panneau, le baptême de Jésus-Christ par saint Jean. Sur cette frise formant entablement règne une corniche couverte de fines sculptures.

Sur cet entablement s'élèvent douze niches cylindriques renfermant les statues des douze apôtres. Ces statues paraissent, par leur facture, provenir d'une autre

église antérieure à celle qu'elles ornent aujourd'hui. Elles ont en effet la raideur et le caractère hiératique de la sculpture bretonne des XIV^e et XV^e siècles. Les niches qui leur servent de demeure sont encadrées par d'élégantes colonnettes ioniques dont les piédestaux sont ornés de cartouches et de têtes bizarres. Sur l'un d'eux on remarque deux petits personnages luttant de force en tirant sur une corde. Il y a là un symbole dont le sens m'échappe.

Ces niches sont surmontées de dais où se mélangent d'une façon aussi riche qu'originale les styles flamboyants et de la Renaissance.

Au fond du porche s'ouvrent deux portes donnant accès dans l'église. Une superbe composition architecturale les entoure. Leur baie cintrée est divisée par des claveaux saillants et une clef sculptée. Elles sont encadrées par des pilastres ioniques cannelés et à tambour qui semblent avoir été inspirés par ceux dont Philibert de l'Orme avait décoré les galeries du château des Tuileries. Entre les portes se trouve, porté par une colonnette cannelée, un bénitier d'une très heureuse composition. Au-dessus se dresse un ange à genoux porteur de deux goupillons. Il est surmonté d'un riche dais, orné de pilastres, de gaines, de cariatides, de petites niches, et il s'en dégage un pilastre central dont le chapiteau se reproduit semblable à celui des pilastres latéraux. Sur ces trois chapiteaux repose un entablement de même style. Dans le tympan qui surmonte cet entablement, tympan que limitent les arcs doubleaux, se trouve une niche accostée de deux gaines à cariatides au torse nu, l'une représentant Adam et l'autre Ève. Dans la niche

est une statue de Notre Seigneur bénissant, de très haute stature. Il est vêtu d'une robe longue aux plis raides et serrés, presque analogues à ceux des statues romanes de Chartres et d'Angers.

Les cariatides mâle et femelle symbolisant nos premiers parents se retrouvent dans quelques églises bretonnes de l'époque. Nous les signalerons en particulier dans la façade du superbe porche de l'église Saint-Houardon, à Landerneau.

Intérieur de l'Eglise

Les constructeurs de l'église de Guimiliau, comme ceux de Saint-Thégonnec, semblent dans l'intérieur de l'édifice avoir renoncé à toute sculpture sur pierre ; la difficulté de travailler le dur granit effrayait sans doute leur ciseau. Ils ont préféré laisser au bois le soin de traduire par des bas-reliefs, des décorations et des statues sculptées et peintes les inspirations de leur pensée.

Aussi pour eux, la maçonnerie n'est-elle qu'une ossature destinée à porter l'édifice, à soutenir les charpentes et à se revêtir de boiseries richement décorées, d'autels et d'accessoires en bois. Aux jours de fêtes et de grandes cérémonies, on y ajoutera des tentures, des tapisseries et des bannières faisant disparaître la nudité des murs sous les plus riches couleurs qu'avivent encore les rayons nuancés que laissent filtrer les vitraux peints aujourd'hui disparus.

C'est pourquoi la construction en elle-même est-elle des plus simples. La nef centrale est limitée à droite et

à gauche par des arcades en cintre brisé portées par des colonnes circulaires de la plus grande simplicité. Les piédestaux en sont formés d'un socle cylindrique couronné par une simple moulure. Les archivoltas des arcades sont indiquées par des moulures très simples et viennent mourir dans les fûts des colonnes sans aucun chapiteau.

La largeur de cette nef est de 6^m30. Elle se termine par une abside à pans coupés qui fait saillie sur le reste de l'édifice et se dessine à l'extérieur de la façon pittoresque et gracieuse que nous avons déjà signalée. La longueur totale à l'intérieur est de 38 mètres suivant l'axe.

Les arcades du nord de la nef la font communiquer avec un collatéral parallèle de même style éclairé par des fenêtres ogivales à meneaux flamboyants, privées aujourd'hui de leurs anciens vitraux.

Il est voûté en bandeaux comme la nef, mais il s'arrête brusquement en un mur droit à la naissance de l'abside. Sa longueur, par suite, n'est que de 34 mètres, comme la nef il a 6^m30 de large.

Au midi la nef collatérale est plus large, elle mesure 9 mètres et elle est divisée par des colonnes semblables à celles de la nef australe et qui supportent soit des arcades transversales géminées, soit des maîtresses poutres soutenant la charpente.

Contre la colonne avoisinant les portes du porche principal se trouve un bénitier portant l'inscription :

MEMENTO MORI 1683.

Près de la porte de l'escalier des Kerbalenec est un second bénitier fort gracieux, sculpté en Kersanton ; enfin, on aperçoit incrusté dans la colonne en face de

cette porte, un troisième petit bénitier entouré des paroles suivantes gravées en trois lignes :

« ASPERGES ME, DOMINE, HISSOPO. »

Ces bénitiers constituent les seules sculptures sur pierre de l'intérieur de l'église. Les voussures et les archivoltes des ouvertures contrastent par leur simplicité avec la richesse extérieure, leur seule décoration étant fournie par l'appareillage des voussoirs et des claveaux.

Tout le talent, toute l'imagination des décorateurs se sont concentrés sur la chaire, les autels, le buffet des orgues et les fonts baptismaux.

Occupons-nous d'abord des autels qui se dressent aux extrémités des nefs. Les rétables qui les surmontent dénotent un travail et un goût remarquables. Les colonnes torses, entourées de vignes, les frises, les festons, les médaillons, les mille motifs variés semés à profusion sont l'œuvre d'une riche imagination et d'une main habile.

Du côté de l'épître, à droite du collatéral sud, signalons d'abord l'autel Saint-Joseph, près de la sacristie, avec laquelle il communique. De ravissants petits amours ayant un caractère plus profane que religieux décorent les piédestaux des colonnes du milieu. Ils sont montés sur des aigles, tiennent d'une main des festons de feuillages, de fleurs et de fruits, et portent sur la tête des corbeilles richement garnies.

Les niches inférieures renferment plusieurs statues. On y voit saint Hervé, l'aveugle, avec son petit guide et le loup traditionnel; saint Yves, accompagné du riche et du pauvre, saint François d'Assise, les mains élevées et montrant ses stigmates.

Plus haut, au milieu, se dresse la grande statue de saint Joseph, tenant l'enfant Jésus par la main.

Sous cette statue, dans un médaillon tenu par deux petits anges, deux mains sont jointes en signe d'alliance et au-dessus se trouvent les chiffres de la sainte Vierge et de saint Joseph.

Des deux côtés de la statue principale sont deux saintes femmes, probablement sainte Anne et sainte Elisabeth, en haut saint Laurent tenant son gril, puis l'arbre du bien et du mal et le serpent d'airain.

Dans cet autel, comme dans les autres, se manifeste grandement l'influence du style Louis XIV. Il n'y a plus là ni la raideur religieuse et mystique du moyen âge, ni la délicatesse et l'élégance de la Renaissance. On y voit dominer la pompe et la richesse qui caractérisent les œuvres artistiques du temps du grand roi, et cette profusion d'ornements, alors si fort à la mode, qui en alourdissent souvent l'ensemble monumental.

Les maîtres des œuvres, les imagiers et les tailleurs de pierre qui travaillèrent à l'église de Guimiliau étaient restés quelque peu hommes du moyen âge par la naïveté du sentiment exprimé dans leurs constructions. Il y a un pas en avant dans les œuvres des sculpteurs sur bois qui ont décoré l'intérieur et le mobilier de l'église et je suis fort porté à croire que quelques-uns d'entre eux avaient fait un voyage à Versailles pour compléter leur éducation artistique avant d'entreprendre leur travail.

A gauche de l'autel Saint-Joseph est un second autel spécialement consacré à saint Miliou, patron de la paroisse. Sa statue y domine dans la niche du milieu. Il porte le costume du XIII^e siècle, revêtu du manteau

ducal, la couronne en tête. Autour de son cou est passée une cordelière ; dans ses mains il tient l'épée et le sceptre. Cette statue est sinon l'original, du moins la reproduction presque exacte de celle qui ornait le sanctuaire primitif antérieur à l'église actuelle.

Dans les dix panneaux qui l'entourent sont représentés différents épisodes de sa vie et de son martyre. Les panneaux qui se regardent semblent se compléter et faire partie de la même scène.

On remarque les sujets suivants :

- 1° La mère de Milliau est en prières. — Notre Seigneur lui apparaît dans le ciel ;
- 2° Personnage à moitié nu à genou. Une femme et son enfant se tiennent à côté de lui. On voit des gouttes de pluie tomber dans l'azur du ciel ;
- 3° La mère du saint le charge de distribuer du pain aux pauvres ;
- 4° Le saint préside au travail des moissonneurs ;
- 5° Le bourreau envoyé par Rivodius vient pour lui trancher la tête ;
- 6° Le saint porte dans ses mains sa tête tranchée. Son frère Rivodius et une femme se tiennent stupéfaits à ses côtés.

Le maître-autel est moins intéressant ; il recouvre, paraît-il, un autel primitif en pierre. Il est éclairé en arrière par une maîtresse vitre fort ancienne, aux meneaux flamboyants, qui, seule parmi toutes celles de l'église, a pu conserver ses anciens vitraux, fort dégradés du reste. Ils représentent la Passion dans un mélange assez confus de nombreux personnages.

A l'extrémité du collatéral nord est l'autel du Rosaire,

enrichi de nombreuses statues et de riches sculptures sur bois. Au milieu se tient la sainte Vierge donnant le rosaire à saint Dominique et à sainte Catherine de Sienne. Tout autour sont des médaillons représentant les quinze mystères. Dans les côtés se dressent saint Zacharie et saint Nicolas. En haut, assis, triomphe le Père Eternel tenant son fils sur ses genoux. On y remarque en outre deux très belles statues de saint Hervé et de saint Yves, adossées aux colonnes du chœur.

Baptistère

Ce qu'il y a certainement de plus remarquable parmi le mobilier de l'église est le magnifique baptistère placé actuellement près de la porte d'entrée, au bas du collatéral sud. Il consiste essentiellement en un superbe baldaquin, abritant la cuve baptismale. Ce baldaquin est supporté par huit colonnes torses aux chapiteaux corinthiens. Les spirales de ces colonnes sont décorées de branches de vignes et de laurier. Mille animaux divers, oiseaux, limaces, serpents dans des poses aussi naturelles que variées semblent s'y disputer les baies du laurier et les grains du raisin.

Les fûts des colonnes sont reliés par des arcades en plein cintre de la plus riche décoration sculptée. On y voit des Renommées couronnant un Dauphin ; ces déesses soufflent dans des trompettes ornées de drapeaux blasonnés ; plus loin des amours jouent au milieu des fleurs, puis apparaissent des anges drapés et des têtes de chérubins, des aigles, des festons, des fleurs, des guirlandes de toutes sortes. Enfin deux autres anges,

dignes des plus beaux temps de l'art grec, portent le plat sur lequel repose la tête de saint Jean-Baptiste.

Cette arcature est surmontée d'un entablement complet avec autant de ressauts que de colonnes ; cette partie du chef-d'œuvre est décorée d'arabesques, de chiffres, d'emblèmes.

Entre autres motifs se trouvent deux cartouches sur lesquels on lit :

F DU TEMPS DU VÉNÉRABLE M H GUILLERM RECTEUR. — LORS DERIEN POVLIQVEN ET SAQVES QVOTAIN FABRIQUE.

L'entablement porte une suite de niches très ornementées dont huit en saillie dans des tourelles cylindriques, couronnées par autant de dômes portant des vases. Les huit autres niches sont rentrantes et creusées dans le corps du baptistère.

Ces niches contiennent des statues dont voici l'énumération : 1° la Vierge avec l'Enfant Jésus ; 2° saint Michel terrassant le dragon ; 3° saint Miliau ; 4° le bon Pasteur ; 5° saint Augustin ; 6° saint Ambroise ; 7° saint Jérôme ; 8° saint Luc ; 9° saint Marc ; 10° saint Jean ; 11° saint Mathieu ; 12° Ecce Homo ; 13° saint Roch ; 14° saint François d'Assise ; 15° saint Louis sous les traits de Louis XIV ; 16° saint Grégoire le Grand.

Par dessus le corps des niches se dresse un riche attique à deux étages orné de pilastres, d'arcatures, de corniches, d'urnes et de médaillons et couronné par une balustrade. Cet attique sert de piédestal au dôme formant la coupole de l'édicule.

Ce dôme supporte un groupe représentant le baptême de Notre Seigneur Jésus-Christ. Le groupe est abrité

par un second baldaquin porté par quatre colonnes sveltes. Ce baldaquin est surmonté par un élégant lanternon que couronne un ange aux ailes déployées.

A l'intérieur est placée la cuve baptismale de même style que le reste et sur laquelle est inscrite la date de 1675.

Buffet des Orgues

A côté du baptistère et dominant l'église en faisant face au maître-autel, est la tribune des orgues. Elle est du style Louis XIV et le soleil symbolique s'y montre un peu partout, précisant la date en célébrant le grand roi. L'ensemble est riche et élégant. On en remarque les frises, les culs de lampe et les riches sculptures des détails. Ce buffet était jadis encadré par des panneaux bordant chacune de ses faces. Un des panneaux a été enlevé, on ne sait comment, ni à quelle époque. Il serait, paraît-il, conservé actuellement au musée de Cluny. Ceux qui restent sont ornés d'intéressants bas-reliefs. Dans le plus remarquable se déroule une marche triomphale glorifiant Louis XIV, dissimulé sous la figure d'Alexandre le Grand. On en attribue la composition au célèbre Lebrun. En tête s'avancent des hérauts à cheval sonnant de l'olifant, puis le peuple portant des palmes et acclamant le souverain. Des pages conduisent par la bride les chevaux du char triomphal. Sur ce char, orné de festons et de tentures, est assis le vainqueur, dont la tête est ornée d'une perruque à la Louis XIV. Une victoire ailée vient y déposer une couronne.

Un second bas-relief montre le roi David jouant de la harpe dans les jardins de son palais. Ceux-ci forment un

superbe ensemble qui n'a rien d'antique, mais semble plutôt s'être inspiré des splendeurs des jardins de Versailles.

Enfin le troisième bas-relief représente sainte Cécile inspirée et jouant de l'orgue. Son regard plonge dans l'infini et elle semble écouter pour les reproduire les concerts des élus et des Séraphins.

Il faut également remarquer dans ces orgues la décoration sculpturale des tourelles du positif. Elles sont couronnées par un groupe de deux petits anges assis. Leur pose est animée d'une grâce charmante. Ils lisent tous deux dans un même livre et chantent avec une admirable piété.

Chaire à Prêcher

Non loin du buffet des orgues et fixée sur une des colonnes de la nef principale, du côté de l'Evangile, est une superbe chaire à prêcher en bois sculpté. Elle ne vaut pas celle de Saint-Thégonnec, dont elle n'a ni la grâce ni l'élégance. Cependant, malgré quelque lourdeur dans l'ensemble, on y reconnaît des motifs heureux et des détails dignes d'intérêt et d'un caractère artistique d'une certaine valeur.

Le pied qui porte la cuve est formé par un groupe de quatre petits anges dodus et adossés, supportant une corbeille formant chapiteau. De celle-ci s'élancent obliquement tout autour de l'axe des cariatides inclinées, ornées de volutes. Ces cariatides forment les étais qui soutiennent la base de la chaire.

Celle-ci est polygonale et présente ses faces en pans coupés ornés de médaillons richement encadrés et richement soutenus.

Dans ces médaillons sont sculptés les quatre évangélistes. A chaque angle saillit un contrefort circulaire très orné qui dans une niche centrale renferme une statue de Sibylle.

Les grands médaillons sont accostés des vertus théologiques. On y voit représentées : la Foi, avec calice et flambeau ; l'Espérance, tenant un livre et un crucifix ; la Charité, entourée de petits enfants ; la Prudence, symbolisée par un miroir et un serpent ; la Force, portant une colonne et enfin la Justice, tenant une balance et une épée.

En outre, deux jolis médaillons miniature soutenus par de petits anges représentent David jouant de la harpe et Moïse portant les tables de la loi. Trois autres petits médaillons contiennent l'inscription suivante :

RE : M : H. GVILLERM : SIEVR. RECTEVR. — LORS :
AN TANGUY E HERVÉ LE MEVR FABRIQUES : 1675.

L'église de Guimiliau renfermait une importante et curieuse collection de bannières. Plusieurs ont été détruites pendant la Révolution. On a pu en conserver deux qui sont de véritables œuvres d'art. Toutes les deux datent de 1658. L'une est dédiée au Saint Sacrement et au Rosaire, l'autre à saint Miliiau et au Crucifix. Ce sont des tissus éblouissants d'or et d'argent sur lesquels se détachent en broderies saillantes des peintures merveilleuses de pensée et d'exécution. Sur la bannière du Rosaire on aperçoit au centre la Vierge ayant à ses côtés saint Dominique et sainte Thérèse. Cette composition est vraiment admirable de pureté, de style et de sentiment. La seconde bannière est d'égale valeur. Ce sont peut-être les plus belles de toute la Bretagne.

Les monuments extérieurs

Dans l'enceinte sacrée, à quelques pas de l'église, se trouve un des plus curieux calvaires de la Bretagne. Antérieur à celui de Plougastel et construit avant l'église actuelle de Guimiliau, il est peuplé d'une foule de personnages reproduisant les principaux épisodes de la vie et de la passion de Jésus-Christ.

Il est formé d'un massif central en granit consolidé par cinq contreforts rayonnants percés d'arcades circulaires. Entre deux des ailes ainsi formées, sur le côté Ouest, est une niche circulaire accostée de deux colonnes doriques. Dans cette niche se trouve un petit autel surmonté de la statue de saint Pol de Léon, en grand costume épiscopal. Quant aux colonnes, elles supportent un entablement complet, dont la frise porte une inscription avec la date 1581.

Au-dessus des arcades inférieures et contournant le monument est une large frise où sont figurés en haut-relief les principales scènes du Nouveau Testament. Aux quatre angles principaux des contreforts se dressent les statues des quatre évangélistes avec leurs attributs.

Un escalier mène à la plate-forme au centre de laquelle s'élève sur une colonne à chapiteau la Croix portant le Christ. Près de lui, sur les consoles saillantes qui débordent du chapiteau se tiennent deux saintes femmes dans l'attitude de la désolation.

Au-dessous, dominant tout un monde de personnages, une grande statue du Seigneur apparaît : à ses pieds se déroule le sanglant cortège de la Passion représentée par une centaine de statues en granit. La divine Victime

y est enveloppée d'un imposant cortège de bourreaux, de juges et de soldats. Cette multitude s'agite avec une verve et une naïveté grotesques où s'étale toute l'ingéniosité et aussi toute la malice des imagiers du moyen âge. C'est bien là la soldatesque du temps de Henri III. Ce sont des soudards brutaux, vantards, joyeux viveurs, prenant part à une scène carnavalesque et menant avec leurs tambours et leurs olifants un véritable charivari. C'est ainsi que défile le portement de croix. En tête viennent des musiciens faisant grand vacarme, tandis que les soldats qui escortent le Sauveur du monde ont sur la tête le casque à visière, la rondache au poing, et des culottes bouffantes à braguettes aux jambes. Il y a évidemment dans cet anachronisme voulu une intention satirique.

Nous sommes en pleine Ligue, sous le règne de Henri III, roi de France et de Pologne, la veille de la journée des Barricades, au moment du grand triomphe de ce que Passerat et ses confrères appelaient la quintessence catholique, jésuite, espagnole. L'auteur du monument voulut évidemment protester à sa manière contre les vainqueurs et surtout contre les étrangers. Aussi tous les bourreaux du Christ ont-ils des costumes ibériens : toques relevées à la béarnaise, haut-de-chausses bouffants, fraises godronnées, etc.

Pilate lui-même porte une mitre comme Monsieur le légat de la satire ménippée. Toute la procession des soldats romains ressemble beaucoup plus au défilé des combattants de la Sainte-Union qu'aux légionnaires de Tibère et le diable aux trois pommes qui triomphe du fils de Dieu, est ici revêtu d'une cagoule ecclésiastique,

irrévérence que pouvait seul se permettre un disciple de Rabelais, spirituel et gouaillieur.

Un coin du Calvaire a été réservé à la légende populaire de *Catel gollet*, Catherine la perdue, si connue en Bretagne. Belle entre toutes et renommée pour sa piété autant que pour ses charmes, elle fut néanmoins damnée pour avoir caché en se confessant un grave péché mortel, et elle apparut en 1560 à ses compagnes pour leur faire connaître le châtiment éternel de sa faute dissimulée.

On la voit se débattant dans la plus complète nudité ; deux démons à la tournure burlesque la saisissent et la jettent dans la gueule d'un dragon symbolisant l'enfer.

Il y a, au-dessous, quatre vers bretons dont la traduction française est la suivante :

Voici ma main, cause de mon malheur,
Et voici ma langue détestable,
Ma main qui a fait le péché
Et ma langue qui l'a nié.

Les bas-reliefs qui couvrent la frise extérieure sont moins mouvementés, ils offrent un caractère plus austère, plus essentiellement religieux. On y remarque Jésus-Christ à Jérusalem, le lavement des pieds, l'adoration des Mages, au-dessous de laquelle se lit la date de 1588.

Chapelle funéraire de Sainte-Anne

Cette chapelle est consacrée spécialement aux défunts. On y a placé sous la protection de la pieuse mère de Marie les âmes des fidèles endormis sous les pierres de granit et dont les tombes gisent dans le sainfoin et la luzerne du cimetière. Ce petit champ de repos est, par

suite, bien visité, et les prières ne manquent pas à ceux qui ne sont plus.

Heureux qui meurt ici
Ainsi
Que les oiseaux des champs !
Son corps près des amis
Est mis
Dans l'herbe et dans les chants,

a dit Richepin, célébrant le pays des Karnels.

L'édifice est au fond du cimetière, non loin du Calvaire et un de ses chevets plats borde la route.

Cette chapelle n'a ni le caractère ni l'importance ni la richesse de celle de Saint-Thégonnec. L'intérieur en est des plus simples et les campaniles qui le décorent aux quatre angles reproduisent ceux de l'église, pendant qu'un clocheton analogue surmonte le pignon principal.

L'entrée est dans la façade latérale qui borde le cimetière, la seule qui soit décorée. Limitée par deux contreforts obliques surmontés de clochetons, elle est formée par six colonnes ioniques montées sur piédestaux et soutenant un entablement complet qui règne sur toute la partie supérieure de l'édifice. La porte principale divise ces colonnes en deux groupes symétriques. Cette porte est cintrée entre deux pilastres doriques surmontés d'une frise et d'un fronton. On y lit l'inscription suivante : MEMENTO MORI : 1648.

Entre les colonnes ioniques sont percées, dans le mur en pierre de taille dont elles se détachent, six hautes fenêtres cintrées subdivisées en deux étages par un meneau horizontal fort épais.

Dans celle qui se trouve immédiatement à droite de la porte est encastrée une chaire cylindrique en pierre de

taille surmontée à la hauteur de l'entablement d'un abatson de même forme et de même style. Cette chaire si originale est particulière à Guimiliau. Le recteur ou l'officiant y monte les jours de fêtes consacrées aux morts. Il parle et il prie pour ceux qui dorment tout autour leur dernier sommeil.

En résumé, le voyageur et le touriste qui visitent le bourg peuvent étudier dans les monuments religieux réunis dans l'enceinte du cimetière les principales modifications que l'architecture de la Renaissance française en premier lieu, puis les idées artistiques du XVII^e siècle ensuite ont apporté successivement à l'art breton.

Si elles ont pu en modifier les décorations architecturales et la statuaire, elles ont cependant conservé la structure générale et le plan des édifices, elles leur ont laissé leur saveur propre, et cette gravité pittoresque qui reste en cette période, comme au moyen âge, si intimement associée au ciel souvent voilé et aux paysages mélancoliques et doux de la vieille Armorique.

En un mot, les procédés et le style sont souvent devenus français, mais la pensée inspiratrice et l'impression produites restent bretonnes.

A. DE LORME.

Février, 1902.

ne
siège

ont

as architectu-

ant, conserve la

difficiles, elles leur ont

elle gravité pittoresque

comme au moyen âge, si inti-

et souvent voilé et aux paysages

as de la vieille Arménie.

procédés et le style sont souvent deve-

mais la pensée inspiratrice et l'impression

restent profondes.

A. DE LORME.

Février, 1905.

LA MORT D'ESMÉNARD

E se il mundo sapesse il cuor ch'egli ebbe
.....
Assai lo loda e pui loderebbe.
Et si le monde connaissait son grand cœur.
Il le loue déjà beaucoup, mais combien il
le louerait davantage.

Ces vers de l'Alighieri pourraient, à mon gré, être justement appliqués à Esménard, à propos de sa mort douloureuse et être opposés au jugement sévère d'un de ses biographes : « Il laissa un nom, objet de nombreux » reproches, que sa si triste fin n'a point fait oublier. » Maurice Tournier écrit également : « Aucun écrivain » n'eut plus d'ennemis : mais aucun de ses ennemis n'a » contesté son talent. » Cette dernière appréciation peut expliquer la première et le jugement porté par les deux écrivains, et en général par tous ceux qui ont parlé d'Esménard, aurait été certainement plus équitable si, au lieu de se borner à noter sa triste fin, ils avaient pu rappeler aussi toutes les particularités de cette mort si courageuse qui, autant que je puis le savoir, sont restées entièrement ignorées de ses divers biographes.

De 1767 à 1772 les deux frères Joseph-Alphonse et Jean-Baptiste Esménard virent le jour à Pélissane en Provence. Le second est connu par diverses poésies, par des traductions (entre autres celle des *Mémoires du Prince de la Paix*, très appréciée, éditée en 1836 en quatre volumes) et par de nombreux articles publiés dans

le *Mercur*e, le *Journal des Débats*, la *Gazette de France* et d'autres journaux. Il eut une vie fort agitée, suivant l'état-major de Murat en Espagne, fut arrêté en 1810 par ordre du ministre Berthier, et délivré par la Restauration, sous laquelle il obtint le grade de lieutenant-colonel. Il mourut en 1842.

Il eut un fils digne de lui en Joseph-Marie-Camille Esménard, né à Pélissane en 1802, connu par d'importants travaux de fortifications militaires exécutés spécialement en Afrique ; il dirigeait en 1859 les fortifications d'Ajaccio et il se retira plus tard avec le grade de colonel du génie. Il publia, lui aussi, divers ouvrages de caractère littéraire.

Enfin, je crois bien que c'est à la même famille qu'appartenait Jean-Camille-Adolphe Esménard, né à Aix-en-Provence le 16 novembre 1838, qui prit part à la campagne d'Italie en 1859, collabora à divers journaux de Marseille, fut préfet des Basses-Alpes et de l'Oise, en 1870-1871 et mourut cette dernière année. On a également de lui divers écrits littéraires.

Mais Joseph-Alphonse Esménard se distingua particulièrement des autres membres de sa famille par la vie orageuse qu'il mena, par les travaux qu'il publia, par les nombreux ouvrages qu'il entreprit et enfin par sa mort tragique, sur laquelle je peux donner des détails en grande partie inédits.

J.-A. Esménard naquit le 17 novembre 1767. (Les Didot et Larousse disent cependant en 1769). Après avoir achevé ses études à Marseille, il voyagea et parcourut une grande partie de l'Amérique. A son retour il connut Marmontel, commença l'opéra des Incas,

fréquenta les clubs et écrivit avec ardeur dans les journaux. Député du département des Bouches-du-Rhône, il se fit vite connaître par ses articles royalistes et par sa propagande au club des Feuillants, ce qui plus tard en 1792, lui valut l'exil. Il traversa l'Angleterre et la Hollande, s'arrêta à Constantinople, où il noua d'affectueuses relations avec l'ambassadeur russe Kotschubey et fit un long séjour à Venise, où il fréquenta la maison du comte de Provence et commença à dicter le récit de ses voyages. Ce n'est que quelques années plus tard que divers journaux publièrent son poème *La Navigation*, qui fait dire de lui à Didot : « Versificateur harmonieux » et correct, ses périodes sont majestueuses et sonores. » Revenu en France en 1797, il collabora au *Quotidien*, mais, peu après, il fut arrêté, enfermé au Temple et, après quelques mois de prison, condamné de nouveau à l'exil.

La chute du Directoire permit à Esménard de rentrer en France et de se livrer à de nouvelles pérégrinations. Il dirigea *Le Mercure de France* avec Laharpe et Morellet, suivit le général Leclerc dans son expédition de Saint-Domingue, remplit les fonctions de secrétaire de l'amiral Villaret-Joyeuse, gouverneur de l'île et, plus tard, celles de représentant de la France à l'île Saint-Thomas. Revenu enfin en France, il fit paraître *La Navigation*, qui, réduite en six chants, eut en 1806 une nouvelle édition. Cette même année il faisait représenter à l'Opéra une œuvre destinée à célébrer la victoire de Napoléon à Austerlitz.

Il traduisit de l'Anglais, en vers, avec Stanislas de Boufflers, un recueil de poésies d'Hélène-Marie Williams

et composa, avec Jouy, le *Fernand Cortez*, musique de Spontini (1809). L'année précédente il avait fait représenter à l'Opéra son *Triomphe de Trajan*, tragédie en trois actes, musique de Lesueur et Persuis, qui eut plus de cent représentations et qui, racontait-on ou laissait-on entendre, aurait été écrit en collaboration avec Fouché.

En réalité l'astre Napoléonien dardait ses rayons bien-faisants sur Esménard, qui avait été placé à la tête de la censure théâtrale, avait été nommé chef de la troisième division de la police générale, sous le duc de Rovigo, et enfin, surmontant les jalousies et les intrigues, obtenait la nomination enviée de membre de l'Académie française, où il prononçait un discours qui, dit Michaud, rappela les beaux jours de l'Académie (1810). Il devait y avoir pour successeur Charles-Joseph Lacretelle.

Dans les premiers mois de 1811 Esménard publia, dans le *Journal de l'Empire* (plus tard *Journal des Débats*); une satire contre l'envoyé russe à Paris, qui excita les vives protestations de celui-ci. Napoléon entrevoyait déjà, dans le colosse du nord, le redoutable et l'inévitable ennemi, mais il ne jugeait pas opportun de se découvrir déjà. Aussi, pour lui donner une apparente satisfaction diplomatique, expulsa-t-il Esménard; mais son mécontentement, disent les biographes, était si peu réel que, trois mois s'étaient à peine écoulés, qu'il le rappelait en France. Esménard, qui avait fini sa résidence à Naples, partit immédiatement pour Rome, mais, arrivé à un endroit de la route appelé Saint-André, entre Itri et Fondi, son cheval s'était emballé dans une course folle, il sauta hors de la voiture, se frappa la tête contre un mur qui longeait la route et mourut de cette blessure

cinq jours après, le 25 novembre 1811, laissant, ajoute son biographe, une femme et trois filles sans fortune. Deux de ses filles se firent plus tard une place honorable dans la peinture.

Voilà tout ce que nous racontent les auteurs français. Mais ces derniers incidents de sa vie méritent une reconstruction biographique qu'il m'est possible d'entreprendre, grâce aux confidences de l'infortuné écrivain.

Précisément en cette année 1811, le roi de Naples, Joachim Murat, suivait et surtout affectait de suivre un programme par excellence national. Ses discours, comme ses actes, exprimaient clairement son intention d'affranchir Naples des modes, des hommes, des idées ayant une origine française.

Napoléon, tout en feignant de donner satisfaction à la Russie en disant très haut qu'il expulsait Esménard, le chargea au contraire de se rendre secrètement à Naples pour étudier sur place tout ce que faisait Murat et lui en faire un rapport ponctuel. Esménard enquêta pendant environ trois mois à Naples et dans le Napolitain et, après avoir recueilli les informations les plus complètes relatives à sa mission, il en écrivit à Napoléon, qui l'invita à revenir à Paris.

Esménard partit immédiatement et seul de Naples et après avoir traversé les villes de Capoue et de Castiglione (aujourd'hui Formia), il arriva à Itri, d'où il poursuivit directement sa route. A une demi-heure de distance de ce village le chemin présente une courbe très roide; à cet endroit, et flanquant la route, se dresse un petit fort appelé Saint-André, qui était gardé à cette époque par les troupes royales et où, en 1860, Cialdini

dut soutenir une courte lutte contre les débris de l'armée bourbonnienne.

Esménard, arrivé au-dessus de Saint-André avant l'aube, ne put peut-être distinguer suffisamment combien était étroite et rapide la descente, sur laquelle son cheval s'emporta subitement dans une course vertigineuse. En vain il s'efforça de le retenir; puis, devant l'imminence du danger et pour sauver sa vie, il se décida à sauter hors de la voiture, du côté droit parce que, à gauche, un profond ravin s'ouvrait au regard; il tomba et sa tête porta violemment contre le parapet. Le malheureux resta longtemps étendu comme mort, puis, ayant repris ses sens, il banda comme il put sa tête, d'où le sang ruisselait de toute part et lentement et courageusement il suivit la route.

Après avoir marché pendant près d'une heure il retrouva sa voiture, dont le cheval s'était arrêté à un carrefour; il y remonta et au bout d'une demi-heure il arrivait, aux premières lueurs du jour, au village de Fondi, sur la frontière, entre Naples et Rome.

Après avoir passé la vieille porte féodale du village, il s'arrêta à la première maison qu'il rencontra à sa gauche et demanda à un paysan arrêté là où habitaient le maire et le médecin du village. « C'est ici même la » maison du maire qui est aussi médecin », répondit le paysan, qui regardait plus attentivement l'étranger et, s'apercevant que des gouttes de sang coulaient de sa tête enveloppée de bandages, commença à crier en frappant à la porte de la maison : « Don Pepe, Don Pepe, » au secours ! » A ses cris d'autres gens accoururent et, pendant qu'un homme tenait le cheval par la bride, le

paysan donnait son bras au blessé et l'aidait à descendre de voiture et à entrer dans la maison. Mais Esménard voulut monter l'escalier sans appui et, après avoir gravi quelques marches, il se trouva en face du maire, qui comprenant aux premiers mots qu'il avait devant lui un Français et peut-être un personnage de distinction, embrassa son hôte avec une tendre cordialité, le conduisit dans son bureau, lui prodigua les premiers soins et l'exhorta à prendre courage ajoutant que, vieux jacobin et admirateur de Napoléon et des Français, il le garderait chez lui et le soignerait comme un frère bien aimé.

Ce maire, le docteur Joseph Amante, qui jouissait d'une grande réputation comme médecin et chirurgien, avait alors 28 ans ; ses actes de courage, d'audace et de philanthropie avaient rendu son nom populaire. Il avait servi dans le corps des Vélites avec Pierre Colletta, dont il était grand ami et avec qui il avait des intérêts communs ; dans les guerillas contre le brigandage il avait donné les preuves d'un singulier courage. S'il aimait grandement les Français pour le service qu'ils avaient rendu à Naples, en la délivrant de Fernand IV et de Caroline d'Autriche, il savait à l'occasion les exécrer tout autant pour les violences auxquelles ils s'abandonnaient trop souvent dans les diverses communes qu'ils occupaient. Leur orgueil blessait le sien, car il estimait que ses fonctions de maire ne le laissaient l'inférieur de qui que ce soit. Très empressé à user de sa situation et de sa grande aisance pour offrir aux étrangers la plus cordiale hospitalité, il était en revanche très peu disposé à recevoir leurs ordres. Et une leçon solennelle que quelques années auparavant il avait pré-

cisément donnée à un étranger l'avait fait craindre et respecter. Il n'est pas inopportun de rappeler l'incident, pour faire mieux connaître l'homme devant lequel se présentait le pauvre Esménard blessé.

Peu d'années avant un général français s'avavançait sur Fondi. Le maire qui se souvenait avec horreur des hordes du cardinal Ruffo, et qui s'était autrefois battu corps à corps avec Fra. Diavolo (Michel Pezza, de la commune voisine d'Itri) qu'il avait même bien failli tuer, prépara une réception honorable aux Français et resta au Municipe pour faire dignement les honneurs de la maison, tout en laissant les décurions (assesseurs) de la ville aller à la rencontre du général. A peine la représentation communale fut-elle devant lui que celui-ci demanda comme d'habitude lequel de ces messieurs était le maire. On lui fit observer avec le plus profond respect que le maire était resté au village, mais dans une intention toute de courtoisie. Et notre général autoritaire : « Eh quoi ! le maire a le devoir de venir au-devant du » général. Qu'on l'appelle immédiatement ! » Un décurion courut à Fondi et conjura Don Pepe de se rendre auprès du général pour s'excuser en personne et apaiser son mécontentement. Mais Don Pepe, qui aurait peut-être cédé à une prière, se révolta devant un ordre impérieux. Le pauvre décurion tout tremblant rapporta sa réponse en s'efforçant de l'expliquer comme une résistance, en somme très courtoise du chef de l'administration. Mais le général furieux l'interrompt brusquement, ordonnant à un officier d'aller dire au maire que si, avant quelques minutes, il ne s'était pas présenté, il l'aurait fait fusiller. L'officier éperonna son cheval et fut

en quelques instants chez le maire, qui répondit fièrement à l'invitation menaçante : « Que votre général, s'il » en a le courage, vienne me fusiller. Pour moi je ne » bouge pas de mon poste. »

Il est plus facile d'imaginer que de décrire la rage dont, à ce nouveau refus, fut saisie Son Excellence, qui, laissant en plan soldats, décurions et foule assemblée, se précipita sur le village et traversa comme un éclair la rue centrale, suivi de loin et à grand'peine par son aide-de-camp. Arrivé sur la place et ayant trouvé la maison communale, il sauta de cheval et, le sabre dégainé, escalada le premier étage de l'escalier qui aboutissait à la grande salle. Là un spectacle inattendu arrêta sa fougue presque instinctivement. Tout au fond de la pièce, retranché derrière une longue table, un jeune homme à la fière allure, élané, la tête haute, les yeux méprisants et étincelants, le menaçait d'un fusil qu'il tenait en joue.

Tandis que la vue du général était quelque peu troublée par le scintillement menaçant de l'arme, les paroles suivantes arrivaient à ses oreilles, cinglantes comme le sifflement de la balle déjà lancée : « Général, si vous » venez en ami, voici ma main (et celle-ci abandonnant » un instant le canon du fusil se tendait vers le général), » mais si vous venez avec des intentions de violence, » déclarez-le et reculez immédiatement, car autrement » je tire. » Le général resta perplexe quelques secondes, mais l'instantanéité et surtout l'audace de cette scène imprévue ne le laissèrent pas longtemps hésitant. S'avancant de quelques pas, il tendit la main au maire et lui dit : « Après avoir traversé bien des villes au

» milieu de l'abjection générale, c'est la première fois
» que je rencontre non pas un maire mais un homme :
» vous êtes un héros ! » et Don Pepe : « Vous trouvez
» un homme et un maire » et il rendit avec une égale
cordialité la pression de main du général qui, trans-
formé, en ardent admirateur, fut désormais un de ses
meilleurs amis.

Voilà un maire modèle, trop différent, hélas ! de
quelques autres qui nous sont venus depuis, experts non
pas à repousser mais à exercer eux-mêmes la violence
au détriment de leurs administrés et du patrimoine
public ! Dans le Napolitain la liberté n'a malheureuse-
ment servi trop souvent qu'à faire refleurir avec plus de
vigueur l'ancien despotisme au profit des hommes nou-
veaux et des enrichis d'hier.

A un extérieur séduisant et ouvert le docteur joignait
une parole facile et persuasive. (Je conserve encore
ineffaçable le précieux souvenir de ce vénérable aïeul qui
vécut jusqu'à 86 ans).

Esménard sentit bien vite renaître ses forces et son
énergie naturelle. Les soins assidus et cordiaux dont il
était l'objet lui inspirèrent une confiance absolue, illimi-
tée dans son hôte, à qui il voulut confier la nature de la
mission qu'il avait reçue de l'Empereur.

La mort, observait le blessé, ne lui aurait semblé dou-
loureuse que s'il n'avait pu remplir la mission qui lui
avait été donnée par son maître, auprès de qui il comp-
tait bien retourner avant peu de jours : « Et vous, cher
» docteur, ajoutait-il, vous m'accompagnerez certaine-
» ment et vous resterez avec moi à la cour comme mon
» plus cher ami et mon sauveur. »

Le docteur s'efforça de dessiner un sourire qui, sur les lèvres d'un homme aussi franc, trahit facilement son sentiment intérieur. Esménard, troublé par un soupçon soudain, lui demanda résolument : « Docteur, dans combien de temps pensez-vous que je puisse être guéri ou tout au moins en état de poursuivre mon voyage ? » Le docteur se défendit de répondre d'une façon précise et Esménard, toujours plus agité par le doute, continua : « Docteur, la vérité, la vérité avant tout. Je vous ai dit que le seul but de ma vie est de rapporter à mon maître tout ce qui a trait à la mission qu'il m'a confiée. Si vous avez le plus léger soupçon que je puisse ne pas survivre, veuillez me le déclarer en toute sincérité. J'écirai immédiatement ce que je pensais dire de vive voix et je mourrai encore satisfait. » Le docteur ne répondit pas, mais son silence avait une signification trop triste et trop claire. Après quelques minutes Esménard reprit : « Croyez-vous, docteur, que bien que la blessure soit mortelle, je puisse encore, en partant immédiatement, vivre assez longtemps pour arriver à Paris, parler à mon maître et ensuite me soumettre à ma destinée ? Dites-moi la vérité, car un homme de la Révolution comme vous ne doit dire que la vérité et je veux la vérité. Puis-je vivre dix, douze jours encore ? — Impossible », répliqua le docteur, qui se serra les poings sur les joues comme pour retenir la terrible parole qui était sortie involontairement de ses lèvres. « Eh bien ! docteur, j'ai plus besoin d'entendre la vérité que de vivre ; sur combien de jours pensez-vous que je puisse encore compter ? — Cinq » répliqua le docteur d'une voix étranglée, puis donnant à sa voix une

intonation plus douce : « Mais espérons que les prévisions de la science seront déjouées par les désirs du cœur. Courage ! »

Esménard sembla ne pas entendre ces derniers mots ou ne les accueillit que comme un pieux mensonge : « Cinq, cinq jours, répliqua-t-il, ce sera à peine suffisant pour écrire mon rapport. Oh ! si je pouvais le mener tout entier à terme, je mourrais heureux. Docteur, donnez-moi du papier, beaucoup de papier, des plumes, et ensuite laissez-moi seul, je vous en prie, jusqu'à ce que je vous rappelle moi-même. »

Le docteur tira d'un tiroir un gros paquet de papier et tout le nécessaire. Puis, faisant un pas en arrière, il ajouta d'un ton suppliant : « Je dois cependant vous faire une prière. Je suis le seul médecin du village. La responsabilité que j'assume devant Dieu, devant la société et devant l'ami est trop grande. Laissez-moi avertir le gouvernement à Gaëte et à Naples pour que l'on m'envoie en consultation de savants collègues. Et j'ai la confiance, ô mon cher ami, que leur avis donnera tort à ma réponse trop précipitée. Le jugement du médecin ne correspond pas toujours à la réalité des choses. Donnez à mon cœur cette satisfaction. »

Esménard hésita longtemps, puis répondit : « Faites ce que vous croyez devoir faire, je désire seulement être distrait le moins qu'il sera possible de mes occupations, qui, à partir d'aujourd'hui, m'intéressent plus que la vie et sont même le seul but de ce qui reste de ma triste existence. »

Le maire ému et transporté d'admiration sortit aussitôt et prit les dispositions nécessaires pour avertir, au

moyen du télégraphe destiné à signaler l'état du temps, le commandant de la place forte de Gaëte et le gouverneur de Naples qu'Esménard, de la Direction générale de Police de Sa Majesté l'Empereur, était en danger de mort, ajoutant la prière qu'on lui envoyât plusieurs chirurgiens en consultation.

Vingt-quatre heures s'étaient à peine écoulées depuis ces communications que trois chirurgiens arrivaient à Fondi, deux de Naples et un de Gaëte. Après avoir examiné la grave fracture du crâne, ils s'associèrent entièrement aux conclusions du médecin traitant. La conservation complète de l'intelligence, l'acharnement au travail et l'absence de toute plainte de la part du blessé excitèrent bien chez les consultants l'étonnement le plus vif et leur parurent même légitimer quelque espérance, mais pas au point de les amener à se prononcer dans un sens différent de l'avis exprimé par l'hospitalier docteur.

Esménard, cette fois encore, fit l'appel le plus pressant à la sincérité de l'homme de la Révolution comme il se plaisait à appeler son hôte, pour connaître la vérité, et, quand il l'apprit, ou plutôt quand il la devina, il s'écria : « Je n'ai point de temps à perdre » et, congédiant les nouveaux venus, il reprit stoïquement le travail interrompu.

Aux rares heures pendant lesquelles Esménard laissait reposer ses nerfs d'acier succédaient les longues heures consacrées à écrire. Occupé et préoccupé par un seul souci, excité et soutenu par une seule pensée, il écrivait, écrivait, consultant fréquemment la pendule de sa chambre.

Un jour, le dernier pour lui, quelques heures seulement manquaient à l'échéance fatale assignée par le docteur, Esménard assis sur un fauteuil, qui depuis quelques jours lui servait pour le repos comme pour le travail, se tournant vers la chambre voisine, où se trouvait l'ami, cria tout à coup : « Docteur, venez ! que Dieu » soit remercié ! j'ai tout achevé, j'ai rempli ma mission ! je vous demande maintenant un dernier service » d'ami. Aidez-moi à sceller ce pli et, dès que j'aurai » expiré, faites en sorte qu'il soit remis par une personne » sure, entre les mains de l'Empereur. Je le confie à » votre honneur. — Je vous promets, répondit le docteur, que le pli sera expédié par une voie sure et remis » à la personne de Sa Majesté. — Merci, merci, docteur. »

Le pli, un gros cahier, qu'un homme en bonne santé aurait eu peine à écrire en si peu de temps, fut scellé par Esménard et confié au maire avec une pression de la main qui voulait dire : « Je vous le recommande. » Puis le patient se laissa aller à une joie folle et à cent exclamations confuses : « Je suis arrivé ! j'ai achevé ! je suis content ! Bientôt à cette exaltation cérébrale, résultat d'une dépense excessive d'énergie durant un long travail ininterrompu succédèrent des évanouissements prolongés et, plus tard, une longue prostration pendant laquelle Esménard resta abandonné dans les bras de son ami, balbutiant de temps en temps : « Merci. Adieu, docteur. » Celui-ci lui prodigua les derniers secours de la science, puis le réinstalla dans son fauteuil où quelques minutes après il expirait paisiblement.

Le docteur, déchiré par l'angoisse, fut arraché à ce

spectacle douloureux par les quelques personnes présentes, tandis que se tournant vers elles il leur montrait Esménard inanimé, il s'écriait : « Le héros du devoir a » disparu ! C'était un digne fils de la Révolution ! Paix » à son âme ! »

Tous s'agenouillèrent profondément émus. Peu après les lugubres tintements de la cloche de l'église voisine de Saint-Pierre annonçaient à la population attérée l'épilogue de la tragédie de la descente de saint André : S. E. le conseiller Joseph-Alphonse Esménard n'était plus !

* * *

L'église de Saint-Pierre en Fondi fut, d'après Ughelli, le siège d'un évêché aux temps apostoliques ; elle fut restaurée par saint Paul de Nola, comme le mentionne saint Grégoire-le-Grand dans ses dialogues : « *Fundamur ecclesiam nobliorem reddidit S. Paulinus, qui postera fuit Nolanus episcopus.* » On y voit, en fait de curiosités remarquables : une belle chaise du XII^e siècle et le fauteuil de marbre sur lequel, en 1378, fut couronné comme antipape le cardinal de Genève, Clément VII, promoteur du schisme d'occident. C'est ce fauteuil que quelque trafiquant des souvenirs patriotiques avait récemment entrepris de vendre ! J'espère que si jamais pareil fait se réalisait, le public saurait faire justice de ces profanations de nos souvenirs locaux les plus saints. C'est en cette église, dans une chapelle latérale, qu'avec de grands honneurs et au milieu d'un grand concours de peuple, les restes d'Esménard trouvèrent un asile honorable ; et ils y restèrent en paix jusque vers 1840.

Mais un beau jour je ne sais quel illuminé, évidem-

ment poussé par l'espoir de s'attirer la faveur des Bourbons, imagina de proposer de déterrer le cercueil et de jeter les cendres au vent, parce qu'il n'était pas juste qu'un fils de la Révolution reposât en terre sainte. La proposition fut adoptée, et l'on décida qu'un matin, à l'aube, on procéderait à cette profanation.

Le docteur, quand il apprit cette nouvelle, s'indigna et s'épuisa vivement en prières et en supplications pour empêcher la réalisation de ce projet, qu'il rapporta tout frémissant à son fils Errico, avocat (1).

Celui-ci eut une inspiration subite qu'il ne confia pas à son père, pour ne pas trop l'inquiéter. Une nuit, alors que quelques heures seulement manquaient pour la mise à exécution de cette entreprise impie, s'étant assuré par une forte gratification le concours du sacristain, il pénétra secrètement dans l'église avec un maçon dont il était sûr. Le maçon, après avoir soulevé les dalles, non sans de grandes difficultés, réussit à enlever le cercueil et, suivi d'Amante, il l'emporta sur ses épaules par une porte latérale donnant sur la rue ; puis, sans être aperçus, ils prirent la direction de la campagne. Après avoir suivi pendant un quart d'heure la route provinciale, ils tournèrent à gauche et gravirent la pente de la colline appelée la Maison des Religieuses, où ils déposèrent le cercueil dans une fosse qu'ils avaient préalablement creusée en secret et qu'ils recouvrirent soigneusement

(1) Errico Amante, qui fut plus tard Sénateur du royaume et Président de la Cour d'Appel, né en 1814, mort en 1883. Il combattit en Lombardie, fut blessé à Custatone et subit un long emprisonnement politique au Château de l'Œuf avec Francesco de Sanctis, qui le cite en termes affectueux dans ses essais critiques et dans ses mémoires autographiques.

de terre et de cailloux pour faire disparaître toute trace d'une action qui, crime devant la loi, ne peut être envisagée aux yeux des hommes que comme l'accomplissement d'un noble et pieux devoir.

Cependant, quand l'aube parut, le clergé, suivi des ouvriers nécessaires, entra dans la chapelle de Saint-Pierre pour y accomplir la profanation décidée et ensuite rebénir l'église. On peut s'imaginer facilement quel fut l'étonnement de tous quand on constata que la fosse était ouverte et que le cercueil avait été enlevé par le diable en personne. Les assistants se séparèrent bien convaincus du miracle et le matin et les jours suivants on ne parla point d'autre chose que du miracle du diable : et ce fut un bonheur, car cela ne donna pas l'idée à la police de rechercher les auteurs du pieux forfait.

* * *

Cette colline dite Maison des Religieuses, couronnée au sommet par un grand quadrilatère formé par un mur romain du temps de la République, composé d'énormes blocs de calcaire à peine dégrossis, fut probablement autrefois l'arx qui protégeait la ville (1).

(1) Au-dessus, sur la route provinciale (voie Appia), se trouve un long mur parfaitement conservé et restauré au xvi^e siècle par l'évêque Poderini, où se lit cette épigraphe, qui n'a pas été exactement reproduite par Mommsen dans son *Corpus inscriptionum*.

V. V. A. R. R. O. N. I A. N. U. S. P. I. F. C.

Mon ami, le Ch. Borsari, traduit ces quatre dernières lettres : *Publica Impensa Faciendum curavit*. Les lettres sont distantes l'une de l'autre de 8 mètres. Le bronze dont elles étaient recouvertes fut enlevé par les Français dans l'invasion de 1799.

Dans ce carré, presque au centre, s'élevait, dit-on, un temple païen, plus tard remplacé par une chapelle chrétienne, annexe d'un petit couvent de Bénédictines. Mais, en 1534, dans la terrible incursion que les Turcs firent à Fondi pour enlever la belle Juliette de Gonzague, le pieux asile fut la proie des Barbaresques qui pensaient y trouver cachée la comtesse fugitive. Les pauvres religieuses furent violées et égorgées ; les bâtiments complètement brûlés furent abattus, et les quelques murs qui en restèrent donnèrent à la colline son nom mélancolique, mais n'attirèrent pas cependant de nouvelles habitantes, le concile de Trente ayant interdit de fonder ou de conserver des couvents de femmes en dehors des lieux habités. C'est ainsi qu'il ne reste debout que quelques ruines au milieu desquelles mon père, poursuivi par les Bourbons, passa des journées d'études et de méditations. Bien des fois il me dit qu'à la première occasion qui nous réunirait sur cette colline il m'indiquerait le point où était caché le cercueil d'Esménard, pour le cas où j'aurais voulu rechercher ses parents en France et leur offrir les restes de leur célèbre ancêtre. Malheureusement cette occasion ne se présenta jamais et mon père, étant mort subitement à Naples, emporta avec lui le secret de Joseph-Alphonse Esménard.

J'ai voulu récemment rebaptiser du nom de Montevago cette colline, sacrée par tant de souvenirs et égayée par un splendide panorama qui permet à la vue des promeneurs de s'étendre jusqu'à la mer, à travers la vaste étendue de la plaine de Fondi, riche de magnifiques jardins, qui embaument l'air de leurs parfums. Où s'élevaient quelques ruines misérables, j'ai construit la *parva*

domus qui, un jour, si quelques années me sont encore accordées, abritera la fin d'une existence, tout entière écoulée dans le travail et le dédain pour une société trop différente de celle qui inspira mon premier idéal et qui, avec autant de foi que d'abnégation, voulut et sut sacrifier existence et fortune à l'unification de la patrie. En mai 1899 je me proposai de tenter des fouilles dans le plan de l'entrée des bâtiments, dans l'espoir d'y retrouver le cercueil d'Esménard.

A un peu plus de quarante centimètres de profondeur je trouvai divers squelettes, tristes restes des jeunes sœurs égorgées par la barbarie musulmane, mais rien, absolument rien d'Esménard ! Il repose et continuera à reposer à Montevago, dans la campagne de Fondi, mais, hôte caché, il ne dévoile pas et ne dévoilera jamais à personne le secret de sa tombe, uniquement jaloux d'assurer à ses cendres le repos qu'il chercha en vain à obtenir dans le cours de sa vie si agitée.

Et s'il a encore en France des parents ou des admirateurs, j'espère qu'ils ne liront pas sans intérêt ces quelques pages et qu'ils seront heureux d'apprendre par elles que les restes du célèbre écrivain, mis en sûreté par la pieuse audace de mon père, sont conservés sur la riante et verdoyante colline de Montevago, incessamment entourés par le culte et la pensée respectueuse du fils.

BRUTO AMANTE.

Traduit par Jules Le Moine.

LA COURONNE DE RACINE

A-PROPOS

Dit par M^{lle} Moréno à la Comédie Française

LE 21 DÉCEMBRE 1901

Regarde !... dans l'or pâle où le soir qui s'achève
Prête un divin contour à notre double rêve,
Une forme surgit et s'avance... pourquoi ?
Ma grâce élyséenne emplit le ciel nocturne
Et mon pied nu, serré dans un étroit cothurne
Marcha sur un nuage avant d'aller vers toi.

Mon jeune front est grave et de pudiques charmes
Fleurissent le sourire et fleurissent les larmes
Qui brillent tour à tour aux deux fleurs de mes yeux ;
Avec la majesté d'une Muse tragique
Drapant autour de soi les plis de sa tunique,
J'évoque à chaque geste un rythme harmonieux.

Et me voici, troublante et divine passante !
Comment se peut-il donc que sous mes doigts, je sente
Vibrer ton âme éprise à tous les vents du ciel ?
Je viens pour enchanter ton hiver, ô poète !
Comme ma sœur l'abeille au flanc bleu de l'Hymette
Sur mes lèvres en fleur je t'apporte le miel.

— Je suis la Forme, la Pensée et l'Harmonie,
La sublime entité, fille de ton génie,

Je suis, dans la clarté du verbe radieux,
La pitié qui sourit, la splendeur qui fascine,
Et je suis la Beauté de ton Œuvre, ô Racine,
Incarnée en un monde où grandissent les dieux !

Je suis Esther, Monime, Hermione, Aricie,
Les jalouses amours, les cœurs qu'on supplicie,
Junie au chaste front, Andromaque aux bras blancs,
Je suis la volonté farouche d'Athalie,
Et, maudissant la mort qui tarde et qui l'oublie,
Phèdre dont l'ardeur folle a fait maigrir les flancs !

Noble dans la douleur, la colère, les haines,
Sous le réseau des vers, parmi l'or de leurs chaînes,
Je suis des mots très purs la puissante douceur ;
La passion grandit pour entrer dans mon âme,
O poète, je suis ton idéal : la Femme !
Fille de ton cerveau bien moins que de ton cœur.

Je suis la Femme et suis l'Amour ! dans chaque livre
Où l'homme qu'a meurtri la tristesse de vivre
Cherche une oasis fraîche en la longueur du jour,
D'un doigt mélancolique en retournant la page,
Il s'arrête, s'émeut, se trouble à mon image,
Car tout enchantement lui vient du seul amour !

Tous ses frissons, tout le désir et la chimère,
Rêve de vierge, amour de femme, espoir de mère,
Sont les souffles auxquels ton esprit me livra,
Et sur mes yeux, les yeux troublés des amoureuses
Se penchent pour chercher leurs âmes douloureuses
Comme dans un miroir qui les embellira.

— Deux siècles, ô Racine, ont au néant des choses
Versé beaucoup d'oublis et de métamorphoses :

Que de lauriers flétris en leur fragilité !...

Mais le printemps des dieux fleurit ton front modeste

Et la foule qui vibre attentive à mon geste,

O poète, aujourd'hui, c'est la Postérité !

Pourtant l'honneur rendu par elle à ton génie,

Ta gloire pour un nouveau siècle rajeunie

Et l'orgueilleux Paris qui te garde sa foi,

Le cœur ému, l'œil attendri, l'esprit qui pense,

Je ne veux pas qu'ils soient pour toi la récompense :

Ta couronne immortelle, ô Racine, c'est moi !

Car l'Art se suffit à lui-même,

Le poète vit son poème

Et nul ne saurait rien ôter

A l'immense et féconde joie

De l'artiste qui, sur sa voie,

A fait surgir de la Beauté !

Blanche de lumière éternelle,

Je viens te rapporter, fidèle,

Le rayon que tu m'as donné :

Seule à travers les temps, ô maître,

C'est la Beauté que tu fis naître

Qui par mes mains t'a couronné !

J. PERDRIEL-VAISSIÈRE.

UN CAS DE CONSCIENCE

SOUVENIR DE CARNAVAL

(Nouvelle)

Le dîner touchait à sa fin. Il y avait là un petit nombre de convives unis par une intimité régulière et qui pouvaient parler entre eux à cœur ouvert.

La conversation, très animée dès le début du repas, avait fini par se généraliser. Elle portait sur les vocations. Chacun à son tour racontait sous quelle impulsion et pour quel motif il avait choisi sa profession ou sa carrière.

La maîtresse de maison, se tournant alors vers un vénérable ecclésiastique placé à sa droite et qui gardait le silence : « Maintenant, monsieur le Curé, dites-nous, » s'il vous plaît, comment et pourquoi avec votre naissance et votre avenir, vous en êtes arrivé à vous faire » prêtre. Les chrétiens et les malheureux s'en félicitent, » mais ils ne s'expliquent pas votre vocation. »

« — Volontiers, chère madame, répondit le Curé. Pour » moi, ma vocation n'a pas été très longuement mûrie. » Elle s'est prononcée inopinément à la suite d'une singulière aventure, et, puisque vous le désirez, je me » fais un plaisir de vous en faire le récit. »

C'était vers 1824, au milieu de la Restauration, à Toulouse.

Mes études terminées brillamment avaient permis à ma famille de concevoir mille rêves ambitieux à mon sujet. J'étais riche, ma fortune et mes relations me donnaient le droit de prétendre aux situations les plus élevées et les plus rapides.

Mais ma volonté s'exprima alors formellement. J'avais lu et suivi les grands débats criminels de l'époque ; et il me semblait qu'il n'y avait rien de plus grand et de plus noble pour moi que de consacrer mes talents et mes forces à la répression du crime, et de défendre, par une sévérité aussi juste qu'implacable et sans faiblesse, les biens et la vie de mes concitoyens. C'est pourquoi je voulais faire mon droit pour devenir magistrat.

Aussi, après avoir, non sans peine, obtenu le consentement de mes parents, je me jetai en enthousiaste dans ces études où m'appelaient en outre mes instincts d'analyste, de penseur et de philanthrope.

Elles répondaient en tous points à mes aspirations, à mes goûts, à la direction générale de mes pensées. Je m'y adonnai avec passion et je devins rapidement l'étudiant modèle, l'enfant gâté de tous les professeurs.

Ils parlèrent de moi aux magistrats, et ceux-ci, trop heureux de m'initier par avance aux secrets du métier, m'attirèrent chez eux, me permirent de suivre leurs travaux, me confièrent même des dossiers importants. Ils se montraient heureux de développer les dispositions naturelles qu'ils sentaient en moi, et ils semblaient vouloir m'aplanir toutes les difficultés du chemin.

Cette sympathie dont j'étais entouré à la Faculté et au Parquet se répandit rapidement en ville ; on y parlait de mes goûts sérieux, de mes études acharnées et sans

que je m'en aperçusse, je devins peu à peu l'hôte indispensable des meilleurs salons ; j'avais ma place marquée dans toutes les fêtes et j'y assistais sans hésitation, trouvant facilement assez de loisirs pour suivre le courant mondain en même temps que mes études. Je m'y étais créé un cercle de relations affectueuses que je retrouvais chaque fois avec un nouveau plaisir ; les conversations du monde n'ayant de charmes que pour ceux qui ont pu en exclure l'étiquette et ont su y trouver l'intimité.

Dans ces conditions, je reçus sans étonnement une invitation, cependant étrange en elle-même.

Monsieur de X..., célibataire fort riche, habitant un château aux environs de Toulouse, donnait une brillante fête costumée. Il m'y conviait sans désigner, ainsi que cela se fait souvent, le genre de costume qu'il désirait voir adopter par tous ses invités.

Cette réunion prit alors à mes yeux un caractère particulier qui me parut laisser une entière liberté au choix du déguisement. Je n'eus guère d'hésitation. J'étais rêveur, je n'étais plus religieux, et bien que je sentisse l'étrangeté, je pourrais presque dire l'inconvenance de mêler un costume sacré aux bouffonnes exhibitions que j'allais coudoyer, je me décidai à prendre le vêtement exact et austère d'un moine prêcheur espagnol, embelli d'une fausse barbe noire, d'un effet imposant.

Il me plaisait infiniment de parcourir le long chemin qui nous séparait du château avec l'habit et dans la peau d'un de ces pauvres moines, dont j'admirais souvent la vertu et l'humilité, et pour compléter l'illusion, je me procurai une mule, sur laquelle je voulais effectuer le voyage.

Ce voyage était pour moi particulièrement gros de songeries. Je devais, en effet, passer devant une maison que de récents événements avaient rendu célèbre, en occupant vivement l'opinion, dont l'émotion ne parvenait pas à se calmer.

Un crime étrange, mystérieux, s'y ~~était~~ commis. La victime, une femme du meilleur monde, avait été trouvée gisante dans une mare de sang. Et depuis trois mois, toutes les recherches avaient échoué. Il semblait que les circonstances entourant le crime contribuassent à le rendre encore plus mystérieux. C'était pourtant en plein jour que le meurtre avait eu lieu. Mais les domestiques de M^{me} de B..., éloignés par hasard en ce moment, ne pouvaient donner aucun renseignement. L'absence de lutte indiquait que cette dame avait été surprise par l'assassin, dont elle n'avait pu se méfier, si elle l'avait vu. Il semblait également impossible de donner le vol pour mobile à cette horrible action. Les meubles intacts, la chambre dans le plus grand ordre, démontraient que l'assassin, pour une raison encore inconnue, avait fui sans avoir pu ou voulu profiter de son forfait. Des habitations voisines, on n'avait perçu aucun bruit inquiétant, on n'avait entrevu aucun visiteur suspect.

Et cependant, le caractère de la victime, sa charité bien connue, la sympathie générale qui l'entouraient, enlevaient également toute idée de vengeance particulière.

J'avais été personnellement très ému de cette mort tragique. M^{me} de B..., amie de ma mère, avait eu ma première visite, m'avait toujours témoigné beaucoup d'affection et j'attachais, par suite, une importance spéciale à la découverte du meurtrier.

J'avais, à cette intention, travaillé de longues heures dans le cabinet de M. R..., juge d'instruction, dont j'avais plusieurs fois entretenu la confiance en lui affirmant le succès inévitable de nos efforts. Cette recherche m'absorbait complètement, j'y pensais jour et nuit, j'y consacrais toutes mes heures de liberté.

Je ne pouvais croire à l'insuccès final. Il semblait impossible à mes vingt ans que la justice se déclarât vaincue ou impuissante et laissât, vivant et libre, un être aussi dangereux que le misérable qui avait commis un pareil forfait. Le juge, plus expérimenté, perdait quelquefois courage ; j'étais témoin de ses déceptions, de ses rages impuissantes contre les obstacles sans cesse renaissants et souvent insurmontables qui se dressaient devant lui.

Ce soir du 15 février, en procédant à ma toilette, je me trouvais plus particulièrement absorbé par ces pénibles préoccupations. Je ne cessais de revoir l'affaire sous toutes ses faces, d'en peser les difficultés.

Il me semblait, depuis le matin, avoir rencontré une piste excellente, et presque convaincu d'avoir enfin trouvé le mot de l'énigme, je me réjouissais déjà de la surprise joyeuse du juge, de la population, de la ville entière, et je me voyais le héros de ce dénouement attendu par tous avec une si grande anxiété.

Je continuais ce rêve, lorsque, cheminant au pas tranquille de ma mule, je quittai la ville pour m'enfoncer dans la campagne. Tombé dans une somnolence pensive et profondément absorbé par mes réflexions, j'avais laissé glisser les rênes de la bête, l'abandonnant à son instinct, et je suivais mélancoliquement la pente de mes soucis,

lorsque, tout à coup, sortit de l'ombre une forme vague, hideuse d'aspect, qui, se cramponnant au mors de la mule, l'arrêtait à sa course et me priait, en un mauvais français mêlé d'espagnol, d'apporter à un mourant les secours de mon ministère.

Je ne compris pas tout d'abord ce que me voulait cette femme ; car, c'en était une, vraie fille de Bohême, vieillie et ridée. Elle, tout en cherchant à se faire entendre, imprimait une impulsion farouche à la marche de ma monture et en hâtait le mouvement.

Remis de ma première surprise, commençant à deviner aux gestes et à l'émotion de cette femme qu'elle attendait de moi un secours religieux que je ne pouvais lui rendre ; sentant immédiatement la méprise grave qu'avait entraînée mon travestissement et ayant en une minute la perception d'un danger moral dont je pressentais les conséquences sans avoir le loisir de les analyser, je refusai énergiquement de la suivre, en essayant de lui faire comprendre que je ne pouvais lui rendre le service demandé.

Elle sentit mon refus, évidemment sans s'en expliquer les raisons, elle pria, supplia et elle opposa sa volonté impérieuse à ma résistance qu'elle n'admettait pas.

Cependant nos démêlés avaient duré quelques minutes, la vieille les avait employées à accélérer le pas de la mule, tant et si bien, que nous avions quitté la grande route, sans que je m'en fusse aperçu, et que je me trouvais en un petit chemin couvert et sombre absolument inconnu.

Peu après, j'étais arrêté devant une misérable cabane, à moitié ruinée.

Là, sans s'inquiéter davantage de mes protestations, elle me descendit en un tour de main et elle m'entraîna dans l'intérieur de la chaumière, où, sur un misérable grabat gisait un malade que son état de faiblesse permettait seul d'envisager sans terreur.

Son corps, amaigri et consumé par la fièvre, ses traits convulsés par l'horreur de la mort, lui donnaient un aspect saisissant dont je garde encore la terrible impression.

Tout cela s'était passé en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire. Rendu muet et inerte par les émotions violentes et successives que je venais de traverser, je n'eus pas le loisir de me reconnaître, d'élever la moindre réclamation que déjà l'homme qui m'attendait sans doute depuis longtemps, et qui sentait les moments précieux, commençait sa confession d'une voix hâtive et hésitante.

Les premiers mots arrêtaient les protestations que j'élevais encore. Je me trouvais inopinément en face de l'assassin tant cherché, de celui vers lequel depuis trois mois étaient tendus tous les ressorts de ma pensée, et par un prodige incroyable, son âme me livrait un à un ses plus profonds secrets.

Devant la joie de cette découverte, je n'hésitai plus, tous mes scrupules disparurent. Je lui laissai croire par ma tenue, mon attitude, par quelques mots même, que j'étais un vrai prêtre et qu'il pouvait, en toute confiance, me faire le confident de ses crimes.

Il fit passer devant mes yeux toute la scène du meurtre, cette scène que mon imagination avait reconstituée tant de fois. C'était le crime banal du vagabond et du mendiant, voulant abuser de la confiance et de la charité.

« Cette dame, me dit-il, ne m'avait jamais fait que du
» bien, et ce jour-là encore elle s'empressait de nous
» venir en aide. Je me préparais à la quitter, lorsqu'une
» pensée infernale et maudite me poussa à profiter de
» son isolement pour m'approprier une partie de ses
» valeurs. Elle ne me craignait pas, elle fut surprise en
» pleine confiance, je la terrassais sans qu'elle eut le
» temps de pousser un cri. Mais le regard qu'elle me
» jeta en mourant, me fit horreur. Je vous assure, ô mon
» père, que je n'étais pas né pour être assassin ; mon crime
» m'épouvanta, j'en compris toute l'énormité, je crus
» voir fixé sur moi le regard terrible du Dieu de justice et
» je partis en courant sans profiter de mon lâche attentat.

» Cependant, je savais n'avoir été vu ni entendu par
» personne, je sentais les recherches s'égarer ; je me
» croyais à l'abri de toute expiation. Les jours, les mois
» ont passé, je n'ai pas senti le moindre soupçon m'at-
» teindre, mais les regrets m'ont écrasé, les remords
» m'ont poursuivi sans relâche. J'en ai perdu la santé.
» Aussi une maladie grave m'a-t-elle jeté sur ce lit. J'ai
» horreur de mon crime, je voudrais verser tout mon sang
» pour rendre la vie à celle que j'ai tuée ! Et je vais
» mourir ! Avant de paraître devant Dieu, je veux
» confesser mon abominable forfait, en obtenir le pardon,
» s'il est possible. Oh ! mon père, ajouta-t-il avec
» angoisse, pensez-vous que la miséricorde de Dieu
» puisse descendre jusqu'à moi ? Peut-elle encore me
» pardonner ?

» Je me maudis moi-même, les remords m'ont tant
» fait souffrir qu'ils ont déjà bien vengé la pauvre bonne
» dame. »

Terrifié, ému, haletant moi-même, je restais immobile, l'écoutant encore longtemps après qu'il eût cessé de parler. Ce silence incroyable l'effraya, il l'attribua à l'énormité de sa faute, à l'horreur qu'elle m'inspirait ; il répéta avec plus de violence, plus de désespoir encore ses assurances de repentir et de regret, ses supplications pour obtenir le pardon et l'absolution du crime.

Cette insistance me rappela à la réalité. Dominé par ma pitié, mon émotion et le sentiment de mon rôle religieux, je ne pus m'empêcher de lui rappeler l'infinie miséricorde de Dieu, de lui dire qu'elle était toujours ouverte au vrai repentir et, après avoir balbutié quelques mots d'encouragement qu'il prit sans doute pour une prière, je sortis enfin de cette maison terrible où on ne cherchait plus à me garder.

Tous les deux m'avaient pris pour un prêtre et le criminel se croyait absous ! Ils ne firent aucune difficulté à mon départ. Comment n'avaient-ils pas été frappés de mon attitude, après tous les refus que j'avais d'abord opposés à leur demande ?

La gravité des circonstances, le trouble résultant pour eux de l'aveu terrible qu'ils faisaient, le besoin invincible qu'éprouve tout criminel de confier ses remords avaient étouffé momentanément sans doute leur prudence et leur perspicacité.

Pour moi, il me semblait que je venais, en quittant cette cabane, d'échapper à un danger terrible. Je ne pouvais croire, en effet, que s'ils avaient compris leur erreur, je fusse sorti vivant de leurs mains, mais je ne comprends pas encore davantage comment leur méprise a pu durer jusqu'au bout.

Il m'a paru évident depuis que cet homme, qui gardait encore des vestiges de croyance, n'avait pas voulu mourir sans confession. Il avait dépêché en toute hâte sa compagne pour lui trouver un prêtre.

La femme avait dû regarder comme providentielle la rencontre d'un moine errant et surtout d'un moine espagnol dont la discrétion lui semblait doublement acquise. Toute entière à sa satisfaction, elle n'avait rien soupçonné, pas plus que le moribond.

Cependant il était tard, la nuit était sombre, et je fuyais rapidement. J'étais sous le coup de trop de vives émotions pour me mêler à une fête, je repris donc le chemin de Toulouse, tout en me livrant à mes réflexions.

Une fois un peu calmé, j'eus d'abord un moment de joie ; je tenais enfin le coupable, je pouvais le livrer à la justice, venger M^{me} de B..., et délivrer le pays d'un véritable malfaiteur.

Mais cette joie ne dura pas longtemps. Au bout de quelques pas, il me vint un scrupule soudain. Avais-je bien le droit de disposer ainsi à mon gré du secret terrible qui venait de m'être révélé ? Ce n'était ni à l'étudiant, ni à l'homme du monde et encore moins au futur magistrat que je croyais être alors, que s'était ouvert le criminel. C'était au prêtre, au prêtre seul qu'il voyait en moi, qu'il avait parlé. En acceptant cette fonction, pour connaître ce que j'aurais dû refuser d'entendre, n'avais-je pas pris tous les devoirs du confesseur, et avais-je le droit de dévoiler des aveux ainsi surpris ?

Telle est l'objection que me fournit immédiatement mon esprit en arrêtant mon ardeur.

Et pourtant, il m'était dur de renoncer ainsi à profiter

de la découverte du criminel. Aussi, pendant quelque temps, je luttai, m'obstinant dans mon premier dessein de révéler à la justice la demeure de l'assassin, et je ne compris réellement l'étendue de ma responsabilité qu'après y avoir songé une partie de la nuit.

Maintenant chaque minute grandissait l'épouvante du rôle terrible que j'avais joué presque malgré moi. Mes pensées avaient pris désormais une pente qui me livrait aux plus émouvantes perplexités. J'attribuai enfin mon inquiétude et mon agitation aux violentes émotions que j'avais subies. Je pensai que le jour viendrait les dissiper et je remis au lendemain une résolution à prendre.

Le jour parut, après une nuit pleine de fièvre et d'agitation, et, au lieu de se dissiper, mes révoltes contre toute révélation grandirent avec lui ; je sentais de plus en plus toutes les difficultés, toutes les conséquences de mon incroyable aventure. Je ne pouvais plus me le dissimuler, j'étais absolument lié par le caractère du costume que j'avais revêtu en un jour de folie.

C'était au moins seul que l'aveu s'adressait et l'homme devait oublier ce qu'il avait entendu sous l'habit du prêtre.

C'était la première fois que je sentais toute la grandeur du rôle joué par le confesseur dans une société catholique. Quelle importance ! et quelle force ne puise-t-il pas dans cette importance même.

Je n'étais plus croyant, j'avais abandonné depuis longtemps le chemin de l'église et cependant je me sentais dominé par une volonté plus forte que la mienne, je devenais le défenseur d'une institution que j'eusse nié la veille.

En vain je luttais, je résistais, en vain je me révoltais contre cette oppression, j'invoquai pour retrouver ma liberté morale l'espèce de violence qui m'avait été faite et la surprise des événements.

Certes mes protestations avaient évidemment cessé dès que l'homme s'était mis à parler, mais, là encore, n'avais-je pas mille excuses, mille explications que la conscience la plus scrupuleuse eut acceptées.

Que l'on songe à mes recherches depuis trois mois, aux impressions vives et personnelles que le crime avait remuées en mon âme et qu'on vienne m'affirmer que beaucoup en ma place eussent fui en refusant les révélations du criminel !

Je sentais que mon libre arbitre avait suivi là une atténuation considérable et je croyais pouvoir affirmer que peu d'hommes eussent réussi à le garder intact au milieu de ces événements aussi rapides qu'inattendus.

Devais-je alors sacrifier à des billevesées de mon imagination tous les intérêts matériels et moraux qui naguère me paraissaient si impérieux ?

Allais-je laisser échapper une occasion unique de rendre un service marqué à la société, de payer en une minute ma dette de reconnaissance envers le Parquet, et refuser pour moi les avantages qui ne pouvaient manquer de m'en revenir.

Il me paraissait en ce moment avoir exagéré mes obligations d'honneur et de conscience et brusquement, d'un pas délibéré, je me rendis au cabinet de M. R...

Mais, en sa présence, je compris que je ne parviendrais jamais à me convaincre et il me fut impossible de parler de ce qui m'amenait. En même temps que ma

conscience de confesseur, mon honneur d'homme se dressait impitoyablement devant moi. Même au simple point de vue humain, livrer ce vagabond eût été l'œuvre d'un lâche et d'un parjure. Il était venu à moi plein de confiance et d'abandon, sans aucun moyen de défense. Sa faiblesse même me le rendait encore plus sacré ; je sentis que je ne devais pas parler et ma visite en devint particulièrement pénible.

Mis en demeure de compulser ce dossier dont j'étais naguère le premier à me saisir, invité à donner mon avis sur de nouveaux indices, je me récusai doucement, alléguant de vains prétextes, qui ne pouvaient satisfaire la perspicacité très alerte du magistrat.

Je sortis plus mécontent, plus agité encore que je ne l'avais été depuis la nuit fatale. Qu'allaient devenir mes excellentes relations ? Comment continuer à les entretenir lorsqu'un secret semblable arrêtaît de ma part tout épanchement, enlevait à nos causeries le sujet brûlant qui les alimentait avec tant de passion si peu de jours auparavant.

C'est à cette époque que je retrouvai peu à peu les sentiments de piété de mon enfance, sentiments qui avaient fui au début de ma jeunesse. Au fond je me sentais coupable. En m'affublant d'un costume religieux pour me mêler à des folies de carnaval, j'avais, à tous les points de vue, commis une profanation. J'en étais cruellement puni.

Dans cette lutte intime et secrète, les hommes et les choses me manquaient de toutes parts ; je me retournai vers Dieu. Mes longues méditations prirent au bout d'un certain temps une tournure religieuse. Je priai, et je

trouvai dans la prière ma seule espérance et ma seule consolation.

Et même je ne pouvais, dans la situation d'esprit où je me trouvais, m'empêcher de comparer la mission du magistrat que je voulais être à celle du prêtre que j'avais été une heure malgré moi,

Le premier flétrit presque toujours, même quand il absout ; son intérêt, son avenir et son devoir exigent qu'il poursuive avec acharnement la condamnation de l'accusé !

Combien souvent des considérants implacables n'écrasent-ils pas ce dernier en lui fermant toutes les routes du rachat et du salut ? Combien souvent ne déshonorent-ils pas avec le coupable des femmes et des enfants innocents, rendant ainsi impossible leur avenir vers le bien ?

Le juge considère-t-il toujours que le pauvre diable, qui, couchant à la belle étoile et victime du chômage, sollicite ou même ravit un morceau de pain est moins répréhensible que l'oisif millionnaire qui traîne triomphalement en tous lieux ses vices et sa paresse ?

Son tribunal juge autrement que celui de la pénitence.

Le prêtre absout et console toujours même quand il condamne. Rien ne sort de sa bouche qui puisse souiller la réputation et tacher l'honneur de celui qui lui confie ses fautes. Il lui ouvre la route du repentir et de la réhabilitation. Le pauvre et le riche sont égaux à ses yeux.

Chez l'homme de loi, tout est châtiment ; chez le prêtre tout est miséricorde : lequel des deux est le plus bien-faisant ?

Cependant mon chagrin restait immense. Me fallait-il dire adieu à tout ce que j'aimais, aux études favorites auxquelles je vouais ma jeunesse, aux espoirs ambitieux

que me laissaient entrevoir les hautes sympathies qui venaient à moi.

Une pensée secourable me vint alors à l'esprit. L'homme que j'avais assisté était bien malade, il m'avait paru à deux doigts de la mort. Peut-être avait-il déjà cessé de vivre? Sa disparition entraînerait avec lui tous mes scrupules et tous mes dangers.

J'avais vraiment besoin de m'agiter ainsi, de me torturer sans raison. Pourquoi n'avoir pas déjà couru aux nouvelles, et appris sans doute que toutes ces terreurs n'étaient que chimères et fausses alarmes?

C'était en effet la première chose à faire et immédiatement je refis le chemin suivi le 15 février. Je trouvai, après mille tâtonnements, le sentier qui m'avait dérouté. C'était une petite route ombreuse, embroussaillée, où deux êtres humains pouvaient difficilement marcher de front. Comment l'avions-nous franchie si vite? Il me fallut un certain temps pour atteindre la cabane, et il faisait grand jour et la fièvre doublait ma marche.

Je rencontrai l'horrible vieille; elle vint immédiatement me tendre la main, me prouvant ainsi que j'étais encore un inconnu pour elle. Je lui témoignai quelque intérêt et je la fis causer; je compris que le moribond vivait encore, je craignis de comprendre qu'il allait mieux. Je me sentis presque l'auteur de cette résurrection. Le mal qui tuait cet homme c'était le remords; soulagé et calmé par mon intervention, il renaissait à la vie et à l'espérance.

Et moi, écrasé plus que jamais, portant le poids de son crime et de mes regrets multiples, je rentrai à Toulouse, plus désolé qu'auparavant.

Mes visites à M. R... me devinrent de plus en plus pénibles. Je sentais encore trop vibrants en moi les instincts et les ardeurs du magistrat, je me croyais toujours prêt à laisser deviner les confidences reçues. Mon attitude nouvelle le frappa rapidement. Il me railla doucement sur mes absences de plus en plus prononcées, y revint forcément, me crût détourné par quelque fâcheuse et galante relation et, pour raviver en moi l'intérêt des choses qui me passionnaient si fort autrefois, il insistait souvent sur les nouveaux détails fournis par ses recherches et feignait à son tour de croire au succès final.

Cependant, dominé par mes inquiétudes, attiré sans cesse par mes anxiétés, je retournai plusieurs fois à la cabane maudite. Le criminel me parût revenir de plus en plus à des sentiments honnêtes. Sans s'ouvrir absolument à moi, il me montra clairement le désir de réparer son passé par une vie digne et laborieuse. Il aurait voulu quitter le pays et trouver ailleurs du travail ; mais où aller ? Je m'y intéressai presque malgré moi, et son départ au loin n'était-il pas ma délivrance ?

Justement, j'avais un proche parent qui songeait à s'établir à Cuba, pour y faire valoir de grandes propriétés dont il venait d'hériter. Il cherchait un personnel mi-français et espagnol. Mon homme faisait son affaire. Je lui proposai de partir dans ces conditions. Il accepta avec enthousiasme en me comblant de remerciements. Heureux de m'en débarrasser, j'écrivis à mon cousin une lettre en des termes tels qu'un refus me paraissait impossible.

J'attendais avec impatience la réponse de mon parent, lorsque, le lendemain, je rencontrai sur le cours le juge

d'instruction. « Bonne nouvelle, s'écria-t-il, nous tenons » enfin l'assassin. — Où est-il, répartis-je, vivement » ému ? — Pas loin d'ici, à deux pas de nous, dans la » ville même. »

Cette nouvelle me terrifia. Se pouvait-il qu'un innocent vint prendre la place du coupable ? Et je me représentai avec effroi les nouvelles tortures que l'avenir me tenait sans doute en réserve.

Que ferais-je, en effet, si je voyais la justice s'égarer d'une façon définitive, si des charges accablantes et réunies par des circonstances malheureuses amenaient la condamnation d'un innocent ?

Je passai une nuit terrible et sans sommeil. Je priai Dieu avec plus de ferveur que jamais de m'inspirer et de me sauver. Dans mon désespoir, je fis même le vœu de me consacrer à lui s'il me permettait de sortir de cette funeste aventure sans manquer à l'honneur et au devoir.

Enfin, en y réfléchissant, il me sembla que dans le cas d'une erreur judiciaire je devais intervenir directement auprès du meurtrier. Je m'y préparai à l'avance, prévoyant toutes les éventualités, composant les phrases les plus émouvantes destinées à remuer le coupable jusque dans ses entrailles, à lui faire reconnaître l'obligation morale où il se trouvait de porter sa tête pour sauver celle de l'innocent pris à sa place.

A cette révélation, quelle serait sa réponse ?

Elle pourrait être absolument terrible pour moi, mais il me coûtait peu de m'offrir en sacrifice pour la cause que je poursuivais ainsi, au milieu de si douloureuses agitations.

Ce jour-là, je reçus la réponse de mon cousin. Il accep-

tait mon protégé et il lui confiait un emploi dans son personnel.

Muni de cette réponse, je courus chez le juge d'instruction, pour savoir où il en était de sa dernière recherche. Je le trouvai tout désappointé. La personne qu'on soupçonnait à tort n'avait éprouvé aucune difficulté à montrer son innocence. Bref, tout le monde en avait assez. La justice abandonnait définitivement ses poursuites et l'affaire allait être classée.

C'était mon salut !

Je courus à la cabane et j'annonçai au vieil Espagnol ma réussite auprès de mon cousin et l'emploi que je venais de lui obtenir.

Quatre jours plus tard il s'embarquait à Marseille et deux semaines après, lié par mon vœu, j'entrai au séminaire.

Le sort ne donna pas le temps à l'assassin repent de justifier la confiance que j'avais mise en lui. Quelques mois après son arrivée à Cuba, il fut emporté par la fièvre jaune. Son tempérament épuisé ne put supporter ce terrible climat uni à un travail acharné et sans doute aussi à un remords toujours vivant.

LOUISE DE LORME (née GUÉPRATTE)
et A. DE LORME.

1900.



L'ANCIEN BREST

PROPRIÉTAIRES ET LOCATAIRES ANCIENS DE LA MAISON
N° 25, RUE DE LA RAMPE

On n'ignore pas que la maison numérotée 25, rue de la Rampe, actuellement en reconstruction, a été achetée par le Conseil d'administration de la Société des actionnaires du journal la *Dépêche* de Brest, afin d'y installer les bureaux et les ateliers, d'une façon mieux appropriée.

Bien que cette maison fasse partie d'une étude en préparation sur l'ensemble des immeubles de la rue, j'ai cru utile, en raison de l'actualité, de présenter immédiatement cette notice.

Je ne marcherai pas toujours d'un pas assuré ; il me faudra parfois me livrer à des conjectures faute de renseignements précis. En effet, le notaire chargé de la vente n'a pu mettre à ma disposition que deux actes des années 1833 et 1851. Je suis mieux documenté que lui.

J'ai sous les yeux deux états pour la milice bourgeoise, années 1787 et 1789. J'y remarque, qu'à cette époque, les maisons comprises entre les rues de Saint-Yves et du Château étaient au nombre de sept, propriétés des personnes dont les noms vont être donnés, et affectées des numéros suivants :

32 M^{me} de Beaussier de Lisle, veuve d'un chef d'escadre des armées navales ;

33 M. Halna du Fretay, capitaine de vaisseau, brigadier des armées navales, retiré ;

34 M^{me} de Guidy, veuve d'un capitaine de vaisseau (1787), Le Dall Tromelin (1789) ;

35 M. de La Cour, vicomte de Balleroy, chef d'escadre des armées navales ;

36 M. L'Ecuyer, négociant ;

37 Dames Boulays, Boulay ou Boullé et du Drennec ;

38 M. Trédern de Lézerec, capitaine de vaisseau.

Le terrain de cette dernière maison fait aujourd'hui partie de celle portant le numéro 23, dans la rue du Château.

Actuellement, il ne reste donc plus que six maisons portant les numéros 25, 27, 29, 31, 35 et 37.

La maison numéro 38 était, en 1740, la propriété de Claude-Sébastienne de Damas de Marillac, née à Brest, le 29 mars 1699, du mariage de Claude de Damas de Marillac, capitaine de vaisseau, décédé le 4 juillet 1740, et de Marie-Françoise de Mareil, morte le 16 septembre 1722. Le 3 mai de la même année Claude-Sébastienne avait épousé Nicolas-Martial de Choiseul de Beaupré, marquis de Praslin, capitaine de vaisseau, fils de Louis de Choiseul, comte de Beaupré, commandant des chevaux-légers de S. A. Monseigneur le duc de Lorraine et de défunte Catherine de La Barre, veuve de Marie-François de Choiseul. Native de la paroisse de la Chasse, évêché de Toul, en Lorraine, Claude-Sébastienne était veuve lorsqu'elle mourut, le 26 mars 1753, à l'âge de 50 ans.

L'immeuble devint la propriété du lieutenant-général des armées navales Sébastien-François Bigot, vicomte

de Morogues, né à Brest, le 5 avril 1705, mort à Villersalier, près Cléry (Loiret), le 26 août 1781. Il était l'époux de Marie Bodineau du Meslay. Jean-Louis Trédern de Lézerrec, né à Quimper le 23 janvier 1742, capitaine de vaisseau, devint propriétaire de cette maison par son mariage avec Louise-Madeleine-Symphorose Bigot de Morogues, née à Brest, le 16 juillet 1752.

Dans cette maison habitèrent momentanément, en 1789, le chevalier Jean-Charles de Borda, chef de division, inspecteur des constructions navales et le comte Pouget, intendant général des classes, chargé de la police de la navigation marchande, du commerce maritime, des pêches, de l'administration des consulats et du commerce du Levant. Depuis le mois de février 1789 ils inspectaient les divers ports. Ils quittèrent Brest, le 20 juin, se dirigeant sur Lorient. Le capitaine de vaisseau Trédern de Lézerrec devenu inspecteur particulier des classes de l'arrondissement de Brest, sous les ordres de l'inspecteur général, marquis de Vaudreuil, lieutenant général des armées navales, résidait à Quimper. A la suppression de l'institution, en 1790, il reprit sa place parmi les capitaines de vaisseau et mourut à Quimper, le 27 juin 1807.

En ouvrant le journal *Le Brestois* du 15 juillet 1833, n° 150, on trouve les renseignements suivants concernant l'ex-maison 38, rue de la Rampe, et celle numérotée 23, rue du Château.

A vendre ou à louer, etc., la maison habitée maintenant par le Payeur de la marine, située au coin du Champ de Bataille et de la rue du Château, n° 23.

Cette propriété dont tous les emménagements sont des

plus soignées a tout son premier étage parqueté. Ses dépendances se composent de cour, jardin, écurie, remise et d'un vaste magasin occupé par le *temple protestant*. Propriétaire M. Prosper Bersolle, rue du Château, 28.

La maison 37 en 1787, objet de cette étude, était la propriété de deux dames.

L'une est dénommée Boulay, en 1787, et Boule avec omission de l'accent sur l'E, en 1789.

Il est assez difficile de donner un nom exact. En effet, on trouve à ce moment les personnes dont les noms suivent :

Boullé, ancien écrivain de la marine, *Boulet*, enseigne de vaisseau, *Boulet*, sous-chef d'administration, *Boulays*, commis d'administration et *La Boulaye*, également dans l'administration de la marine.

L'autre co-proprétaire était la demoiselle du Drennec.

Il y eut trois sœurs de ce nom.

Leur mère, née Suzanne-Apolline-Louise-Angélique Pichot de Querdizien, épousa d'abord Nicolas Saulx de Rosnevet. De ce mariage naquit Charles-Louis, capitaine de vaisseau en 1775, mort à la fin de l'année 1776 ou au commencement de la suivante, sur la *Curieuse* qu'il commandait. Le 22 février 1745, M^{me} veuve de Rosnevet épousa Vincent-Joseph du Drennec, fils de Guillaume et de Marie-Gabrielle de Kernatoux. Il était veuf, depuis le 28 septembre 1744, de Marie-Thérèse Poussepin, fille d'Estienne, conseiller de ville et communauté de Brest et de demoiselle Elisabeth Bellon.

Le 23 mai 1768, Marie-Apolline Trédern du Drenec, fille des précédents, épousa en l'église Saint-Louis de Brest, Pierre-Marie Duplessix de Grénédan, enseigne de vaisseau, fils de Jean-Baptiste-Claude-Marie et de Anne-Jeanne-Marie de Saint-Pern, de Rennes ; elle en devint veuve le 23 février 1774. Vingt années après, un membre de cette famille périssait sur l'échafaud révolutionnaire. Traduit devant le tribunal de Paris, à la suite du rapport de Jean Bon Saint-André sur le mouvement qui s'était produit à bord des bâtiments mouillés à Quiberon, Toussaint-Jean Duplessis Grénédan, commandant le vaisseau la *Côte d'or* fut exécuté le 25 Nivôse an II — 12 janvier 1794.

Jeanne-Rosalie Trédern du Drenec, née à Brest, le 14 décembre 1749, avait épousé, en 1786, Gilbert-Pierre-Alexandre, comte de Chavagnac, lieutenant de vaisseau. En 1789, le capitaine de vaisseau comte de Chavagnac avait son domicile dans la maison La Landelle de Roscanvec, n° 39 (1787) aujourd'hui 28. On n'ignore pas que c'est dans cette maison que mourut en 1780 le capitaine de vaisseau du Couëdic de Kergoualer.

La dernière des demoiselles Trédern du Drenec se nommait Généreuse-Ursule-Marie-Gabrielle. Elle naquit à Brest le 14 janvier 1752. C'est celle qui est visée dans l'état de 1787.

Durant sa vie, Charles-Louis Saulx de Rosnevet vint en aide à ses trois demi-sœurs.

La mère de ces enfants mourut à Brest le 14 mars 1783. Elle fut enterrée à 3 heures et demie de l'après-midi. Suivant un usage que je trouve établi en 1780, et qui se perpétua jusqu'à l'an XI de la République, cette

veuve d'un capitaine de vaisseau réformé en 1762 fut enterrée avec un certain cérémonial militaire.

Pour les dames de la marine, lit-on au *Registre d'ordre de 1780 pour les enterrements*, on fera les mêmes avertissements que pour les officiers.

En conséquence, l'avis du décès fut porté par un officier-major aux officiers généraux de terre et de mer et à l'Intendant ; *par invitation de par écrit* : à M. le Commandant de la place, MM. de l'État-Major de la place, MM. du Corps Royal d'Artillerie ; *autre* à MM. du Corps Royal du Génie, MM. des Régiments de la garnison, MM. les officiers de la compagnie Invalide ; *des listes* portées par un fourrier avertirent les capitaines de vaisseau ; deux sergents donnèrent le même avis aux lieutenants et enseignes de vaisseau dans leurs *auberges* ; un avertissement par écrit fut envoyé à MM. les Gardes du Pavillon-Amiral et de la Marine.

Tous les frais des obsèques étaient à la charge du corps excepté dans le cas assez rare — d'après le registre sous mes yeux — où la famille se chargeait de les acquitter.

Les quatre capitaines de vaisseau dont les noms suivent, en activité ou retirés du service, furent désignés par le corps pour porter la *Brunette* ou *Brunetie*, sorte de drap noir commun, recouvrant la châsse :

MM. de Beaumanoir, capitaine de vaisseau de l'année 1782, Carcaradec, Koullas (Keroullas) de Cohars, et Halna du Fretay.

Plusieurs membres de la famille Pichot de Querdizien comparurent devant le tribunal révolutionnaire. La demoiselle Anne Pichot de Querdizien, née à Brest-

Recouvrance, fut exécutée à Brest. (Levot, *La Terreur*, pp. 134 et 282). L'exécution eut lieu le 11 et l'acte de décès ne fut établi que le 14.

En l'année 1789 la dame Boullé, Boulay, Boulays, Boulet habitait la maison.

On y trouvait la dame de Robert.

C'était Marie-Charlotte Gillart, fille de Charles-Louis, avocat en Parlement, conseiller du Roi, receveur des Consignations, mort le 20 décembre 1823, et de Marie-Jacquette-Yvonne Jamin. Le 9 janvier 1787 elle avait épousé à Brest le sous-lieutenant de vaisseau Claude-Robert de Rougemont, fils d'un ancien commis principal de la marine et de Marie-Daniel Vigouroux, originaire de Nemours, en Gâtinais.

Le lieutenant de vaisseau Robert de Rougemont fut exécuté ainsi que Charles-Marie Le Dall de Kéréon et Henri-Louis de Montécler, le 22^e jour de Pluviôse an II — 10 février 1794 — sur la place de la Montagne, précédemment de la Liberté, actuellement le Champ de Bataille.

Le 20 Pluviôse l'accusateur public Victor Hugues avait écrit à la Municipalité de Brest :

« Envoyez-moi le charpentier de la Commune et je lui indiquerai l'emplacement de la *Sainte Guillotine*. » (Levot, *La Terreur*, p. 202.)

Ce charpentier se nommait Jean Quédec, nous apprend Grandjean, l'aîné, substitut de l'accusateur public Donzé-Verteuil ; c'était le même ouvrier que, sous Victor Hugues (Levot, *La Terreur*, p. 270 et Le Guillou

Penanros, p. 410). Il demeurait rue de la Communauté, près de la fausse porte, n° 14, ci-devant n° 1, du côté du rempart. A cette indication il manque le numéro de section de la ville, à laquelle appartenait cette rue. En effet, le territoire de la ville était partagé en sept sections : 4 pour Brest et 3 pour Recouvrance. Chacune des deux rives de la Penfeld avait sa rue de la Communauté : à Recouvrance, la rue de la *Communauté ecclésiastique des prêtres de l'église de Notre-Dame de Recouvrance*, fondée en 1676 par Tanguy Ellez, garde-magasin pour S. M. au hâvre et port de Brest, demeurant néanmoins à Recouvrance (1674) ; à Brest la rue de la *Communauté de ville* et dans la même rue la *Communauté des Maîtres Marchands*.

Un arrêté du Conseil général de la Commune de Brest du 5 Messidor an II — 23 juin 1794 — assigna à la rue du côté de Brest le nom de rue de la *Constitution*, actuellement *rue de la Mairie*, et à celle du côté de Recouvrance, la dénomination de rue des *Droits de l'homme*, aujourd'hui de la Communauté.

A cette époque la place du Champ de Bataille n'était ornée d'une double rangée d'arbres que d'un seul côté, celui du Petit Couvent ainsi appelé par opposition à celui des PP. Carmes. C'était ce que l'on nommait l'*Allée des Soupirs*. Un seul rang d'arbres existait sur les trois autres côtés. C'est pourquoi Levot a écrit que l'exécution eut lieu presque sous les fenêtres de la maison de M^{me} de Rougemont, en face de laquelle était placée la guillotine. — *Levot*, p. 210.

Hugues ignorait-il que derrière la Sainte Guillotine

se trouvait le domicile de cette dame présente à Brest probablement, puisque, dit Levot, son mari malade avait été porté la veille au tribunal — ancienne chapelle des Jésuites, rue de la Mairie.

Hugues connaissait cette maison ; il y avait sans doute pénétré puisque là était le siège du Tribunal du District de Brest. Elle était d'ailleurs fort rapprochée du logement que l'accusateur public s'était choisi. Trois immeubles séparaient Hugues du domicile de M^{me} de Rougemont (1). Il demeurait en effet au n° 33, actuellement 35, chez M. Halna du Fretay, maison mise sous sequestre comme appartenant au père d'un officier émigré. Son bureau était à l'hôtel Saint-Pierre, rue de Siam. La mère du jeune de Montécler (19 ans), était domiciliée au n° 42, aujourd'hui 19. Veuve du capitaine de vaisseau Marie-Louis de Montécler, décédé en service à Quimperlé, le 26 octobre 1784, elle était à Lesneven au moment de l'exécution.

L'oncle de la troisième victime (18 ans), le contre-amiral Le Dall de Kéréon, était commandant des armes à Brest depuis le 17 Nivôse — 27 janvier. Quelques jours auparavant il avait fait le trajet par mer de Rochefort à Lorient, avec celui qui allait requérir la peine de mort contre son neveu. En effet, le 2 Pluviôse an II — 21 janvier 1794 — arrivait à Lorient la corvette le *Sans-Culottes*, commandée par Polony, venant de Rochefort et amenant comme passagers le contre-amiral Kéréon et l'accusateur public Hugues qui se rendaient à Brest.

(1) Elle épousa Louis-Marie-Paul-François Devaulx du Croseau, baron, lieutenant honoraire d'artillerie, né à Grenoble, le 4 juillet 1751, mort à Brest, le 16 octobre 1830.

(*Chronique de Lorient*, 1792-1800. Allemand, *Revue Maritime*, août-1901, p. 1692).

Suivant lettre du 24 Nivôse — 15 janvier 1794 — du contre-amiral Martin à Jean Bon Saint-André — original sous mes yeux, — le départ de Rochefort avait eu lieu le même jour.

« J'ai appris avec le plus grand plaisir que Laignelot avait été te rejoindre. Deux sans-culottes, comme vous, détruiront bientôt à Brest les intrigues calotines. Le fameux Hugues est partie (*sic*) aujourd'hui. Les révolutionnaires de Rochefort l'ont vu partir avec chagrin ; ceux de Brest, je l'espère, le verront arriver avec plaisir. »

A la séance du 29 Pluviôse de la Convention nationale, il fut fait lecture d'une lettre de Laignelot du 22 Pluviôse — 10 février 1794 — rendant compte de la triple exécution qui avait eu lieu ce même jour, et dont voici un extrait :

« Le Glaive de la loi commence enfin à frapper ici les têtes coupables Ainsi aujourd'hui Montécler, ci-devant Robert de Rougemont, de la même côte, et Kéréon, ont expié leurs crimes sur l'échafaud, aux cris mille fois répétés de Vive la République ! Périssent les traîtres. *Moniteur Universel*, 1^{er} Ventôse an II, n^o 151, p. 611.

L'huissier Hyacinthe-Marie Fouré, escorté d'un piquet de canonniers de la commune de Paris, avait conduit les trois condamnés du *Fort la Loi* (le Château) sur le lieu du supplice. Il en avait rédigé un procès-verbal ; sur l'ordre de Victor Hugues, donné au pied de ce procès-verbal, l'horloger Cyprien-René Paufer, officier public,

en opéra la transcription au registre des décès. Le 14 Prairial — 2 juin — à 6 heures du soir, il fut procédé à l'établissement d'actes de décès réguliers signés par les commis de la mairie, Martin (Louis) et Rageot (Louis).

Peu après, Victor Hugues quitta Brest.

Dans quelles conditions ce départ eut-il lieu ?

Fut-il révoqué ?

Le Guillou-Penanros. — *L'Administration du Finistère*, 1792, p. 463, dit : Une divergence d'opinion, dont le caractère précis n'est point nettement défini, entre les représentants du peuple en mission à Brest et le citoyen Hugues, eut pour résultat le départ immédiat de ce dernier ; révoqué par Laignelot et Jean Bon Saint-André, pense M. du Chatellier, *Brest et le Finistère sous la Terreur*, p. 107. Je ne le crois pas, dit Levot, *La Terreur*, p. 212, sans donner toutefois de preuves convaincantes de sa négation. Levot est cependant dans le vrai. La Convention nationale avait, en effet, appelé Hugues à d'autres fonctions.

Avec son collègue Chrétien, il avait pris passage sur l'un des bâtiments à destination de la Martinique et de la Guadeloupe et placés sous le commandement du capitaine de vaisseau Corentin-Urbain de Leissègues, savoir :

Thétis, *Pique*, *Superbe* et *Pourvoyeuse*. Viaud, *Histoire de Rochefort*, p. 361.

Thétis, *Pique*, *Cerf-Volant*, *Prévoyante*, *Marsouin*. Levot, *Biographie Bretonne*, t. II, p. 264.

Thétis, *Pique*, *Cerf-Volant* et 6 transports. Poyen, *La Guerre des Antilles*, 1793-1815, p. 73.

Le départ eut lieu de Rochefort à la fin d'avril. *Levot*, p. 264. Le 23 avril, *Poyen*, p. 73. Viaud, qui n'indique pas la date d'entrée en armement de ces bâtiments, dit qu'en moins d'un mois ils furent entièrement grésés et armés et descendirent la Charente. *La Pique* semble être partie avant les bâtiments de Rochefort. D'après une lettre du commandant des armes de Brest, en date du 20 mars 1793, *La Pique* avait essuyé un fort coup de vent le 17 ; elle avait été vue rasée comme un ponton ; on la supposait perdue. Elle avait à son bord les commissaires civils Antonelle et Cozollaire et 100,000 piastres. Ce qui est certain, c'est que Victor Hugues ne fut nullement disgracié et en voici la preuve : En recevant l'avis de la cessation des fonctions de Hugues comme accusateur public, 4 Ventôse (22 février), Jean Bon Saint-André et Laignelot informèrent le Comité de Salut Public qu'ils maintenaient Hugues en fonctions jusqu'à la décision définitive de la Convention (Nous ne doutons pas qu'elle ne confirme la détermination que nous prenons, parce que vous voulez, comme nous, la punition prompte et juste des grands coupables). Lettre du 6 Ventôse an II, n° 1532, p. 175. *Catalogue de la collection des lettres et autographes de M. de La Farriette. Vente du 15 novembre 1860 et jours suivants.*

Un autre personnage, un sous-ordre de l'accusateur public, habita également la maison Halna du Fretay.

En vertu d'une réquisition du 22 Prairial an II — 14 juin 1794 — délivrée par Bonnet, substitut de l'accusateur public Donzé-Verteuil un logement y fut assigné à

Hentz et non *Ance*, l'exécuteur des jugements criminels, le *Vengeur du Peuple*.

Contrairement à l'assertion de Levot, *La Terreur*, pp. 184 et 279, s'il fut fait usage de la réquisition, ce ne fut point parce que *Hentz* inspirait de la répulsion, et que les portes des maisons lui fussent fermées, mais parce que c'était la loi commune. Toute personne ayant droit au logement, en raison de ses fonctions pour le service de la République, était munie d'une pièce semblable. Il y avait une telle affluence d'officiers, de fonctionnaires à pourvoir de logements que l'on pénétrait d'office chez les personnes momentanément absentes.

Précédemment, le *fonctionnaire Hentz* — expression de Bonnet — était logé à l'hôtel Saint-Pierre, devenu *l'hôtel de la République*, ainsi qu'en témoigne la lettre suivante du 18 Ventôse an II — 8 mai 1794 — de Grandjean, l'ainé, substitut de l'accusateur public.

« Le citoyen Agent national voudra bien faire appeler immédiatement l'exécuteur des jugements criminels, logé à *l'hôtel de la République*, afin qu'il fasse faire toutes les réparations pour que la mort soit donnée promptement aux condamnés ; il est indispensable d'avoir un panier en osier garni de toile peinte en rouge et à l'huile pour y pouvoir déposer les cadavres et il faudra le faire tel qu'il en puisse contenir au moins trois ou quatre.

» Le citoyen Agent national est également invité à donner les ordres nécessaires pour la construction d'une charrette propre à conduire les condamnés au supplice et capable de contenir huit personnes assises. Il est enfin indispensable que toutes ces mesures soient prises sans aucun retardement, et en sorte que les exécutions des

jugements criminels puissent se faire le 22 de ce mois au plus tard, 12 Ventôse an II — 2 mars 1794 — Le Guillou de Penanros, p. 410. »

On transférait à ce moment la guillotine de la place du Champ de Bataille à celle du Château, officiellement la *Place du Triomphe*, dénomination que la phraséologie de l'époque transforma en celle de *Place du Triomphe du Peuple* et au jour fixé plus haut, le 22 Ventôse — 12 mars 1794 — Hentz faisait tomber la tête du négociant Hervé Broustail.

Hentz avait dû quitter la maison de Saint-Pierre à l'arrivée de personnages plus importants. Il y prenait ses repas à la table des Représentants. On connaît le propos tenu par Jean Bon Saint-André à Villaret de Joyeuse éprouvant un sentiment de gêne du voisinage du fonctionnaire Hentz : *tu veux donc qu'il te coupe la tête*. Ce propos est-il authentique ? Ce qui est certain c'est qu'après le combat de Prairial, un dîner eut lieu à bord de la *Montagne* et que Villaret, de bon gré ou à contre-cœur, y reçut le *Vengeur du Peuple*.

Voici ce qu'il écrivait à Jean Bon Saint-André, le 16 Messidor — 14 juillet — Levot, *La Terreur*, p. 262.

« Les Représentants Prieur et Crancé, ainsi que la femme de ce dernier, ont dîné aujourd'hui à bord de la *Montagne*, avec le tribunal révolutionnaire et le bon Sanné. Tu imagines, mon cher Jean Bon, que ta santé a été portée au moins deux fois. Puissent mes vœux être accueillis par l'Éternel, et rien ne manquera à la satisfaction de ton bien sincère amy. Signé : Villaret »

La citoyenne Dubois Crancé ajouta de sa main le *P. S.* qui suit :

« Je t'aime toujours bien, mon cher Saint-André, mais si tu veux conserver cette petite amitié, il faut que tu sois ici sous huit jours au plus tard, si non rancune tenante. »

» *Ta collègue femelle,*

» Signé : D. C. »

En l'année 1789 il existait une dernière locataire au numéro 37, rue de la Rampe.

C'était la dame Dorbigny, alors marchande de modes, actrice au spectacle de la marine à Brest, en 1784.

M. le docteur A. Corre, dans la *Revue Rétrospective*, année 1893, sous la rubrique : *Une actrice de province, directrice de théâtre, M^{me} Dorbigny, 1776-1791*, a fait connaître les relations de cette dame avec le chevalier de Coatlès.

Ils étaient presque voisins.

Gabriel-Jacques Poulpiquet de Coatlès, seigneur de la Villeneuve, né à Saint-Pol-de-Léon, le 20 mars 1744, était propriétaire de l'hôtel, situé rue de la Rampe, portant, en 1789, le numéro 25, de nos jours 48.

Il fut d'abord connu sous le nom d'*hôtel de Kérouartz*.

Le 6 juillet 1725, Joseph de Kérouartz, chevalier, seigneur de Lisle, de Lézerasien et autres lieux, âgé de 72 ans, décédait en son hôtel, rue de la Rampe.

A la suite du mariage d'une demoiselle de Kérouartz avec M. de Vienne, l'hôtel fut désigné sous *ce dernier nom*. Le 31 août 1712, Renée-Jeanne de Kérouartz devint l'épouse de Etienne-Gabriel de Vienne, marquis de Busserolles, capitaine de vaisseau en février 1706; elle mourut le 14 mars 1752, à l'âge de 74 ans. L'acte de

décès porte qu'elle était veuve du capitaine de vaisseau de Vienne, commandant pour le Roy des Iles sous le Vent de l'Amérique. Il avait été nommé à ces fonctions par lettre du 5 février 1731. Il avait été reçu dans la colonie le 8 février et mourut le 4 février 1732.

C'était en 1790 *l'hôtel de Poulpiquet de Coatlès*.

Le chevalier de Coatlès demeurait au numéro 27, sa propriété, actuellement numéro 34.

En étudiant le dossier de la propriété numéro 48, incendiée en 1790 et demeurée à l'état de ruines jusqu'aux environs des années 1800 et quelques, on voit que l'aspect actuel ne diffère guère de l'ancien : autrefois une maison principale dans le fonds ; sur la rue deux pavillons séparés par une grille. L'entrée dans ces pavillons se faisait par l'allée ; un jardin devant et un autre derrière le corps de logis principal.

Le chevalier de Coatlès avait quitté la marine en 1786 avec la *commission de capitaine de vaisseau* et 1,200 livres de pension sur le Trésor royal. Il mourut 15 à 18 mois après.

M^{me} Magdeleine-Adélaïde Baudemont, épouse Dorigny, décéda à Brest le 10 juin 1791 à l'âge de 45 ans.

La propriété de la maison 37 passa à la dame veuve Buffier.

Elle était la fille de Noël Sané, pilote, le 21 janvier 1722 ; pilote vice-amiral, le 12 février 1738 ; capitaine de flûte, le 1^{er} avril 1751, décédé le 15 avril 1762, à l'âge de 65 ans. Il était l'époux de Marie Pohon.

M^{me} Buffier était la sœur de Jacques Noël, le célèbre constructeur qui, en 1789, demeurait avec sa fille cadette

au n° 46, propriété Guillemard, secrétaire de l'Intendant de la marine. La maison Guillemard était suivie de celle de M. Kermadec; puis venait l'immeuble L'Ecuyer, formant l'angle des rues de la Rampe et Voltaire, précédemment rue Saint-Sébastien. La propriété Guillemard a été absorbée en partie par celle qui la précède; le reste et la maison Kermadec sont la maison portant actuellement le n° 9-11. Quant à la maison L'Ecuyer, le bureau de la poste aux lettres durant de longues années, et ouvrant sur la rue de la Rampe, elle fait actuellement partie de la maison n° 4, rue Voltaire.

La demande en mariage de Marie-Olive Sané avec Nicolas-François Buffier, fils de Pierre et de Anne Cosson, de la paroisse de Saint-Germain de Paris, fut d'abord repoussée par le ministre : *Cette union n'étant pas avantageuse pour ce sous-commissaire* (4 février 1765). Après renouvellement de la demande, la bénédiction nuptiale fut donnée en l'église Saint-Louis de Brest, le 12 novembre 1765. Buffier était commissaire de la marine depuis 1777, lorsqu'il mourut, le 20 mai 1785.

Depuis le 22 juillet 1790, M^{me} veuve Buffier avait loué sa maison à l'administration *du Directoire du District* (1) qui l'occupa jusqu'à son remplacement par

(1) Le 12 septembre 1793, le district de Brest adressait au général Tribout, commandant le Département du Finistère, l'invitation de procéder à la formation d'un jury militaire destiné à juger, en conformité de la loi du 19 mars précédent les émigrés et les prêtres dans le cas de la déportation. Ainsi, ajoutait-il, l'avait décidé la commission administrative du Département dans deux arrêtés des 1^{er} et 15 août, confirmés par lettre du Ministre de l'Intérieur du 26, au sujet de François Le Meur, prêtre insermenté de la paroisse de Plouguerneau, capturé le 30 juillet. (Le Guillou de Penanros : *L'Administration du Département du Finistère, 1790-1794*, pp. 393-394).

le Tribunal de police correctionnelle de l'arrondissement de Brest (1795).

Un arrêté du Département du Finistère, en date du 26 Brumaire, chargea l'assemblée municipale de Brest de choisir un emplacement qui convint à l'exercice des fonctions du nouveau tribunal, en préférant de l'installer, s'il était possible, dans le local ci-devant occupé par le Tribunal du District. Les membres du tribunal de police s'y établirent; mais le 14 Frimaire an II — 5 décembre 1795 — ils protestèrent contre l'incommodité du local : deux pièces, disent-ils, fort sombres; l'une d'elles située au-dessus des latrines de l'une des plus grandes maisons de Brest (le numéro 38, maison Trédern de Lézerec).

L'administration municipale reconnaissant le bien fondé de la réclamation arrête que le Tribunal de police se transporterait dans la maison nationale connue sous le nom de maison de Saint-Pierre ou d'hôtel de la marine, rue de Siam. (*Délibération du Conseil municipal*, t. III, p. 56).

La dame Buffier rentrée en possession de son immeuble sollicita et obtint la nomination d'experts pour faire leur rapport sur l'état des lieux. Un procès-verbal fut dressé, le 26 Fructidor. L'administration ergota le plus possible et la dame Buffier dut se contenter d'une indemnité beaucoup moins considérable que celle qu'elle estimait lui être due (*Conseil municipal*, t. IV, p. 182).

Cette maison possédait un jardin. N'était-il pas sur la rue, comme dans la plupart des maisons de l'époque? C'est fort probable. Le document suivant permet-il de l'affirmer?

C'est une justification produite devant ses concitoyens par Pierre Rébillard, artiste dramatique, officier municipal de la ville de Brest, de la conduite tenue par lui durant les premiers temps de la période révolutionnaire.

Voici ce qu'il écrivait :

« Dénoncé à l'accusateur public Hugues pour avoir voulu faire arrêter des Représentants du Peuple en mission à Brest (1), il me menaça de la guillotine, dans la maison commune, en présence du Maire et de mes collègues. Il était naturel de lui adresser ma justification. Je la communiquai à Julien, lors Agent national (2). C'était en Nivôse de l'an II.

Les choses en restèrent là jusqu'au jour où Daniel et

(1) Sevestre et Cavaignac. — Une députation de la *Société des amis de la liberté et de l'égalité*, conduite par Rideau alla demander leur arrestation au district..... Le district et la municipalité leur firent notifier par un gendarme que s'ils ne s'éloignaient pas au plus tôt ils ne pourraient répondre d'eux. Ils partirent le lendemain matin. (Levol, *La Terreur*, p. 95).

(2) Il y avait à Brest le père et le fils. Le père se nommait Julien Jullien ; il était en l'an II Agent national à Brest ; quant au fils, il s'appelait Jean-Julien-Mathieu Jullien. Tous deux étaient des agents de Robespierre et correspondaient avec lui. Courtois : *Papiers trouvés chez Robespierre*. Paris, Nivôse, an III de la République, des pages 333 à 365, a transcrit les lettres du père et du fils à Robespierre et autres. Les deux Jullien furent placés dans les bureaux de la marine, comme Labrousse, Duras, secrétaires de la Commission (les Représentants du peuple). (Ce Julien Jullien, juré assassin du Tribunal révolutionnaire, sous-chef des bureaux de la marine, avait été placé au secrétariat de l'ordonnateur pour y chercher à son aise tout ce qui, dans ma correspondance, pouvait me compromettre. Je demande s'il y a beaucoup d'hommes qui pourraient sortir intacts d'un pareil creuset). *Justification du citoyen Redon* (de Beaupréau) *ci-devant Ordonnateur de la marine, détenu depuis 14 mois tant à Carhaix qu'au Fort la Loi, ci-devant le château de Brest.*

Siviniant (1) furent mis en jugement. Je n'avais point été assigné. On me fit perquérir, séance tenante. J'arrivai, le Président m'interpella de dire ce que je savais et ce qui s'était passé entre Hugues et moi. Je le racontai à peu près en ces termes :

Me promenant un jour sur la *place de la Liberté* (le Champ de Bataille), je vis plusieurs citoyens qui prenaient le chemin du *District*, je les suivis comme beaucoup d'autres par pur mouvement de curiosité. Les autorités constituées étaient en conférence. *On entra dans le jardin* et dix minutes après le citoyen Le Breton, président du District, leur donna audience. Je n'y fus pas admis, parce qu'on me ferma la porte au nez et je ne sais ce qui s'y passa.

Des débats auxquels je ne pris aucune part firent mettre en état d'arrestation le citoyen Le Breton (2) ; mais je ne sais ni pourquoi ni comment ; je ne sais ce qu'on avait demandé, je ne sais ce qu'il avait répondu, puisque j'arrivai à ce tribunal tout tremblant et sans être prévenu que j'y devais paraître. On m'ordonna de me rendre au

(1) Au nombre de trois : 1° Thomas-Marie Raby, né à Brest, le 2 août 1770, exécuté ; 2° Jean-Yves-Philibert Daniel, né à Brest, le 10 juin 1752, fils d'un marchand de cierges et neveu du recteur-curé de Saint-Sauveur à Recouvrance. Il ajouta à son patronymique celui de Coloé ou Colhoé ; il fut, en 1789, officier supérieur dans la garde nationale, puis officier de gendarmerie. En 1791 ou 1792, il avait l'entreprise des bateaux de passage entre Brest et Recouvrance ; 3° Jean César Siviniant, né à Brest, le 14 mai 1739, fils d'un notaire et greffier de la Prévôté de la marine. Le fils succéda à son père en qualité de greffier. Il avait été mis en liberté.

(2) Arrestation opérée le 14 octobre, sur l'ordre de Jean Bon Saint-André, Bréard et Prieur. Levot, *La Terreur*, p. 142.

parquet, j'y allais et j'y mis par écrit ma déclaration publique et verbale, rien de plus ; on me dit qu'il le fallait, j'obéis et me retirai pestant contre l'indiscrétion de Julien qui m'avait mis en jeu.

Levot (*La Terreur*, p. 335) dans une notice consacrée à Le Breton, donne quelques détails complétant le récit de Rébillard, en ce qui concerne l'arrestation du premier.

Dans une étude comme celle que j'ai entreprise, il est bien difficile de se limiter. On est entraîné, comme je l'ai fait, à donner des détails partiels sur les maisons voisines, à s'occuper de faits, d'événements qui ont pu s'y passer, en un mot à ouvrir largement le livre de l'histoire locale. C'est pour ce motif que je vais encore-m'attarder avec la justification de Rébillard.

« Oui, la veille du jugement de Toullec (1), je me suis rendu au *Petit Club* vers 3 heures, mais il se trouva là des membres du Comité d'instruction publique de la

(1) Il y avait trois accusés, Rideau, Le Bronsort et Toullec. Ils furent exécutés à la lueur des flambeaux, bien qu'on fut en juillet. « Je n'y vois plus, dit Hentz. Toullec (a) saisissant un des flambeaux : *Regarde, tu ne me verras pas pâlir.* (Levot, *La Terreur*, p. 354.)

(a) Alexander Gordon de Wardhouse, exécuté à Brest, en 1769, comme espion de l'Angleterre, légua par testament 36 livres pour prix d'une croix d'or qui serait donnée à une bonne vieille femme, âgée de 76 ans, nommée Marie-Françoise Creuzel, belle-mère de M. Toullec, laquelle le voyant passer peu de jours avant son arrestation, près la porte d'entrée du parc des vivres, du côté de la batterie royale, s'était écriée : *Ah ! quel bel homme ! si j'étais jeune, je voudrais qu'il fut mon mari.* Levot : *Soc. Ac. de Brest*, 1858 60, p. 315.

Société populaire, dont était Julien et Vallée entre autres. L'objet de cette réunion était, pour ce qui me concernait, le choix des morceaux de musique et de chants qui devaient être exécutés le jour de l'anniversaire du 14 juillet.

L'expression de *Petit Club* me semble avoir été employée par opposition aux réunions ordinaires de la Société populaire. Elle tenait ses séances ordinaires, rue de Siam, 24. alors maison Berthomme, plus tard l'Auditoire (1), rue d'Aiguillon, n° 9, ancienne maison Le Vacher, faisant aujourd'hui partie du petit Lycée. Les assemblées extraordinaires étaient annoncées par une flamme rouge flottant sur le faite de la maison.

« La flamme, dit Philippe, ci-devant sous-officier au second régiment, infanterie de la marine, aux amis de la vérité, le 8 Ventôse an III, la flamme est un signal mis sur le local des séances de la Société populaire, pour annoncer aux citoyens qu'il y a une pétition à signer, et les dénonciations sont tellement à l'ordre du jour, que depuis quatre mois ce signal est en permanence : cela n'étonnera pas, quand on saura qu'on est tellement avide de destitution que l'on sollicite même celle des personnes qui sont sans place. »

Les réunions générales de la Société se tenaient au théâtre.

Le petit club désignait donc vraisemblablement le local où l'on prenait connaissance des papiers-nouvelles, maison qui avait été choisie en 1790 par les Amis

(1) Transféré sur un terrain de l'autre côté de la rue. 12 Ventôse, an IV — 2 mars 1796. — *Délib. du Conseil municipal*, t. III, p. 255.

de la Constitution. C'était dans la propriété de l'avocat Le Gendre, alors numérotée 31, aujourd'hui 30, à l'angle des rues de la Rampe et de Saint-Yves.

Le propriétaire suivant de la maison 37-25, fut Pierre Bouchet, né à Port-Louis, en Riantec, Morbihan, le 3 mars 1776, capitaine de vaisseau, décédé, étant en retraite le 10 juillet 1824. (1).

Levot (*Biographie Bretonne*) a fait le récit de la vie maritime de cet officier.; elle offre quelques beaux faits d'armes.

Le 4 Vendémiaire, an III — 25 septembre 1794 — Bouchet cherchait un logement. Il avait jeté les yeux sur le presbytère (2) de l'église Saint-Louis, devenu propriété nationale. Il sollicite l'appui des représentants du peuple Tréhouart et Faure pour qu'on lui donnât cette maison à loyer ; le conseil municipal repoussa sa demande avec des considérants désobligeants pour Bouchet. *Délib. du Cons. municipal*, t. II, p. 221.

Après le 14 Frimaire, an IV — 5 décembre 1795, M^{me} veuve Buffier lui vendit sa maison.

En l'année 1800, l'un des locataires était Ange-Michel-François-Marie Sartori, peintre, natif de Bologne, en Italie, République ; en France depuis 1776, domicilié à Brest en 1783. (Déclaration certifiée par les citoyens

(1) Second lieutenant de port promu lieutenant à 4,000 fr. en remplacement de Huby, nommé capitaine de vaisseau, (22 Germinal, an II), directeur du port, chef de cette partie pour en remplir provisoirement les fonctions du 1^{er} de ce mois (31 Prairial, an V.) Capitaine de vaisseau le 26 décembre 1795.

(2) Edifié en 1752 à l'aide d'une imposition sur tous les paroissiens, y compris le personnel de la marine.

Sané et Guillemard devant le Conseil général de la commune de Brest, le 19^e jour du second mois de l'an second de la République (9 septembre 1793). en exécution de la loi du 6 du même mois sur les étrangers).

En 1789, Sartori demeurait dans la maison de l'Ecuyer, rue de la Rampe, 48, faisant aujourd'hui partie de celle numérotée 4 rue de Voltaire. Sané, comme on l'a vu, habitait dans la maison Guillemard, au numéro 46. C'est dans la cour de la maison 48 que Sartori, nommé décorateur des édifices de la ville remisait l'*Autel de la Patrie*, dressé sur l'une de nos places publiques lors de la célébration des fêtes de l'époque.

En l'an IX, Sartori, peintre en chef de la marine, loua à l'administration du port, pour six mois, du 10 Germinal an IX au 8 Vendémiaire an X (31 mars — 30 septembre), dans le but de permettre d'y installer le bureau des fonds et la comptabilité centrale, quatre appartements et une petite pièce dans la cour qu'il occupait dans la maison du citoyen Bouchet, chef des mouvements du port, située rue de la Rampe.

Sartori, licencié de l'arsenal par mesure générale, après 19 ans de service, réclama sa réintégration en l'an X : mais ce fut inutilement.

Veuf de Lucrèce Alidosi, de Bologne, Sartori avait épousé à Brest, le 3 septembre 1787, Thérèse-Françoise Bermond, fille de Claude et de Catherine Simon.

En 1818, la maison entière de la *rue prolongée de la Rampe* portant alors le numéro 22, fut prise à bail par la marine, du 1^{er} octobre 1818 au 29 septembre 1821.

Cette maison consistait en un rez-de-chaussée, un premier étage à 5 croisées de façade et de mansardes. Le

prix annuel de location fut fixé à la somme de deux mille cinq cents francs, passible de la retenue de 3 % au profit des Invalides.

La maison devint ensuite la propriété de la fille des époux Bouchet. Elle se nommait Marie-Elisabeth et naquit à Brest, le 18 novembre 1793.

Elle épousa Pierre-Bertrand Gouët, lieutenant de vaisseau, décédé étant en retraite. Il avait été nommé à ce grade le 11 juillet 1811. Un Gouët, René, avait été fait capitaine de vaisseau de 2^e classe, le 30 Pluviose, an II. M^{me} veuve Gouët, conformément à la loi du 21 février 1816, obtint en 1824, une pension de 300 francs. Elle loua, rue de la Rampe, 25, en face du Champ de Bataille, une maison sur caves, élevée d'un étage, de mansardes et de greniers, en partie pour le tribunal civil de l'arrondissement et pour le reste aux demoiselles Sagot, institutrices, une cour derrière où se trouvaient divers édifices, le tout contenant 332^m 296^c 2.

La veuve Gouët devint l'épouse du capitaine de frégate Pascal-Philémon Garnier.

Du 1^{er} mariage naquit Edouard-Pierre Gouët ; du second Marie-Elisabeth-Valentine Garnier.

Ils étaient mineurs en 1833.

Il fut nécessaire de procéder à la vente de l'immeuble.

Les annonces insérées au journal l'*Armoricaïn* du 7 septembre 1833, n^o 17, nous font connaître que les baux passés avec le tribunal civil et les demoiselles Sagot expiraient à la Saint-Michel. Outre la maison on vendit des terres hors de Brest. La mise à prix de la maison fut fixée à 35,000. Elle fut adjugée à M. Riou-Kerhallet.

Enfin, après diverses mutations de propriétaires, mu-

tations opérées sans qu'il semble exister rien de saillant à faire connaître, la maison numéro 25, rue de la Rampe est devenue la propriété de MM. les actionnaires du journal la *Dépêche de Brest*.

A. KERNÉIS.



NOTE COMPLÉMENTAIRE

SUR LA PRÉTENDUE DESTITUTION DE VICTOR HUGUES

A la page 165 de ma notice : *Propriétaires et locataires de la maison 25, rue de la Rampe*, j'ai eu à m'occuper de Victor Hugues, disparu de Brest peu après l'exécution de Robert de Rougemont, Montécler et Le Dall de Kéréon.

Selon M. du Chatellier (*Brest et le Finistère sous la Terreur*, p. 107), la révocation aurait été prononcée par Laignelot et Jean Bon Saint-André et aurait eu pour cause le refus de poursuivre les capitaines Gassin et Bompard.

L'affaire de l'imprimeur Gauchelet (1) se passa en *Vendémiaire, an III* et ce fut *Donzé-Verteuil* qui fut suspendu de ses fonctions par B^d Tréhouart et A^{ble} Faure.

Voici l'arrêté qu'ils prirent à ce sujet : (2)

LIBERTÉ, ÉGALITÉ, FRATERNITÉ

Brest, le 13 Vendémiaire de l'an III de la République française, une et indivisible,

Les Représentants du Peuple près les ports et côtes de Brest et de Lorient :

Ayant eu connaissance qu'il existe à l'imprimerie du citoyen Gauchelet un manuscrit portant dénonciation contre le général de l'armée navale Villaret, fait et

(1) Demeurant Place des Fontaines — Place de la Médiance.

(2) *Lettres inédites de Villaret de Joyeuse* (Océan, journal de Brest du 29 octobre 1862, n° 2942).

rédigé par Gassin ci-devant capitaine du *Jacobi*, et Bompard, ci-devant capitaine du vaisseau le *Montagnard*, et s'étant fait représenter ce manuscrit dont ils ont pris connaissance ;

Considérant que cette diatribe pouvait produire le plus mauvais effet dans l'armée, en atténuant la confiance si nécessaire à un général qui jouit de l'estime de ses braves frères ;

Considérant que dans ces mémoires il n'existe pas un seul fait justificatif en faveur des deux individus qui en sont les auteurs, ce qui prouve qu'ils n'ont eu que l'envie d'égarer l'opinion publique ;

ARRÊTENT :

ARTICLE 1^{er}. — Il sera sursis à l'impression du manuscrit portant dénonciation contre le général de l'armée navale Villaret.

ART. 2. — Le manuscrit et les deux auteurs seront tout de suite envoyés au Comité du Salut public de la Convention nationale.

ART. 3. — L'accusateur public près le tribunal révolutionnaire de Brest, suspendu de ses fonctions, est requis de faire passer tout de suite au Comité du Salut public les pièces concernant Gassin et Bompard et de les faire charger à la poste, et de justifier par écrit des diligences qu'il aura faites à cet égard.

Signé : B^d TRÉHOUART et A^{ble} FAURE.

A. K.

AVANT-PROPOS

Le 12 mars 1893 j'avais l'honneur de faire devant l'auditoire de la Société Académique une conférence sur « Lord Tennyson et son poème In memoriam ». J'essayai d'y analyser l'œuvre et d'en donner quelque idée en lisant des fragments d'une traduction à laquelle je travaillais alors par intervalles. Cette traduction — littérale et en prose, mais faite vers à vers — est achevée depuis près de trois ans ; désireux surtout de faire connaître le poème entier, d'une inspiration si élevée et si originale, je la soumets aujourd'hui au jugement de mes confrères.

Mais entre 1893 et 1900 (1) il a été imprimé de In memoriam une traduction en vers (2), à laquelle l'Académie française n'a pas cru devoir refuser une portion du prix Langlois. On croira sur ma parole, je l'espère, que j'ai terminé mon travail sans emprunter le secours de cette publication rimée ; on le croirait plus facilement encore en voulant bien, comme on dit, « y aller voir » et constater que, si ma version a ses défauts, ils lui appartiennent indiscutablement, sans que j'aie éprouvé la tentation d'y ajouter les mêmes faux sens, impropriétés, ou platitudes que le traducteur poète n'a sans doute pas eu le loisir de faire disparaître de son ouvrage.

Le recueil intitulé In memoriam était achevé depuis longtemps quand il parut en 1850. Les poèmes dont il se

(1) Exactement à la fin de 1898.

(2) Due à la lyre de M. Léon Morel.

compose sont consacrés au souvenir d'un ami particulièrement cher à Tennyson, Arthur Hallam, fils du célèbre historien. Ce jeune homme, que distinguaient déjà les plus rares talents, les plus nobles ambitions, mourut à Vienne, au cours d'un voyage, à peine âgé de vingt-et-un ans (1833). Il était fiancé à l'une des sœurs de Tennyson.

Quelques notes çà et là aident à l'intelligence du texte, dont il ne faut pas se dissimuler, du reste, qu'une certaine obscurité mystique est un des caractères essentiels et voulus.

L. GOUYET.

Brest, le 20 Octobre 1902.



IN MEMORIAM A.H.H.

OBIIT MDCCCXXXIII



PRÉLUDE (1)

Robuste fils de Dieu, Amour immortel,
ô toi que nous, qui n'avons pas vu ton visage,
saisissons par la foi, par la foi seule,
en croyant là où nous ne saurions prouver, —

ils sont à toi, ces globes de lumière et d'ombre ;
tu as créé la Vie dans l'homme et dans la brute ;
tu as créé la Mort ; et voici que sous tes pieds
tu foules le cerveau que tu as créé.

Tu ne veux pas nous abandonner en poussière :
tu a créé l'homme, sans qu'il sache pourquoi ;
il croit n'avoir pas été créé pour mourir ;
et tu l'as créé : tu es juste.

Tu apparais humain et divin ;
la plus haute, la plus sainte nature humaine, c'est toi :
nos volontés sont à nous, nous ignorons comment ;
nos volontés sont à nous, pour les faire tiennes.

Nos chétifs systèmes ont leur jour ;
ils ont leur jour, puis ne sont plus :
ils ne sont que des reflets morcelés de toi,
et toi, Seigneur, tu es davantage.

(1) Cette pièce naturellement figure en tête de *In Memoriam*, mais sans titre d'aucune sorte.

Nous n'avons que la seule foi : nous ne pouvons savoir ;
car la science n'atteint que ce que nous voyons ;
et pourtant nous croyons qu'elle vient de toi,
rayon dans les ténèbres : puisse-t-elle grandir !

Puisse la science grandir de jour en jour,
mais plus d'humble respect habiter en nous !
Puissent l'esprit et l'âme, en parfait unisson,
se fondre en une unique harmonie, comme jadis,

mais plus vaste ! Nous sommes vains et légers ;
nous te raillons quand nous n'avons pas peur :
aide pourtant tes vaines créatures à souffrir ;
aide tes univers frivoles à souffrir ta lumière.

Pardonne-moi ce qui en moi a paru mon péché, —
ce qui a paru ma vertu du jour où j'ai commencé ;
car le mérite vit en l'homme pour l'homme,
et non point en l'homme, Seigneur, pour toi.

Pardonne-moi ces pleurs sur quelqu'un qui s'en est allé,
qui était ta créature, en qui je trouvais tant de beauté.
Je crois qu'il vit en toi, et là
je le trouve plus digne d'être aimé.

Pardonne-moi ces cris fous et sauvages,
égarements d'une jeunesse dévastée ;
pardonne à leurs erreurs,
et dans ta sagesse fais-moi sage.

I

J'avais cru fermement, avec celui qui chante
sur une unique et claire harpe en des modes variés, (1)
que peut-être les hommes montent sur les pas
de la mort vers les choses d'en haut.

Mais qui prévoira donc si bien l'avenir
et trouvera dans la perte un gain qui la compense?
Qui étendra la main par-delà les années
pour saisir le lointain intérêt des larmes?

Amour, cramponne-toi à la Douleur de peur d'être englou-
Ténèbres, gardez ce visage noir ! [tis tous deux !
Ah ! combien plus doux s'enivrer du deuil,
danser avec la mort, frapper du pied le sol,

qu'entendre les Heures victorieuses dénigrer [avec orgueil :
l'issue — si longtemps attendue — de l'Amour et s'écrier
« Voici l'homme qui a aimé, et a perdu l'aimé ;
de tout ce qui fut lui il ne subsiste rien !

II

Vieil if, qui te cramponnes à ces pierres
où est nommé le mort couché dessous,
tes fibres enlacent sa tête vide de rêves,
tes racines emprisonnent ses os.

(1) On ne sait pas au juste quel est le poète que Tennyson caractérise ainsi.

Les saisons ramènent la fleur,
et aux brebis ramènent les nouveau-nés ;
et, dans la nuit que tu fais, l'horloge [humaines.
avec ses battements marque le départ des chétives vies

Pour toi ni lumière ni floraison ;
tu ne changes point au souffle des tempêtes ;
ni les soleils brûlants d'été ne peuvent
toucher à tes mille années d'ombre lugubre.

En te contemplant, arbre morne,
souffrant de ta constance à durer,
il me semble me dérober à mon corps
et m'incarner en toi.

III

O Douleur ! cruelle compagnie,
prêtresse des cavernes de la Mort,
toi, douce et amère dans un même soupir,
que murmure ta lèvre menteuse ?

Voici : « Les astres roulent aveugles ;
une toile est tissée d'un bout à l'autre du ciel,
des espaces déserts il sort un cri,
il sort des plaintes du soleil mourant :

« et tout ce rêve qu'est la Nature est là —
avec toute la musique de sa voix,
écho vain de la mienne, —
forme vaine aux mains vides ? »

Et faut-il saisir un objet si aveugle,
l'étreindre comme mon bien naturel ?
et l'écraser, tel qu'une tare du sang,
sur le seuil de mon âme ? \

IV

Au Sommeil j'abandonne mes forces ;
mon vouloir est l'esclave des ténèbres ;
assis au fond d'une barque sans gouvernail,
avec mon cœur je songe et dis :

« O cœur, que t'est-il advenu,
que tu faillisses à ton désir,
que tu oses à peine demander :
— Qui fait donc que je bats si faiblement ? —

» C'est quelque chose que tu as perdu,
une jouissance que tu goûtas dès tes premières années.
Brise-toi, vase profond de larmes qui glacent
et que la douleur a fouettées et gelées ! »

Ces nuées de peine sans nom passent
toute la nuit sous mes yeux obscurcis ;
avec le matin s'éveille le vouloir, qui s'écrie :
« Non, tu ne seras pas le jouet du deuil. »

V

Parfois je crois que c'est une sorte de péché,
d'exprimer par des mots la peine que je sens ;
car les mots, de même que la Nature, à demi révèlent
et cachent à demi l'âme qui y habite.

Mais, pour le cœur et l'esprit tourmentés,
dans la langue rythmée il est un avantage ;
ce triste exercice mécanique,
pareil aux lourds narcotiques, engourdit la douleur.

En des mots, comme en une robe de deuil, je veux m'entels d'épais vêtements qui protègent du froid ; [velopper ;
mais de la peine immense enfermée en leurs plis
on verra le contour et non pas davantage.

VI

On m'écrit : « D'autres amis vous restent, » —
« le deuil est le commun lot de notre race, »...
Ah ! commun est ce lieu commun,
paille vide que par bonté d'âme on donne pour grain.

Le deuil notre commun lot ! cela ne rendrait pas
mon deuil, à moi, moins amer, mais plutôt davantage :
trop commun en effet ! Jamais matin ne s'est achevé
en soir, sans qu'un cœur se brisât.

O père, où que tu sois,
qui maintenant bois à ton valeureux fils !
une balle, avant que tu aies vidé la moitié de ta coupe,
a fait taire la vie dont le battement venait de toi.

O mère, qui pries Dieu de sauver
ton matelot ! . . tandis que ta tête s'incline,
son linceul — un hamac alourdi d'un boulet, —
plonge dans son vaste et mouvant tombeau.

Vous n'en savez pas plus que moi, qui m'évertuais
à son heure dernière à le bien contenter ;
qui rêvais à tout ce que j'avais à lui dire,
à des choses écrites, à des choses pensées ;

qui m'attendais toujours à le voir arriver ;
qui sans cesse envoyais au devant de lui
des souhaits, et songeais : « Aujourd'hui c'est ici,
ou demain c'est là qu'il sera. »

O toi, douce et ignorante colombe qui, quelque part
assise, lisses ta chevelure d'or,
joyeuse de te trouver si belle,
pauvre enfant, qui attends tes amours !

Car elle voit le foyer de son père briller
pour la venue d'un hôte ;
et songeant : « Voici ce qui lui plaira davantage, »
elle choisit un ruban, une rose ;

car il les verra sur elle ce soir ;
et à cette pensée sa joue se colore ;
et elle quitte le miroir, puis tourne
encore la tête pour remettre une boucle en place ;

et, juste comme elle tournait la tête, la malédiction
s'abattait, et son futur Maître
se noyait en passant le gué,
ou se tuait en tombant de cheval.

Oh ! quelle destinée sera la sienne ?
et quel bien me reste-t-il à moi ?
Pour elle, perpétuelle virginité,
et pour moi, point d'autre ami.

VII

Sombre maison, près de qui une fois encore je suis debout
ici, dans la longue rue maussade, —
portes, devant qui mon cœur battait
si fort, dans l'attente d'une main,

d'une main que nul n'étreindra plus.....
me voici, car je ne puis dormir,
et, comme un criminel, je rampe
à l'aube première jusqu'au seuil.

Il n'est pas là ; mais au loin
recommence le bruit de la vie,
et, blafarde lueur dans la pluie fine et froide,
sur la rue dénudée se lève le jour blême.

VIII

Un heureux amant qui est venu
pour contempler celle qui l'aime bien, —
qui met pied à terre et sonne à la grille,
et apprend qu'Elle est partie et loin de la maison ;

il devient triste, toute la magique clarté
à l'instant s'évanouit des retraites et des salles,
et toute la demeure est sombre, et de toutes
les chambres s'enfuit la joie.

Tels je retrouve tous ces lieux enchantés
où tous deux nous nous rencontrions, —
la plaine, la chambre et la rue, —
car tout est sombre où tu n'es pas.

Pourtant cet autre, errant là-bas
dans ces allées abandonnées, trouvera peut-être
une fleur battue de la pluie et du vent,
une fleur qu'Elle naguère soignait avec tendresse.

Tel ce que je sens en mon profond regret,
ô mon cœur délaissé, avec toi
et cette pauvre fleur de poésie,
si peu choyée, qui pourtant ne se flétrit pas encore.

Mais, puisqu'elle charmait un œil qui s'est éteint,
je vais la planter sur sa tombe :
ou vivace, pour qu'elle vienne là s'épanouir ;
ou mourante, pour que là du moins elle vienne mourir.

IX

Beau vaisseau, qui de la rive italienne
viens sur les paisibles plaines de l'océan
avec les restes chéris de mon Arthur perdu, [pace.
ouvre toutes grandes tes ailes, et porte-le à travers l'es-

Ramène-le ainsi à ceux qui pleurent
vainement ; qu'une favorable course
ride sur l'eau l'image de ton mât, et conduise
parmi des flots prospères son urne sainte.

Durant la nuit puissent souffles violents n'émouvoir point
ta quille qui glisse, jusqu'à l'heure où Lucifer, aussi clair
que notre pur amour, parmi la lumière matinale
scintillera sur le pont humide de rosée.

Allumez toutes vos sphères autour et au-dessus de lui !
Dormez, cieux propices, devant la proue ;
dormez, vents propices, comme il dort à présent,
mon ami, le frère de mon cœur ;

mon Arthur, que je ne dois point voir
avant d'avoir couru ma course d'âme veuve ;
qui m'était cher autant que la mère à son fils,
plus que ne me sont mes frères.

X (1)

J'entends les flots battre autour de ta quille ;
j'entends la cloche qu'on sonne à travers la nuit ;
je vois le hublot qui brille ;
je vois le matelot qui est à la roue.

Tu portes le matelot qu'attend sa femme,
et les voyageurs qui reviennent des terres étrangères ;
et des lettres que prendront des mains tremblantes ;
et ta lugubre charge, une existence éteinte.

Porte-nous le donc : nous nourrissons de vains rêves,
tant cette apparence de calme flatte
nos fantaisies naïves. Oh ! pour nous,
dupes de l'habitude, combien plus doux il semble

de reposer sous les trèfles
qui boivent le soleil et la pluie,
ou bien près du hameau qui à genoux épuise
la coupe des vendanges de Dieu !

(1) Le poète s'adresse ici au navire qu'il a déjà interpellé dans la pièce précédente.

Plutôt que si avec toi les abîmes rugissants [amères,
l'engloutissaient dans leurs insondables profondeurs
et que ces mains, qui si souvent étreignirent les miennes,
étaient enserrées des herbes et des coquillages.

XI

Calme est le matin sans nul bruit,
calme fait pour ma douleur qui se calme :
seule, tombant du milieu des feuilles flétries,
la châtaigne frappe le sol ;

calme et paix profonde sur cette haute forêt,
sur ces rosées qui trempent les ajoncs,
sur l'argent de tous ces fils de Vierge
où l'émeraude et l'or mettent leurs étincelles ;

calme et clarté tranquille sur la vaste plaine qui là-bas
s'étend avec toute sa verdure d'automne,
les fermes qui s'y pressent, les clochers qui diminuent à
puis se confond avec l'océan qui la borne ; [l'horizon,

calme et paix profonde dans l'air immense,
dans ces feuilles que rougit l'approche de la chute ;
et dans mon cœur, s'il est là du calme,
le moindre calme, un calme désespoir ;

calme sur les mers, sur leur sommeil argenté,
sur les vagues dont le repos se balance,
et calme de mort en cette noble poitrine
qui ne se soulève qu'avec le soulèvement des flots. (1)

(1) Qu'on n'oublie pas qu'à ce moment le corps d'Arthur Hallam est à bord du navire qui le ramène en Angleterre.

XII

Oh ! telle la colombe qui prend son essor
pour porter à travers les cieux des paroles de deuil,
un douloureux message cousu sous
l'ardente palpitation de ses ailes,
tel je pars : je ne puis demeurer ;
je laisse derrière moi cette arche périssable,
paquet de nerfs sans âme,
je quitte les falaises, et hâte mon vol
au-dessus de l'océan, vaste miroir arrondi ;
j'arrive à la splendeur des cieux méridionaux,
j'aperçois les voiles (1) qui montent dans le lointain ;
et, m'attardant en pleurs sur le rivage,

je dis : « Vient-il là, mon ami ?
est-ce la fin de tout mon souci ? »
Et, tournoyant dans l'air, je soupire :
« Est-ce la fin ? est-ce la fin ? »

Et je repars en avant, je m'ébats
autour de la proue, puis je retourne
où mon corps est resté, et je vois
que j'ai fait une absence d'une heure.

XIII

Les larmes du veuf, lorsqu'il voit
une image naguère perdue dévoilée par le sommeil,
et étend ses bras incertains, et sent
la place vide, tombent pareilles à celles-ci.

(1) Les voiles du navire interpellé dans IX et X.

Celles-ci pleurent sur une perte à jamais nouvelle,
sur un vide à la place où le cœur contre le cœur reposait,
et, à la place où les mains avec chaleur se pressaient,
[s'étreignaient,
sur le silence, jusqu'au jour où je serai silencieux à mon
[tour.

Elles pleurent sur le compagnon de mon choix,
sur une pensée affreuse, une vie disparue,
sur celui que j'aimais, homme au cœur d'homme,
âme, et non voix parlante.

Vienne le temps ! et montrez-moi, ô longues années,
que je ne souffre pas en rêve ;
car aujourd'hui, si étranges me paraissent ces choses,
que mes yeux ont du répit pour leurs larmes,

et ma fantaisie des loisirs pour prendre son essor
et regarder les voiles qui approchent, (1)
comme si elles n'amenaient que des ballots de marchands,
et non pas le fardeau qu'elles amènent.

XIV (2)

Si l'on m'apportait la nouvelle
qu'aujourd'hui tu as atterri ;
si, descendant sur le quai,
je te trouvais mouillé dans le port ;

(1) Même observation que pour XII, 3.

(2) Même observation que pour X.

si, debout, enveloppé dans ma détresse,
je voyais tes passagers en file
avancer à pas légers le long de la planche,
et faire des signes à ceux qu'ils connaissent ;

et si avec eux arrivait
l'homme que je regardais comme un demi-dieu ;
si soudain sa main tombait dans la mienne,
s'il m'adressait mille questions sur les siens ;

et si je lui disais toute ma peine,
et comment ma vie vient de se briser,
et s'il se lamentait sur ma destinée,
et se demandait de quoi est possédé mon cerveau ;

et si je n'apercevais en lui nulle trace de changement,
nul masque de mort sur sa personne,
si je le trouvais de tout point le même, —
je ne sentirais là rien d'étrange.

XV (1)

Ce soir les vents commencent à se lever
mugissants de là-bas où décline le jour :
la dernière feuille rousse tourbillonne emportée,
les freux chassés fuient par les cieux ;

la forêt craque, les eaux se plissent,
le troupeau s'entasse dans le pré ;
d'un rais étrangement dardé sur la tour et l'arbre
le soleil frappe le bord du monde.

(1) Même observation que pour X et XIV.

Et, sans les impressions qui attestent
que tous tes mouvements avec mollesse glissent
à travers une nappe de cristal liquide,
à peine pourrais-je supporter l'effort et l'émoi

qui font crier les branches dénudées.

Et, sans la crainte du contraire,
l'ardente agitation vivante au fond du malheur
égèrerait mon âme et mes yeux là-bas dans la nue

qui s'élève toujours plus haut,
traîne en sa montée un flanc gonflé,
puis s'écroule autour du morne couchant,
bastion géant frangé de feu.

XVI (1)

Quels mots sont tombés de mes lèvres ?
Le calme désespoir et l'ardente agitation peuvent-ils
habiter un même cœur,
ou la douleur être à ce point changeante ?

Ou semble-t-elle seulement prendre
l'aspect du changement par calme ou par tempête,
sans connaître davantage des formes passagères,
en son intime fond, qu'un lac mort

qui retient l'image d'une alouette
suspendue dans l'image d'un ciel ?
Ou bien le coup, si rudement porté, m'a-t-il
désarmé comme la malheureuse barque

(1) Retour sur XI, 4 et XV, 4.

qui heurte la nuit un banc de roches,
et vacille aveugle avant de couler ?
Ai-je, étourdi du choc, perdu la force de penser
et toute connaissance de moi-même ?

Et suis-je devenu l'homme en délire
dont la fantaisie fond ensemble ancien et nouveau,
lance en éclairs erreur et vérité,
et mêle tout sans ordre ?

XVII (1)

Tu viens, toi que tant de larmes appellent ; si forte était
qui poussait ta voile, et ma prière [la brise
était comme le murmure d'une haleine
qui te portait sur les mers solitaires.

Car en esprit je te voyais
franchir les cercles du ciel par où se délimite l'horizon
semaine après semaine : les jours passent ;
viens vite, tu apportes tout ce que j'aime.

Désormais, où que tu vogues,
ma bénédiction, comme une traînée de lumières
est sur les eaux jour et nuit
et — tel un phare — protège ton retour.

Puissent donc les tempêtes qui bouleversent
le sein de l'océan, t'épargner, barque sainte !
Puissent des gouttes de parfum dans les ténèbres d'été
descendre du cœur des étoiles !

(1) Même observation que pour X, XIV et XV.

Si généreux est le devoir que tu accomplis,
si précieuses les reliques que tu apportes !
Sa poussière, je ne la dois point voir
avant d'avoir couru ma course d'âme veuve.

XVIII

C'est bien ; c'est quelque chose ; nous pouvons nous
où il sera couché en terre anglaise, [trouver là,
et de ses cendres pourra naître
la violette de son sol natal.

C'est peu ; mais il semble en vérité
que ses os immobiles soient heureux
de reposer parmi des noms familiers
et aux lieux où vécut sa jeunesse.

Venez donc, ô mains pures, et soulevez cette tête
qui dort ou porte le masque du sommeil,
et venez, vous tous qui aimez à pleurer,
venez entendre l'office des morts.

Ah ! alors, oui, alors, que ne puis-je
tomber sur son cœur fidèle,
et animer ses lèvres d'un souffle
de cette vie qui est près de mourir en moi ;

qui ne meurt pas, mais subsiste dans la douleur,
et lentement me raffermir l'esprit,
couvant comme un trésor le regard qu'elle ne peut voir,
les mots qu'elle n'entendra plus ?

XIX

Le Danube à la Severn a donné
ce cœur plongé dans la nuit et qui ne battait plus ; (1)
on l'a couché près du riant rivage ;
De là l'on entend la vague.

Là deux fois le jour la Severn s'emplit ;
l'eau salée de la mer arrive,
et fait taire à moitié le murmure de la Wye,
et répand un silence dans les côteaux.

La Wye se tait et n'avance plus ;
et se tait aussi mon deuil, le plus profond des deuils,
lorsque, rempli de larmes qui ne peuvent couler,
je déborde en des chants qui noient la douleur.

Le flot se retire, la vague de nouveau
module en ses remparts boisés ;
de mon angoisse aussi baisse la profondeur,
et alors je puis parler un peu.

XX

Les douleurs légères possibles à exprimer,
et qui soupirent mille tendres vœux,
sont seulement comme des serviteurs dans la maison
où repose le maître qui vient de mourir ;

(1) Arthur Hallam avait été alors enterré à Clevedon, à l'embouchure de la Severn.

leurs paroles donnent leur pensée telle quelle,
et leurs pleurs tout ce qu'ils ont en tête :

« Il sera dur », disent-ils, « de trouver
une autre place comme celle-ci. »

Telles les moins vives de mes peines,
que les mots consolent ;
mais je sens d'autres douleurs intimes,
et des larmes qui gèlent à leur source ;

car au foyer les enfants sont assis,
qui ont froid dans cette atmosphère de Mort,
et peuvent à peine respirer,
où, comme de silencieux fantômes, vont de place en place ;

mais point de vraie conversation,
tant la force vitale est abattue,
à voir la chaise vide et à penser :
« Lui si bon ! lui si doux ! et il s'en est allé »

XXI

Je chante pour celui qui là-dessous repose,
et, puisque autour de moi ondulent les herbes,
je cueille les herbes de la tombe,
et j'en fais des pipeaux sur lesquels je module.

Le voyageur m'entend par intervalles,
et parfois il a de dures paroles :
« Celui-là va rendre plus faible la faiblesse,
et fera se fondre les cœurs de cire des hommes. »

Un autre répond : « Laissez-le,
il se plaît à faire parade de sa peine,
afin, par ses accents, d'acquérir
la gloire qui revient à la constance. »

Un troisième s'irrite : « Est-ce l'heure
du chant stérile des douleurs personnelles,
alors que de plus en plus la foule assiège
les chaires et les trônes des puissances d'ici-bas ?

» Le moment de souffrir et de défaillir,
alors que la Science étend les bras
pour se guider de mondes en mondes, et que sa magie
arrache leurs secrets aux derniers venus parmi les
[astres ? »

Or vos paroles sont vaines :
jamais vous ne connûtes cette poussière sacrée ;
si je chante, c'est qu'il le faut ;
si je module, c'est comme chantent les linottes.

L'une est joyeuse, et gaies ses notes,
car ses petits à présent ont pris leur vol ;
une autre est triste et ses notes ont changé :
on lui a volé sa couvée.

XXII

Le sentier par lequel nous allions tous deux,
traversant des pays qui nous charmaient,
pendant quatre douces années monta et descendit,
d'une floraison à l'autre floraison, d'une neige à l'autre
[neige.

Et nous chantions pour égayer la route,
et, nous tressant en couronnes ce que nous donnait la
d'Avril jusqu'à Avril nous allions [saison,
le cœur joyeux de Mai jusqu'à Mai.

Or, comme le sentier où nous marchions commençait
d'incliner sa pente au cinquième automne,
tandis que nous descendions en suivant l'Espérance,
l'Ombre redoutée des hommes était là assise,

qui brisa notre pure intimité,
ouvrit son manteau sombre et froid,
et t'enveloppa sans forme dans les plis,
et étouffa le murmure sur ta lèvre,

et t'emporta je n'ai pu voir où,
ni t'y suivre, j'ai beau hâter ma marche
et songer que, quelque part dans la solitude,
cette Ombre est assise et m'attend.

XXIII

A présent, tantôt enfermé dans ma douleur,
tantôt me mettant à chanter par accès,
seul, seul, vers l'endroit où elle est assise,
cette Ombre (1) qu'un manteau couvre de la tête aux pieds,

dont la main tient les clés de toutes les croyances,
je m'en vais : souvent je tombe estropié,
je regarde en arrière le chemin parcouru,
ou devant moi l'endroit où la route aboutit ;

(1) L'Ombre de la Mort (*Shadow of Death*), cf. XXII, 3.

et je m'écrie : « Oh ! combien différent le sentier
qui traversait des lieux où pas une feuille n'était sans voix,
où tous les côteaux prodigues bourdonnaient
la chanson d'allégresse de Pan !

» Alors chacun guidait l'autre à son tour,
la Fantaisie à la Fantaisie s'enflammait,
et la Pensée volait pour s'unir à la Pensée,
/ avant que la Pensée pût s'unir à la Parole ;

» et tout ce qui se présentait à nous était beau et bon,
tout bon dans ce que le Temps pouvait nous apporter,
et tout ce que le Printemps recèle
circulait dans les canaux de notre sang ;

» et mainte ancienne doctrine
sur les sommets Argiens divinement chantait,
et alentour tous les buissons de leurs murmures
accompagnaient mainte flûte d'Arcadie. »

XXIV

Et les jours de mes délices ? étaient-ils
aussi purs, aussi parfaits que je le dis ?
La source même, la première onde de la Lumière
est semée de mouvants îlots de nuit.

Si tout n'avait été que bonté et beauté sur notre route,
cette terre eût été le Paradis
qu'elle n'a jamais présenté aux yeux humains. (1)
du jour où notre premier Soleil s'est levé et couché.

(1) 1^{re} version :

qu'elle n'a jamais plus présenté aux yeux humains
depuis qu'Adam quitta son jardin.

Est-ce donc la brume de la douleur
qui fait la joie ancienne surgir là-bas si grande ?
l'affaissement du présent
qui si lumineusement détache le passé ?

Ou bien le passé qui toujours prend
une auréole dans son lointain,
et arrondit sa masse en cet astre parfait
que nous ne voyions point lorsque nous y vivions ?

XXV

Je le sais, c'était là la Vie, — le sentier
où d'un pas égal nous cheminions ;
alors, comme maintenant, au jour le jour s'apprêtait
pour mes épaules le quotidien fardeau .

Mais c'était là ce qui me faisait avancer,
aussi allègre que dans l'air les oiseaux messagers ;
j'aimais le faix que j'avais à porter,
parce qu'il lui fallait le secours de l'Amour.

Et je ne sentais de fatigue ni dans mon âme ni dans mon
alors que l'Amour tout-puissant divisait également [corps,
le poids d'une seule peine
et lui en donnait, à lui, la moitié.

XXVI

Toujours en avant se déroule la route morne ;
je la suis ; car j'ai soif de prouver
que jamais le cours des lunes ne détruira l'Amour,
quoi qu'en disent les langues frivoles.

Et si l'œil qui surveille le crime
et la vertu, et peut voir
dans l'arbre vert l'arbre pourri,
et voir tomber les tours qu'à peine on élève...

Oh ! si vraiment cet œil prévoit
ou voit (car pour lui point d'antérieur)
dans plus de vie plus rien de la véritable vie,
et dans l'Amour l'indifférence à venir,

alors puissé-je trouver, avant qu'encore l'aube,
franchissant les mers indiennes, éclate ici,
cette Ombre (1) qui attend clés en main !
que son linceul m'abrite de mon propre mépris !

XXVII

Je n'envie point, en aucune de mes humeurs,
le captif dépourvu de noble furie,
la linotte née en cage,
qui n'a jamais connu les bois l'été.

Je n'envie point la brute qui prend
ses libres ébats dans le champ du Temps,
sans avoir pour entrave la motion du crime,
chez qui jamais ne s'éveille une conscience ;

ni non plus, encore qu'il s'en tienne bénit peut-être,
le cœur qui jamais n'engagea sa foi
et croupit en un lâche sommeil ;
ni non plus le repos qui naît de la sécheresse.

(1) Cf. XXII et XXIII.

Je crois ceci, quoi qu'il arrive,
je sens ceci, au plus profond de ma peine :
mieux vaut avoir aimé et perdu son amour,
que n'avoir jamais aimé.

XXVIII

L'heure chemine vers la nativité du Christ :
la lune est voilée ; la nuit est calme ;
les cloches de Noël de colline en colline
se répondent dans la brume.

Quatre voix, dans quatre hameaux qui m'entourent,
très loin, tout proche, sur la plaine et sur la lande,
s'enflent, puis diminuent, comme si une porte
se fermait entre leur son et moi.

En chaque voix, selon le vent, quatre tons,
qui tantôt grossissent et tantôt décroissent :
paix et bonne volonté, bonne volonté et paix,
paix et bonne volonté à tous les hommes.

Cette année j'ai dormi, je me suis éveillé avec la douleur ;
j'aurais presque souhaité ne m'éveiller plus,
et que l'étreinte qui me liait à la vie se rompît
avant que de nouveau j'entendis ces cloches.

Mais sur mon âme troublée elles ont tout pouvoir,
car elles me gouvernaient dans mon enfance ;
elles m'apportent un deuil que la joie effleure,
les gaies, gaies cloches de Noël.

XXIX

Avec tant d'impérieux motifs de douleur
qui chaque jour troublent la paix du foyer
et lient le deuil à son trépas,
comment oser célébrer notre veillée de Noël ?

Elle n'amène plus un hôte fêté
pour enrichir le seuil de la nuit
des flots opulents de la joie,
parmi les danses, et les chants, et les jeux, et les ris.

Allez pourtant et, tandis que les rameaux de houx
enlacent le froid baptistère,
tressez encore une guirlande pour la Coutume et la
qui veillent aux portes de la maison ; [Tradition,

Sœurs blanchies des jours passés,
vieilles nourrices qui n'aiment point la nouveauté,
pourquoi leur annuel tribut leur serait-il refusé
avant l'heure ? Elles mourront, elles aussi.

XXX

En tremblant nos doigts enguirlandaient
le houx autour du feu de Noël ;
un nuage lourd de pluie s'étendait sur la terre,
et triste s'annonçait notre veillée de Noël.

De nos jeux d'autrefois dans la grande salle
nous nous divertissions, parés d'un vain semblant
de joie, avec l'auguste sensation
d'une Ombre muette qui regardait toute chose.

Nous cessâmes : les vents soufflaient dans le hêtre,
nous les entendions balayer le paysage d'hiver ;
et en cercle, la main dans la main, [autres.
nous demeurions assis en silence, l'œil fixé les uns sur les

Puis comme des échos nos voix retentirent ; [bles, —
nous chantâmes, — et pourtant tous les yeux étaient trou-
une chanson gaie qu'avec lui nous avions chantée
l'autre année : avec furie nous chantions.

Nous nous tûmes : un sentiment plus calme se glissa
dans nos âmes : sûrement le repos est bon :
« Ils reposent », disions-nous, « leur sommeil est doux... »
Un silence suivit, et nous pleurâmes.

Nos voix s'élevèrent plus hautes ;
de nouveau nous chantâmes : « Ils ne meurent point,
ni ne perdent les affections de leur vie mortelle, [gés ;
ni ne changent à notre égard, encore qu'eux soient chan-

« dégagée de la muance et de la fragilité,
rassemblant sa force, et pourtant toujours la même,
la vive flamme séraphique pénètre
mondes après mondes, voiles après voiles. »

Lève-toi, aube bienheureuse ! aube sacrée, lève-toi !
du sein de la nuit éveille le jour joyeux !
O Père, touche du doigt l'orient, et allume
le flambeau qui brillait quand naquit l'Espérance.

XXXI

Quand Lazare, sorti de son sépulcre de roc,
fut de retour dans la maison de Marie,
est-ce qu'elle lui demanda s'il avait souhaité
de l'entendre pleurer auprès de son tombeau ?

« Où donc, mon frère, as-tu passé ces quatre jours ? »

— Nulle réponse n'a survécu,

qui nous eût dit ce qu'est la mort, [nouvelles.

et aux louanges divines eût sûrement ajouté des louanges

De toutes les maisons sortirent et s'assemblèrent les
les rues se remplirent de rumeurs joyeuses, [voisins,
une solennelle allégresse couronna même
le front vermeil du mont des Oliviers.

Voici un homme ressuscité par le Christ ! —

Le reste demeure irrévélé ;

lui n'a pas parlé ; ou quelque chose alors a scellé

les lèvres de l'Evangéliste.

XXXII

En ses yeux (1) habitent de muettes prières,

son âme ne souffre qu'une pensée :

il était mort, le voici assis là,

et voilà celui qui nous l'a rendu.

(1) Les yeux de Marie, sœur de Lazare ; cf. XXXI.

Alors un seul amour profond remplace
tout autre amour, quand son ardent regard
quitte le visage de son frère vivant
et va se reposer sur la Vie véritable.

Pensées subtiles, craintes inquiètes
sont terrassées par cette joie parfaite ;
elle se prosterne, et arrose les pieds du Sauveur
de nard précieux et de larmes.

Trois fois bénis ceux dont la vie est une fervente prière,
ceux dont l'amour demeure en un amour plus haut !
Quelles âmes jouissent de soi avec plus de pureté ?
est-il bonheur pareil à leur bonheur ?

XXXIII

O toi qui après le labeur et l'orage
semples avoir atteint peut-être une sphère plus pure,
toi dont la foi a son centre partout
et dédaigne de se fixer en une forme,

Laisse ta sœur prier, laisse en paix
le Ciel de son enfance, ses visions heureuses ;
et d'insinuations voilées ne trouble point
une vie qui coule des jours harmonieux.

Sa foi, avec sa forme, n'est pas moins pure que la tienne,
ses mains sont plus promptes vers le bien :
oh ! sacrés soient la chair et le sang
auxquels elle attache une vérité divine !

Prends garde, toi qui juges la raison mûre,
qui s'en tient à la loi intérieure,
prends garde de faillir en un monde de péché,
par là même qu'il te manque un modèle pareil.

XXXIV

Rien que ma sombre vie devrait m'apprendre
que la vie vivra à jamais :
sinon la terre n'est que ténèbres en son essence,
et tout ce qui est, poussière et cendre.

Ce cercle de verdure, ce globe de flamme,
illusoire beauté ; comme en peut recéler
quelque Poète égaré qui travaille
sans conscience et sans but.

Alors que serait Dieu pour un être tel que moi ?
Il ne vaudrait guère la peine de choisir
entre objets tous mortels, ni d'avoir
un peu de patience avant de mourir :

plutôt dès l'abord m'engloutir dans le repos,
comme les oiseaux attirés par le serpent qui fascine,
tomber tête baissée dans la gueule
des ténèbres, gouffre infini, et cesser d'être.

XXXV

Pourtant si quelque voix en qui l'homme pût croire
murmurait du fond de l'étroit séjour :

« Les joues se creusent ; le corps se courbe ;
l'homme meurt : point d'espoir en la poussière. »

Ne pourrais-je dire ? « Eh bien soit !
pour une heure seulement, Amour, je m'efforce
d'entretenir en vie un objet si doux. »
Mais je tournerais la tête et j'entendrais

la plainte de la mer, qui n'a point de demeure,
le bruit des eaux qui, rapides ou lentes,
entraînent par morceaux les montagnes des Eons et sèment
la poussière de continents à venir.

Et l'Amour répondrait avec un soupir :
« Le bruit de ce rivage d'oubli
changera ma douceur d'heure en heure,
je suis à demi-mort de savoir que je dois mourir. »

Hélas ! que sert d'ouvrir
un vain débat ? Si dans la Mort on voyait
d'abord la Mort, l'Amour ne fût point né ;
ou bien il n'eût été, confiné dans ses plus basses œuvres,

que la simple union d'humeurs paresseuses ;
ou bien, sous sa plus grossière forme, Satyre,
on l'eût vu fouler l'herbe et écraser les grappes,
se chauffer au soleil et se repaître dans les forêts.

XXXVI

Encore qu'à l'âge viril les vérités obscurément se joignent,
enracinées au fond de notre être mystérieux,
nous rendons toutes grâces au nom
de Celui qui donne cours à cette monnaie ;

car la Sagesse s'adressait aux facultés mortelles,
là où échouera la vérité enfermée en mots précis,
alors que la vérité incarnée en un conte
entrera par les humbles portes.

Et donc le Verbe eut vie, et sertit
de ses mains humaines le credo des credos
dans la beauté des œuvres de perfection,
plus solide que tous les pensers des poètes ;

lisible pour celui qui met le blé en gerbes,
bâtit la maison, ou creuse la tombe,
et pour ces yeux sauvages fixés sur le flot
mugissant autour du récif de corail.

XXXVII

Uranie, le front assombri, parle ainsi :
« Tu babilles ici, toi le tout petit ;
cette foi a pour elle maint prêtre plus pur,
et mainte voix plus habile que la tienne.

» Descends à ton ruisseau natal,
sur ton Parnasse pose tes pieds,
et écoute ton laurier au délicieux murmure
sur les crêtes de la colline. »

Et ma Melpomène réplique,
une ombre de pudeur sur la joue :
« Je ne suis point digne, certes, de parler
de tes souverains mystères ;

» car je ne suis qu'une Muse terrestre,
qui n'a qu'un art bien faible
pour bercer de ses chants un cœur qui souffre,
et rendre à l'amour humain ce qui lui est dû ;

» mais, méditant sur le cher mort,
sur tout ce qu'il disait des choses divines
(et aussi cher pour moi que le vin sacré
aux lèvres d'un moutant est tout ce qu'il disait),

» j'ai murmuré, en suivant mon chemin,
ces consolations qu'enferme la vérité révélée ;
j'ai attardé mes pas dans le champ du maître,
et de mes accents adouci l'éclat des choses saintes. »

. XXXVIII

A pas lassés lentement j'avance ;
toujours pourtant sous des cieux changés
meurt la pourpre des lointains :
mon but, mon horizon n'est plus.

Nulle joie pour moi dans la saison qui s'épanouit,
dans ces mélodies avant-courrières du printemps ;
mais dans les chants que j'aime tant chanter
vit une douteuse lueur de consolation.

Si quelque souci des choses d'ici-bas
survit dans les âmes libérées,
alors ces chants que sur toi je chante
ne sont pas tous importuns à ton oreille.

XXXIX (1)

Vieux gardien de ces os inhumés,
qui maintenant à mon coup sans but répons
par un nuage fécond, une fumée vivante,
sombre if, qui te cramponnes à ces pierres

et plonges vers la tête vide de rêves,
voici pour toi aussi l'heure dorée
où la fleur appelle la fleur encore.
Mais la Douleur — qui s'attache aux morts,

et assombrit les sombres tombeaux des hommes, —
qu'ont murmuré ses lèvres menteuses ?
Ton ombre lugubre s'illumine à ses extrémités,
puis redevient ombre lugubre encore.

XL

Si nous pouvions oublier l'heure de la séparation
et voir les Ames exhalées
comme on voit une vierge le jour
qu'elle porte sa fleur d'oranger !

lorsque, la bénédiction l'ayant couronnée, elle se lève
pour faire au foyer ses derniers adieux,
et que les espoirs et les légers regrets qui lui viennent
mettent Avril en ses tendres yeux ;

(1) Cf. II et III.

que le père est ému d'une joie incertaine,
et qu'il y a des larmes sur le visage de la mère,
au moment qu'elle part sur une longue étreinte
et pénètre en un autre royaume d'amour.

Là sa tâche est d'élever, d'instruire :
elle devient, ainsi qu'il est juste et bon,
un lien qui unit les jours, pour enchaîner
les générations l'une à l'autre.

Et toi aussi, sans doute, tu es doué
d'une vie qui porte d'immortels fruits
dans ces hautes tâches qui siéent
à la pleine vigueur des énergies célestes.

Hélas ! j'aperçois la différence !
que de fois le vieux foyer
s'égayera à des nouvelles de l'épousée !
que de fois elle-même y reviendra

et leur dira tout ce qu'ils voudront qu'on leur dise,
et amènera son bébé, et sera bien fière,
tant que ceux à qui elle manquait le plus finiront
par chérir le présent à l'égal du passé.

Mais toi et moi nous nous sommes serré les mains,
pour jusqu'au jour où m'abattrà le nombre des hivers :
ma route est en des campagnes que je connais,
la tienne en des terres inexplorées.

XLI

Ton âme avant notre fatal deuil
toujours s'élevait de sommet en sommet ;
tel monte vers les cieux le feu des autels,
tel un air plus subtil à travers l'air épais,

Mais tu es devenu je ne sais quoi d'inconnu,
et j'ai perdu les fils qui formaient les liens
de tes transformations : ici sur la terre
je n'ai plus part à tes transformations.

Abîme de folie ! s'il se pouvait pourtant.....
si je pouvais douer mon vouloir d'ailes
qui franchiraient les degrés de la vie et de la lumière,
et d'un seul coup voler, cher ami, jusqu'à toi !

Car mon être a beau rarement céder
à cette vague peur que recèle la mort,
ne point frémir devant le gouffre inférieur,
devant les hurlements venus des plaines de l'oubli,

souvent pourtant, quand le soleil descend border la lande,
je ressens un intime trouble,
et, spectre qui me glace, ce doute :
« Ne serai-je plus attaché à tes pas,

» atteignant néanmoins, d'une âme ambitieuse,
aux merveilles que tu auras possédées,
à travers tous les siècles à venir,
mais à jamais d'une vie en retard sur toi ? »

XLII

Je tourmente mon cœur d'imaginations troubles :
toujours il me devançait dans notre course ;
c'était seulement l'unité de séjour
qui me faisait rêver que j'allais de pair avec lui.

Puisse donc un même Séjour nous garder encore,
et lui, le bien-aimé, de nouveau,
maître à la vaste expérience, cultiver
et mûrir en moi l'esprit et le vouloir !

Et quelles délices peuvent égaler celles
qui émeuvent les profondeurs intimes de l'âme,
là où qui aime, mais ignore, recueille
une vérité de qui aime et sait ?

XLIII

Si vraiment le Sommeil et la Mort ne font qu'un ;
si toute âme, ayant clos son calice,
durant la nuit qui sépare ses deux vies
doit d'une longue léthargie toujours dormir :

insensible à l'heure qui glisse,
dépouillée du corps, puisse-t-elle subsister !
et les muettes traces du passé
seules colorer sa fleur !

Rien alors ne serait perdu pour l'homme ;
et donc ce silencieux jardin des âmes
dans les formes d'innombrables feuilles enveloppe
l'ensemble de l'univers du jour où la vie commença ;

et l'amour subsistera aussi pur, aussi plein,
que lorsqu'il m'aimait dans le Temps humain,
et, à l'aurore spirituelle,
se réveillera avec l'aube de l'âme.

LXIV

Quel est le sort des morts bienheureux ?
Car l'homme là se fait de plus en plus grand,
mais oublie les jours où
Dieu n'avait pas clos encore les portes de son cerveau.

Ces jours sont tout évanouis, sons et couleurs :
et cependant peut-être l'âme qui thésaurise
émet par moments (sans savoir pourquoi)
un faible éclair, un signe mystérieux ;

et dans le long cours harmonieux des années
(si la Mort ainsi s'abreuve aux sources du Léthé),
une obscure caresse des choses terrestres peut venir
te surprendre siégeant avec tes pairs.

Si pareille caresse de rêve vient t'atteindre,
oh ! retourne-toi, résous ce doute ;
mon ange gardien parlera
là-haut et te dira tout.

XLV

L'enfant qui naît à la terre et au ciel,
alors que sa main délicate presse
le contour du sein,
n'a jamais songé : « Ceci, c'est moi. »

Mais en grandissant il acquiert mainte notion,
et apprend l'usage du « Je » et du « Moi, »
et fait cette découverte : « Je ne suis pas ce que je vois,
je suis autre que les objets que je touche. »

C'est ainsi qu'il arrive à se concentrer en un esprit distinct,
qui peut être l'origine de clairs souvenirs,
à mesure que par le corps qui l'enserme
son isolement se précise.

Cet usage, on l'a peut-être dans le sang, dans le souffle,
qui laisseraient donc stérile ce qui leur est imparti,
si l'homme avait à s'apprendre à nouveau
par delà la seconde naissance de la mort.

XLVI

Quand nous suivons notre route ici-bas,
le sentier par où nous sommes venus, — l'épine comme la
s'assombrit sous l'heure qui avance, [fleur —,
pour empêcher que la vie ne défaille en regardant en
[arrière.

Soit : nulle ombre ne saurait subsister
dans la vaste aurore qui suit la tombe ;
lumineux au contraire d'un bord du ciel à l'autre doit
l'éternel paysage du passé, [fleurir

et une durée aussi longue que la vie apparaît :
les heures fécondes de calme croissance ;
les jours réglés dans une paix prospère ;
et ces cinq années, champ riche entre tous.

O Amour ! ton domaine serait mince,
un champ enclos qui ne s'étendrait guère :
montre-toi aussi, Amour, une étoile songeuse,
un foyer qui rougeoie d'un bord du ciel à l'autre.

XLVII

Que chaque être, qui semble un tout indépendant,
parcours son orbite, puis, dissolvant tous
individuels contours à nouveau, vienne
se résorber dans l'Ame universelle,
c'est là une foi également vague et cruelle :
une forme éternelle toujours séparera
l'âme éternelle de tout ce qui l'entoure,
et je le reconnaîtrai, lui, quand nous nous rencontrerons.

Et, assis à un banquet qui ne finira point,
nous jouirons du bonheur l'un de l'autre :
quel plus ample rêve peut combler les vœux
de l'Amour sur terre ? Il cherche du moins
sur la dernière et plus effilée cime,
avant que les esprits au loin ne se dissipent,
un point où aborder et, dans une étreinte, dire :
« Adieu ! nous nous perdons dans la lumière. »

XLVIII

Si ces brefs poèmes, fils de la Douleur,
étaient censés résoudre
des doutes sérieux et proposer des réponses,
alors ils seraient bons pour le mépris des hommes.

La Douleur ne se soucie de décider ni de prouver :
elle saisit, quand s'apaisent ses plus âpres humeurs,
les ténus fantômes de doute qui çà et là voltigent
et en fait les vassaux de l'amour.

Et alors, certes, elle se joue avec les mots,
mais veut observer une loi salubre,
et tiendrait pour crime et honte de tirer
de la lyre ses accents les plus graves ;

elle n'ose se fier à de plus vastes poèmes,
et préfère laisser s'envoler de ses lèvres
des chants courts, hirondelles qui partent, trempent
leurs ailes dans les larmes, et fuient rasant le sol.

XLIX

De l'art, de la nature, des écoles
laisse librement rayonner les influences,
— telle la lumière en mille dards frémissants
se brise sur l'eau colorée des étangs :

sous la plus molle vague de pensée qui balbutie,
sous le plus léger tourbillon de fantaisie qui tournoie,
sous la plus faible haleine de chanson qui souffle,
doit se plisser la surface morne.

Donc regarde devant toi, et va ton chemin,
sans blâmer les vents qui font
par la ride à l'esprit rieur ouvrir l'onde,
et s'y jouer l'ombre aux traits délicats.

Sous tous les espoirs et les craintes de mes rêves
hélas ! la douleur creuse profondément,
ses coups étouffés aveuglément noient
les racines de ma vie sous les pleurs.

L

Sois près de moi quand ma lumière baisse,
quand le sang se traîne, et que les nerfs sentent piqure
ou frisson ; quand le cœur souffre,
et que tous les rouages de l'Etre sont ralentis.

Sois près de moi quand l'enveloppe matérielle
est déchirée de tortures qui vainquent l'Espérance ;
quand le Temps est un fou qui jette au vent la poussière,
et la Vie une Furie qui déchaîne la flamme.

Sois près de moi quand, ma foi tarissant,
les hommes sont les mouches du printemps d'hier,
qui pondent leurs œufs, piquent et bourdonnent,
tissent leurs chétives cellules et meurent.

Sois près de moi à l'heure qu'il faut disparaître,
pour me montrer le terme de l'effort humain
et, sur le bord sombre et bas de la vie,
l'aube du jour éternel.

LI

Souhaitons-nous vraiment d'avoir les morts
toujours à nos côtés ?
N'est-il point de misère que nous leur voudrions cacher ?
point d'intime vilénie qui nous épouvante ?

Faudra-t-il que celui dont je recherchais la louange,
dont je respectais si fort le blâme,
voie d'un œil pénétrant quelque honte cachée ?
et dois-je être diminué dans son amour ?

J'insulte la tombe de craintes chimériques :
pourra-t-on bien accuser l'amour de manquer de foi ?
La sagesse doit habiter avec la Mort auguste :
oui, les morts verront en moi d'outre en outre.

Soyez présents à nos essors et à nos chutes :
comme Dieu, vous contemplez le cours des heures
avec des yeux plus grands ouverts, d'autres yeux que les
qui vous donnent l'indulgence pour nous tous. [nôtres,

LII

Je ne puis t'aimer comme je le devrais,
car l'amour reflète l'objet aimé ;
mes mots ne sont que des mots, ils s'agitent
comme une mousse à la surface de la pensée.

« Ne blâme point pourtant ta chanson plaintive, »
m'a répondu l'Esprit de l'amour fidèle ;
« tu ne peux m'éloigner d'auprès de toi,
ni l'humaine fragilité m'atteindre.

» Qu'est-ce qui tient un esprit entièrement fidèle
à cet idéal qu'il porte en soi ?
quel écrit ? non pas même ces années sans péché
qui respirèrent sous l'azur de la Syrie.

» Ne t'inquiète donc point, comme une fille vaine,
que la vie soit éclaboussée de taches de péché.
Patience : tes trésors seront serrés
quand le Temps aura séparé la coquille de la perle. »

LIII

Que de fois le père que j'ai vu,
homme grave, au milieu de ses garçons,
eut une jeunesse pleine de folies tapageuses,
avant cette virilité saine et vigoureuse !

Osons-nous bien nous abandonner à ce rêve
que, si la folle avoine n'avait été semée,
le sol, laissé stérile, eût eu peine à produire
le grain grâce auquel l'homme peut vivre ?

Eh ! si nous tenions cette doctrine bonne
pour la vie qui survit aux ardeurs de la jeunesse,
qui pourtant la prêcherait comme vérité
à ces agités qui tourbillonnent autour de nous ?

Attache-toi au bien ; définis-le avec exactitude :
de peur que la divine Philosophie
n'aille dépasser son but et se faire
l'entremetteuse des Puissances infernales.

LIV

Et pourtant nous croyons qu'à tout prix le bien
sera la fin dernière du mal,
des tourments de la chair, des péchés du vouloir,
des faiblesses du doute, des souillures du sang ;

que nul pas ne se fait sans marcher vers un but ;
que nulle vie ne sera détruite
et sans honneur jetée au néant,
le jour où Dieu aura complété l'édifice ;

que jamais en vain on ne coupe le ver de terre ;
que jamais, poussée d'un vain désir, la phalène
ne va se racornir dans la flamme stérile,
sans servir l'intérêt d'une autre créature.

Or nous ne savons rien ;
je ne puis m'empêcher de croire que le bien viendra
à la fin des temps — plus tard — à la fin des temps, pour
[tous les êtres,
et que tous les hivers en printemps seront changés.

Tel se poursuit mon rêve : mais que suis-je ?
Un enfant qui pleure dans la nuit :
un enfant qui pleure et veut de la lumière,
et sans autre langue que les pleurs.

LV

Le vœu que de l'univers vivant
mille vies ne disparaisse par delà la tombe,
ne vient-il pas de ce que nous avons
en l'âme de plus semblable à Dieu ?

Dieu et la Nature sont-ils donc en lutte,
que la Nature inspire tant de sombres rêves ?
Elle paraît si soucieuse de l'espèce,
si insouciante de la vie isolée,

que moi, considérant partout
dans ses actes son intention secrète,
et voyant que sur cinquante graines
souvent elle n'en amène qu'une à fructifier,

je chancelle là où je marchais d'un pas ferme ;
et, tombant avec mon fardeau d'angoisse
sur ces degrés d'autel — le vaste monde —
qui parmi les ténèbres montent jusqu'à Dieu,

j'étends d'infirmes mains de foi, je cherche à tâtons,
je ne ramasse que poussière et paille, j'invoque
ce que je sens être, le Maître de toutes choses,
et, défaillant, je me repose en l'espérance plus généreuse.

LVI

« Si soucieuse de l'espèce ? » (1) Mais non.
De la falaise escarpée, de la carrière de roc
elle crie : « Mille espèces ont passé ;
je n'ai souci de rien, toutes passeront. »

« Tu en appelles à moi :
j'amène à la vie, j'amène à la mort ;
l'âme ne signifie que le souffle ;
je ne sais rien de plus. » Et lui, doit-il,

l'homme, sa dernière œuvre, qui avait l'air si beau,
d'un si magnifique dessein à ses propres yeux,
qui a chanté des hymnes vers les cieux d'hiver,
qui s'est bâti des temples de stérile prière,

(1) Cf. LV, 2.

qui a cru que Dieu était vraiment amour,
et l'amour la loi suprême de la Création —
tandis que la Nature, les dents et les griffes rouges
de carnage, hurlait contre sa foi —,

qui a aimé, qui a souffert des maux sans nombre,
qui a combattu pour le Vrai, pour le Juste,
doit-il être éparpillé dans la poussière du désert,
où muré dans les monts d'airain ?

Rien de plus ? Monstre alors, rêve,
chaos. Les dragons des premiers jours,
qui s'entre-déchiraient dans leur fange,
seraient un suave concert au prix de lui.

O vie aussi futile, alors, que fragile !
Oh ! une voix qui apaise et bénisse !
Où espérer réponse et réparation ?
Derrière le voile, derrière le voile.

LVII

Paix ! venez-vous en : le chant de la douleur,
après tout, est un chant de la terre.
Paix ! venez-vous en : c'est mal envers lui
de chanter ainsi follement partout.

Venez ; partons : vos joues sont pâles ;
mais c'est la moitié de ma vie que je laisse derrière moi ;
mon ami, je le crois, est richement enchâssé ;
mais je passerai ; mon œuvre périra.

Dans mes oreilles pourtant, jusqu'à ce qu'y meure l'ouïe,
une cloche régulière et lente semblera sonner
le glas de l'âme la plus exquise
qui ait jamais regardé avec des yeux humains.

Je l'entends maintenant, et voici toujours et toujours
son éternel salut aux morts :
« Ave, Ave, Ave, » dit-elle,
« Adieu ! adieu ! » à jamais.

LVIII

Ces mots douloureux furent mes adieux :
comme des échos dans les salles funèbres,
comme l'eau goutte à goutte
sous les voûtes et les catacombes, ils tombèrent ;
et, en tombant, sans songer ils troublèrent la paix
des cœurs qui battent jour après jour,
n'ayant qu'à demi soupçon de leur argile en train de
de ces froids caveaux où ils cesseront d'être. [mourir,

La sublime Muse m'a répondu : « A quoi bon affliger
tes frères d'inutiles larmes ?
Demeure ici encore un peu,
puis tu prendras plus noblement congé.

LIX

O Douleur ! veux-tu vivre avec moi,
non point maîtresse de hasard, mais épouse,
amie de mon cœur, moitié de ma vie,
ainsi, je l'avoue, qu'il est nécessaire ?

O Douleur ! veux-tu régner sur mon sang ?
sois parfois charmante comme une fiancée,
et laisse de côté tes humeurs âpres,
si tu veux que je sois sage et bon.

Ma passion est ancrée, rien ne peut l'ébranler,
ni l'amoindrir désormais ;
mais je veux de temps en temps licence de jouer,
comme avec une création de mon amour,

et de te parer — car tu es à moi —
de tant d'espoirs pour les ans à venir
que, j'aurai beau toujours te reconnaître, d'aucuns
puissent à peine dire quel nom est bien le tien.

LX

Il n'est plus : âme de noble race,
mon esprit l'aimait et l'aime encore ;
telle une pauvre fille dont le cœur s'est fixé
sur quelqu'un d'une condition supérieure à la sienne.

Il vit dans son monde à lui,
et elle s'aperçoit de l'humilité de son propre sort,
à demi jalouse sans savoir de quoi,
pleine d'envie pour ceux qu'il trouve là-bas.

Le petit village semble désolé ;
elle soupire en sa vie étroite,
et vaque aux soins du ménage,
dans la sombre maison où elle est née.

Les voisins, sots qu'ils sont, entrent et sortent,
et la tourmentent jusqu'à ce que le jour passe ;
le soir elle pleure : « Quelle vanité de ma part !
comment pourrait-il aimer si bas ? »

LXI

Si, dans la seconde existence où tu trônes,
ta raison rachetée s'entretient
avec tout le cercle des sages,
fleur accomplie des siècles humains ;

et si tu regardes en bas, à tes yeux
que je dois, plante chétive aux traits confus,
plantée rabougrie du froid et de la nuit,
pâlie par les ténèbres, que je dois végéter !

Tourne-toi pourtant vers le douteux rivage
où ta forme première fut faite homme :
je t'aimais, Esprit, je t'aime, et même
l'âme de Shakspeare (1) ne saurait t'aimer davantage.

LXII*

Si pourtant un œil penché vers la terre
pouvait te faire reculer ou faiblir,
que mon amour alors ne soit qu'un vain conte,
une légende fanée du passé ;

(1) L'âme de Shakspeare, exprimée dans ses *Sonnets*, qui forment le plus beau poème d'amitié qu'on puisse concevoir.

et toi, sois comme celui qui jadis reposait,
n'étant guère plus qu'un enfant,
dans la joie sur quelque cœur indigne, [sienne,
et vit maintenant pour épouser une âme pareille à la

et respire l'air d'un monde nouveau tandis que
son autre passion meurt tout à fait,
ou bien, à la lueur d'yeux plus profonds,
est l'occasion d'un rapide sourire.

LXIII

Malgré tout la pitié qu'inspire un cheval surmené,
ni l'amour où mon chien a sa part,
ne peuvent alourdir mon cœur
dans sa montée vers les cieux ;

et je suis autant au-dessus de ces êtres
que toi, sans doute, au-dessus de moi ;
et pourtant je leur réserve quelque sympathie,
et je voudrais soulager leurs souffrances.

Ainsi puisses-tu me contempler où je pleure,
tandis qu'astreinte à de plus larges mouvements,
ton orbite en sa marche enferme
un plus haut sommet, un plus profond abîme.

LXIV

Revois-tu le passé ?

Tel un homme aux facultés divines,
dont la vie commença dans une humble situation,
sur une simple place de village ;

qui brise l'envieuse barrière de sa naissance,
saisit par le pan de sa robe la chance heureuse,
oppose sa poitrine aux coups des événements,
et lutte contre sa mauvaise étoile ;

qui force à connaître son mérite,
et vit pour s'emparer des clés d'or,
pour façonner les lois d'un puissant empire,
et donner forme à ce que dit tout bas le trône ;

et, montant de sommet en sommet,
devient sur la suprême cime de la Fortune
la colonne de l'espoir d'un peuple,
le centre des vœux d'un monde ;

mais sent, comme en un rêve pensif,
quand toute l'activité de son esprit se repose,
une lointaine tendresse en la colline,
une secrète douceur dans le ruisseau

qui bornaient son sort plus modeste,
tandis qu'auprès des eaux qui chantent
il jouait au ministre et au roi
avec celui qui était son premier compagnon,

qui péniblement laboure son champ natal
et récolte le travail de ses mains,
ou debout dans le sillon songe :
« Mon vieil ami se souvient-il de moi ? »

LXV

Ame chère, fais de moi ce que tu voudras ;
je berce une humeur battue par les soucis
en disant : « L'Amour est trop précieux pour qu'il s'en
nulle infime parcelle ne s'en doit répandre. » [perde rien,

Et ainsi courbé je puis chanter,
tant qu'à la fin, sortie des douloureuses métamorphoses
une heureuse pensée prend l'essor, [où elle s'achève,
et d'elle-même se tient sur une aile légère.

Puisque nous méritions le nom d'amis,
et que ta force vit ainsi en moi,
peut-être une part de la mienne vit en toi
et dirige ta marche vers de nobles fins.

LXVI

Vous aviez cru mon cœur trop profondément atteint ;
vous vous étonnez, quand se jouent mes fantaisies,
de me voir gai parmi la gaité,
comme quelqu'un qui d'un rien s'amuse.

L'ombre qui a traversé ma vie,
et qui fait le désert dans mon esprit,
m'a fait humain avec les humains,
et pareil à celui qui a perdu la vue :

ses pas sont guidés dans la campagne,
il badine librement au milieu de ses amis,
il prend les enfants sur ses genoux,
et enroule leurs boucles autour de ses doigts,

il joue avec des fils, il frappe sur sa chaise
pour divertir, tout en rêvant au ciel ;
sa clarté intérieure ne saurait mourir,
la nuit de son deuil est toujours là.

LXVII

Quand sur mon lit tombe le clair de lune,
je sais qu'aux lieux où tu reposes,
près de ces vastes eaux qui baignent l'occident,
sur la muraille une gloire apparaît :

ton marbre brille à travers les ténèbres,
tandis que lentement se glisse une flamme argentée
sur les lettres de ton nom
et sur le chiffre de tes années.

La gloire symbolique s'évanouit ;
de mon lit s'efface le clair de lune ;
et, fermant les volets de mes yeux fatigués,
je dors jusqu'à ce que la nuit plonge dans le gris de l'aube :

et je sais alors que la brume se tend,
voile transparent, de rivage en rivage,
et que dans l'église sombre, tel un spectre,
ta plaque resplendit sous l'aurore.

LXVIII

Lorsque sur le duvet je laisse tomber ma tête,
le Sommeil, frère jumeau de la Mort, rythme mon souffle ;
le Sommeil, frère jumeau de la Mort, ne connaît point la
et je ne puis rêver de toi comme d'un mort. [Mort,

Je vais comme jadis, avant d'aller abandonné,
alors que notre route était tout humide de rosée,
et que tous les clairons des brises sonnaient
la diane au lever de l'aurore.

Mais qu'est ceci ? Je me retourne,
et je vois dans ton œil un souci
qui m'attriste sans savoir pourquoi,
et mon rêve ne peut vaincre ce doute.

Mais avant que l'alouette ait quitté la prairie,
je m'éveille, et j'aperçois la vérité :
c'est le souci de ma jeunesse
que le sommeil insensé fait passer en toi.

LXIX

Je rêvais qu'il n'y avait plus de Printemps,
que la Nature avait perdu son antique pouvoir :
les rues étaient noires de fumée et de froid,
des bavards disaient des riens à la porte.

J'égarai mes pas loin de la ville bruyante,
je trouvai un bois avec des branches épineuses :
je pris les épines pour ceindre mon front ;
je les portais comme une couronne civique.

Je rencontrais des moqueries, je rencontrais des mépris,
de la part de la jeunesse, des marmots, des têtes chenues :
on m'appelait sur les places publiques
le fou qui porte une couronne d'épines.

On m'appelait fou, on m'appelait enfant ;
je trouvai un ange de la nuit :
sa voix était faible, son regard brillant ;
il regarda ma couronne et sourit.

Il étendit la splendeur de sa main,
qui, la touchant, parut la changer en feuillage :
la voix n'était pas la voix de la tristesse,
les mots étaient malaisés à comprendre.

LXX

Je ne puis voir les traits nettement,
quand sur le fond obscur je m'efforce de peindre
le visage connu ; les tons sont indécis
et se confondent avec de vides figures de la nuit :

Des tours de nuages édifiées par des maçons fantômes,
un gouffre qui sans cesse se ferme et s'ouvre,
une main qui indique la route, et des formes voilées
sur les ténébreuses voies du rêve ;

et des foules qui s'écoulent par des portes béantes,
des troupes de visages ridés rapidement passent ;
de sombres masses qui s'agitent à demi vivantes,
et de longs corps paresseux sur des rivages sans bornes.

Puis soudain, par delà mon vouloir,
j'entends les flots d'une musique enchanteresse,
et à travers un treillis sur mon âme
ton pur visage luit et l'apaise.

LXXI

Sommeil, proche parent de la mort, de l'extase
et de la folie, tu as donc fait enfin
un Présent qui a duré une nuit du Passé
dans lequel nous parcourûmes en été la France.

As-tu un tel crédit sur l'âme ?

Apporte alors un opium triplement fort,
dont le lourd poison voile à mes yeux le mal,
et qu'ainsi mon plaisir soit complet :

tandis que nous causerons comme nous causions
[autrefois,
des hommes et des âmes, de la poussière des choses
[périssables,
des jours qui vont vers on ne sait quel inconnu, —
marchant comme nous marchions jadis,

près du fleuve aux rives boisées,
du château fort, de la cime des monts,
de la cascade qui sous le pont écume,
de la lame qui se brise sur la grève.

LXXII

Te lèves-tu donc ainsi, aube blafarde, une fois encore,
hurlante au sortir de la nuit,
de la tempête qui secoue la blancheur du peuplier
et fouette de rafales la vitre qui ruisselle ?

Jour où ma fortune déjà couronnée commença
de décliner sous ce coup du destin,
qui flétrit toute fleur vivante
et ternit la splendeur du soleil ;

tu amènes l'heure douloureuse
avec tes larmes pressées qui font la rose
se pencher de côté, et la pâquerette fermer
devant l'averse ses franges vermeilles.

Tu pouvais faire monter tes feux, sans un souffle,
de l'Orient profond, ou accompagner d'un murmure un jeu
diapré de rayons et d'ombres
au penchant des collines ; mais tu m'aurais semblé pareil,

blême, glacé, hagard, autant qu'à présent :
jour, marqué comme d'un crime hideux,
où la main ténébreuse abattit à travers le temps
et anéantit le chef-d'œuvre de la nature. Mais toi,

lève à grand peine ton front lourd
du milieu des nuages qui noient l'étoile du matin,
balaye, avant qu'on l'engrange, la gerbe en lointains
sème par le ciel et fais voler les branches ; [tourbillons,

le long de ta voûte, en mugissant,
hisse-toi vers ton brumeux midi, jour funeste ;
de ton morne terme atteins le gris lugubre,
et cache ta honte sous la terre.

LXXIII

Tant d'univers ! tant à faire !
si peu fait ! de telles choses à venir !
Comment savoir ce qui te réclamait,
car tu étais fort autant que loyal ?

La gloire est évanouie, que je prévoyais ;
à cette tête a manqué une couronne terrestre :
je ne maudis point la nature, non, ni la mort ;
car il n'est rien qui s'écarte de la loi.

Nous passons ; le sentier que chacun a foulé
est assombri, ou sera assombri, d'herbes parasites :
quelle gloire reste-t-il aux actions humaines
dans les siècles sans fin ? C'est le secret de Dieu.

O fantôme creux de la gloire qui meurt,
dissipe-toi tout entier ! tandis que l'âme s'élève,
enveloppant en soi les vastes œuvres
de la vigueur qui se serait fait un nom.

LXXIV

Parfois, sur le visage d'un mort,
à ceux qui de plus en plus le contemplant
une ressemblance, à peine vue naguère,
apparaît.... avec quelqu'un de sa race.

Ainsi, mon bien aimé, aujourd'hui que ta tempe est
je te vois tel que tu es, je connais [refroidie,
ta ressemblance avec les sages disparus,
ta parenté avec les héros d'autrefois.

Mais il y a en toi plus que je ne puis voir,
et ce que je vois, je ne veux l'écrire
ni le dire : je sais que la Mort a rendu
ses ténèbres splendides grâce à toi.

LXXV

Je laisse tes louanges inexprimées
en des vers qui m'apportent, à moi, le soulagement,
et c'est au degré de ma douleur
que je laisse deviner ta grandeur.

Quel talent, même habile
à adapter aux choses les mots qui leur vont le mieux,
quelle voix, la plus riche en notes même,
peuvent te montrer tel que tu étais ?

Je ne tiens point, en ces jours qui passent,
à pousser un cri qui ne dure guère,
et autour de toi au vent de ma chanson
à soulever une mince poussière de louanges.

Ta fleur a péri en bouton,
et, tant que nous respirons sous le soleil,
le monde croit à ce qu'on a fait,
et reste froid pour tout ce qu'on aurait pu faire.

Le silence ici donc sera le gardien de ta gloire ;
mais ailleurs, hors des regards humains,
à quelle œuvre qu'on ait mis tes mains,
elle s'opère au bruit des acclamations.

LXXVI

Prend les ailes du rêve, et, là-haut,
dans un instant pose toi
là où tous les espaces étoilés,
amincissant leurs voûtes, en font une pointe d'aiguille ;

prends les ailes de la prescience ; éclaire
l'abîme des siècles à venir,
et vois ! tes vers les plus sonores sont muets
avant qu'un if tombe en poussière ;

et si les chants matinaux qui réveillaient
les ténèbres de notre planète subsistent,
les tiens s'évanouiront dans l'immensité,
avant qu'un chêne ait vécu la moitié de son temps.

Avant que ce tronc n'ait revêtu le feuillage
de cinquante Mais nouveaux, tes chants sont devenus,
quoi donc alors, quand il se dressera, [vanité ;
enveloppe creuse d'une tour ruinée ?

LXXVII

Qu'espérerait trouver ici comme vers modernes
celui qui tourne un œil rêveur
sur les chants, et les actes, et les existences qui tiennent
en raccourci dans l'étendue du temps ?

Ces mortelles berceuses de la douleur
serviront peut-être à relier un livre, à garnir une boîte,
à friser les boucles d'une jeune fille ;
ou bien, lorsque mille autres lunes auront déçu,

quelqu'un peut-être au milieu d'un étalage découvrira
et, en passant, tournera la page qui conte
une peine, alors transformée,
chantée d'abord par une âme oubliée depuis longtemps.

Mais qu'importe ? Ma route assombrie
retentira quand même de mes accents :
soupirer mon deuil est plus précieux que la gloire,
exprimer l'amour plus doux que tout éloge.

LXXVIII

De nouveau à Noël nous enguirlandions
le houx autour du feu de Noël :
la neige silencieuse s'étendait sur la terre,
et calme s'annonçait notre veillée de Noël.

La bûche de Noël étincelait, avivée par le givre ;
nul vent de son aile ne balayait la campagne,
mais sur toutes choses planait endormie
la muette sensation d'un être perdu.

Comme aux hivers passés
reparurent encore nos jeux d'autrefois :
les tableaux vivants à la grâce animée,
les danses, les chansons, et le colin-maillard.

Qui donnait signe de chagrin ?
Nulle larme, nulle apparence de peine.
O tristesse, la tristesse peut donc décroître ?
O douleur, la douleur peut s'amoinrir ?

O suprême regret, le regret peut mourir ?
Non pas : mêlé à toute cette mystérieuse enveloppe,
ses intimes attaches sont les mêmes,
mais par un long usage ses larmes sont taries.

LXXIX

« Plus que ne me sont mes frères.... » (1).
N'en sois point froissé, noble cœur !
Je te connais, et sais de quelle vigueur tu peux
tenir en fief le plus précieux amour.

Mais toi et moi sommes d'une même race,
d'un même métal nous a frappés la Nature ;
les côteaùx, les bois, les champs gravaient
les mêmes formes en nos deux âmes.

Pour nous le même frais ruisseau serpentait [mêmes
dans toutes ses criques aux eaux tourbillonnantes, et les
vents qui passent dans le crépuscule arrivaient tous,
soupirs du splendide univers.

Sur les mêmes genoux chéris nous offrions au ciel nos
dans le même livre nous apprenions la même leçon, [vœux,
avant que les boucles blondes de l'enfance ne fussent
noires ou brunes sur nos fronts germaines. [devenues

Et mes ressources ainsi sont pareilles aux tiennes ;
mais lui était riche où j'étais pauvre,
et subvenait d'autant plus à mon besoin
que sa personnalité distincte répondait à la mienne.

(1) Cf. IX, 4.

LXXX

Si quelque vague désir en moi surgit,
que la Mort sainte, avant qu'Arthur ne mourût,
eût bien voulu m'éloigner d'auprès de lui, [point pleuré,
et laisser tomber la poussière sur des yeux qui n'avaient
alors le rêve donne forme, comme le rêve sait faire,
à la douleur que ma perte eût créée en lui,
douleur aussi profonde que la vie ou la pensée,
mais maintenue en paix avec Dieu et avec les hommes.

Je me peins la chose en mon cerveau :
j'entends les mots qu'il dit ;
il porte le fardeau accumulé des semaines,
mais fait que ce fardeau lui profite.

Ses mérites ainsi me libéreront ;
et, riche de crédit pour apaiser et sauver,
sa vertu qui n'a point eu d'emploi du fond de la tombe
étendra ses mains mortes pour me consoler.

LXXXI

Aurais-je pu dire, quand il était ici :
« Mon amour désormais n'ira pas plus loin ;
nul changement n'en peut augmenter la douceur,
car de l'amour à présent mûr est l'épi ? »

L'amour alors avait l'espoir de plus riches ressources.
Quel sera ici-bas le terme de mes plaintes ?

Un murmure me hante et me fait défaillir : [tagé. »
« De plus longues années m'eussent fait t'aimer davan-

Mais la Mort renvoie une réponse qui me charme :
« Mon froid soudain fut un profit soudain,
et donna au grain toute la maturité
qu'il eût pu gagner aux chaleurs futures. »

LXXXII

Je ne garde point rancune à la Mort
des changements apportés aux contours, au visage :
nulle des existences inférieures que l'étreinte de la terre
a pu faire germer en *lui* ne saurait épouvanter ma foi.

L'éternel progrès suit son cours,
et de forme en forme l'âme voyage :
je ne vois là que les tiges brisées
ou la chrysalide anéantie d'une d'entre elles.

Je ne blâme point davantage la Mort d'avoir porté
l'emploi de la vertu hors de la terre :
je sais que, transplantés, les mérites humains
fleuriront et serviront ailleurs.

Pour un seul grief sur la Mort j'épanche
la colère amassée en mon cœur :
elle a mis nos deux vies si loin l'une de l'autre
que nous ne pouvons nous entendre nous parler.

LXXXIII

Descends sur les rivages du nord,
ô douce année nouvelle, si tardive !
Tu offenses la nature qui t'attend ;
toi si tardive, ne tarde plus.

Qui te retient loin des midis nébuleux,
et ta douceur loin du séjour qui lui sied ?
Le souci peut-il vivre avec les journées d'Avril,
ou la tristesse sous les lunes d'été ?

Apporte les orchis, apporte la digitale et sa lance,
la véronique si petite et d'un bleu si cher,
les tulipes profondes parsemées des étincelles de la rosée,
les cytises, d'où coulent des gouttes de feu.

O toi, année nouvelle, si tardive,
tu retardes en mon sang un chagrin
qui brûle de briser ses bourgeons gelés
et d'inonder de chants mon gosier rafraîchi.

LXXXIV

Quand, tout seul, je contemple
la vie qu'eût été la tienne ici-bas,
et fixe ma pensée sur l'astre splendide
que ton croissant serait devenu,

je te vois assis, couronné de vertu,
foyer central d'où le bonheur rayonne
en regards et en sourires, en caresses et en baisers,
sur tous les rejetons de ton sang ;

de ton sang, ami, et du mien pour une part :
car le jour était proche
où tu devais enchaîner ta vie à une fille
de ma maison, où des fils nés de toi

auraient balbutié « Mon oncle » sur mes genoux ;
mais cette heure d'airain, qui ignore le remords,
fit de la fleur d'oranger un cyprès,
de l'Espoir le Désespoir, et de toi un peu de terre.

Je m'imagine aller au-devant de leurs moindres désirs,
tapoter leurs joues, les appeler mes enfants.
Je vois leurs visages qui n'ont point connu le jour briller
au coin du feu qui ne s'est point allumé.

Je me vois, hôte honoré,
ton compagnon dans le sentier fleuri
des lettres, l'originale causerie de la table,
la discussion profonde, le gracieux badinage.

Cependant ton labeur prospère emplit
la bouche des hommes de pures louanges ;
et, soleil après soleil, les jours heureux
descendent derrière les collines dorées

avec la promesse d'une aurore aussi claire ;
et le cortège entier des heures bienfaisantes
conduit, par des sentiers où s'accroissent les forces,
à l'âge du respect et des cheveux d'argent.

Enfin, ayant lentement usé sa robe terrestre,
accompli noblement sa mission généreuse,
laissant un riche legs de pensée,
ton âme abandonnerait notre globe ;

et à ce moment la mienne aussi pourrait s'enfuir,
rivée à la tienne dans l'amour et dans la destinée,
et, planant par-dessus le détroit douloureux
jusqu'à l'autre rivage, enveloppée dans ton vol,

atteindre enfin le terme béni,
et Celui qui est mort en Terre Sainte
nous tendrait sa main radieuse
et nous recevrait comme une seule âme.

Quel est le roseau sur lequel je m'appuyais ?
Ah ! rêve d'autrefois, pourquoi réveiller
l'amertume ancienne, et briser
les sourds commencements de la résignation ?

LXXXV

Voici la vérité que m'apportèrent la bière et le drap mortuaire —
je l'ai sentie alors que je souffrais le plus — : [tuaire —
« Mieux vaut avoir aimé et perdu son amour,
que n'avoir jamais aimé. »

Vous, dont la parole est loyale et la conduite éprouvée, (1)
qui demandez, afin de soulager
cette tristesse qui nous est commune,
quel genre de vie je mène là,

et si ma foi en les choses d'en haut
est obscurcie par la douleur ou en est soutenue,
et si mon amour pour *lui* a tari
en moi les sources de l'amour,

vos paroles ont cette vertu, de tirer
de mon cœur une réponse sincère,
et leurs légers reproches, à demi exprimés,
sont fidèles aux lois de la bonté.

(1) Ceci s'adresse, comme l'épithalame final, au futur beau-frère du poète. Cf. le 1^{er} vers de l'épithalame.

Mon sang suivit un cours égal
jusqu'à l'heure où la nouvelle frappa mon oreille,
qu'en sa fatale enceinte de Vienne
le doigt de Dieu l'avait touché, et qu'il s'était endormi.

Les grandes Intelligences radieuses
qui planent au-dessus de notre condition mortelle,
rangées en cercle autour de la porte bénie,
l'ont reçu et fêté là-haut,

et guidé à travers les régions bienheureuses,
et lui ont montré dans la fontaine claire
toute la science que les fils de la chair
doivent amasser dans les cycles des temps.

Mais je suis demeuré, moi, dont l'espoir était vacillant,
dont la vie, les pensées étaient de peu de prix,
errant sur une terre assombrie,
où tout autour de moi parlait de lui.

O amitié, équitable pouvoir !
ô cœur, chaud d'émotions si tendres !
ô essence sacrée, forme nouvelle !
ô espoir auguste ! ô âme couronnée !

Nul pourtant mieux que moi ne pouvait savoir
quelle dépense d'efforts des humaines mains
le sentiment de l'humain vouloir exige
pour nous donner la force de vivre ou de mourir.

Quelle route que descendent mes jours,
j'ai senti et je sens, bien qu'il m'ait laissé seul,
son être agir au fond du mien, [sa vie ;
et dans chacun de mes pas se retrouver l'empreinte de

vie que les Muses avaient toutes ornée
de dons de rare excellence, capables d'exprimer
la tendresse qui embrasse toutes choses,
l'intelligence qui affine toutes choses.

Aussi ma passion ne s'est point égarée
vers des œuvres de faiblesse ; non, je possède
une image qui soutient mon esprit,
et dans mon deuil une réserve de force.

De même la douleur qu'a créée le rêve,
se plaisant à conduire un combat idéal,
a dispersé le choc à travers toute ma vie,
mais sur le moment avait amorti le coup.

Donc mon cœur bat de nouveau
pour d'autres amis rencontrés jadis ;
et je ne me puis résoudre à l'oubli
des hautes espérances qui font de nous des hommes.

Je cherche votre amour : je tiens à crime
de pleurer quiconque à l'excès,
moi, moitié détachée d'une
amitié qui aurait triomphé du Temps ;

qui vraiment triomphe du Temps, et qui est
éternelle, à l'abri de toute crainte :
les mois et les années, qui absorbent toutes choses,
n'en sauraient arracher une parcelle.

Mais l'Été, par qui fument les flots,
le Printemps, qui enfle les ruisseaux étroits,
et l'Automne, avec les cris des freux
qui s'assemblent dans les bois sur leur déclin,

chaque palpitation aussi du vent ou de la vague,
me rappellent, au cours changeant des heures de clarté
ma tendresse ancienne en son linceul, [ou d'ombre,
ma passion première au tombeau.

Ma tendresse ancienne en son linceul,
incorporée au silence, tient à parler :

« Lève-toi, marche, et cherche
une amitié pour les ans à venir.

» Je t'observe du tranquille rivage ;
ton âme peut monter jusqu'à la mienne,
mais par les mots chéris du langage humain
nous ne communiquons plus tous deux. »

Et moi : « Les nuages de la nature peuvent-ils obscurcir
la clarté étoilée des esprits affranchis ?

Comment cela ? Peux-tu bien ressentir pour moi,
pour ma douleur, une sympathie exempte de douleur ? »

Et légèrement tombe ce murmure :

« Il t'est malaisé de sonder ce mystère ;
je triomphe en un définitif bonheur,
et c'est le terme serein de toutes choses. »

C'est ainsi que j'entretiens commerce avec le mort ;
ou c'est ainsi, ce me semble, que parlerait le mort ;
ou c'est ainsi qu'à mon deuil il faut s'amuser de symboles,
à ma vie languissante se nourrir de rêves.

A présent, dans l'attente d'une fin précise,
quand aura passé cette vie, et que je trouverai
un lieu pour nous réunir, l'amour avec l'amour,
j'implore votre pardon, ô mon ami !

Avec moins de fraîcheur, notre amour est aussi sincère
en pressant vos mains fraternelles et, je l'avoue,
je ne pourrais, le voudrais-je, reporter
sur vous tout ce que je sentais pour lui.

Car qui sont ceux qui laissent dans l'oubli
les promesses de l'aube dorée ?
Première amour, première amitié, vertus égales,
qu'épouse le cœur vierge.

Mon cœur cependant, qui ne peut que pleurer,
qui bat dans une cellule solitaire,
qui pourtant se rappelle encore son étreinte,
mais ne palpite plus au bruit de son pas.

Mon cœur, encore que veuf, ne peut reposer
pleinement dans l'amour de ce qui n'est plus ;
il cherche à battre à l'unisson d'un cœur
qui réchauffe une autre poitrine vivante.

Ah ! malgré ce qui lui manque, acceptez mon présent :
sachez-le, la primevère encore a son prix,
la primevère de la fin de l'année,
qui ne diffère guère de celle du Printemps.

LXXXVI

Air suave après les averses, embaumé d'ambroisie,
qui tombes à flots des sombres splendeurs,
du soir sur le buisson, la fleur
et la prairie, d'un souffle lent purifies

le dôme de l'espace, glisses sous
le bois frangé de rosée,
enfonces et effaces le croissant dans l'eau .
que tu rides, viens éventer mes tempes, chasser

la fièvre de ma joue, et insuffler
la plénitude de vie nouvelle qui nourrit ton haleine
en tout mon corps ! et qu'enfin le Doute et la Mort,
frère et sœur malsains, laissent ma fantaisie voler

de l'une à l'autre de ces ceintures d'océans vermeils,
dans ces ondes de parfums qui au loin s'épandent,
jusques là-bas, où dans l'étoile qui se lève
cent âmes murmurent : « Paix ! »

LXXXVII

J'ai longé les murs révévés
dans lesquels jadis je portais la robe ;
j'ai erré au hasard à travers la ville,
et j'ai vu le tumulte des salles ;

j'ai de nouveau entendu dans les chapelles des collèges
la tempête que soulèvent leurs orgues élevées,
ce tonnerre de musique dont les roulements ébranlent
le prophète peint sur les vitraux ; (1)

j'ai de nouveau perçu les cris lointains,
le battement cadencé des avirons dans la course
sous les saules ; j'ai foulé les rives,
et tous ces ponts, et tous

(1) 1^{re} édition : « Les prophètes peints sur les vitraux. »

ces terrains au sol gris une fois encore, et je me sentais le même, mais plus le même cependant ; enfin j'ai remonté cette longue allée de tilleuls pour voir l'appartement qu'il habitait.

Il y avait un autre nom sur la porte :
je suis resté là ; dedans tout était bruit
de chansons, d'applaudissements, de jeunes gens
cassant des verres et frappant le plancher.

Là jadis nous tenions nos débats, troupe
de jeunes amis, sur l'âme et sur l'art,
sur le travail, les variations du marché,
et toute la charpente du pays ;

alors quelqu'un lançait une flèche habile,
mais qui partait mollement de la corde ;
un autre perçait l'un des cercles extérieurs,
un autre l'un des intérieurs, ça et là :

enfin lui, le maître archer,
trouvait la cible au centre. D'une oreille avide
nous l'écoutions. Qui ne restait suspendu à ouïr
le discours dont le flot s'épandait librement

de point en point, avec force, grâce
et harmonie dans les limites prescrites,
jusqu'à ces conclusions où nous voyions
le Dieu qui était en lui illuminer son visage,

presque soulever son corps de terre, et briller
dans l'azur de ses prunelles à la céleste sagesse,
et, au-dessus de ces yeux surhumains,
la barre du front de Michel-Ange.

LXXXVIII

Libre oiseau, dont la mélodie, liquide en sa douceur,
fait vibrer Eden parmi les bourgeons des rameaux vivaces,
oh ! dis-moi où se confondent les sens ;
oh ! dis-moi où s'unissent les passions,

d'où elles rayonnent : les âpres paroxysmes prennent
ta voix ardente dans le feuillage sombre ;
et au plus profond du cœur du deuil
ta passion étreint une secrète joie.

Et moi, dont la harpe voulait chanter la douleur,
je ne puis toujours rester maître des notes :
la splendeur de l'ensemble des choses
jaillit le long des cordes et s'épand.

LXXXIX

Charmille qui mêles et opposes sur le tapis
de ce gazon uni l'ombre et la lumière,
et toi, dont librement s'étend et s'élève
le feuillage, majestueux sycomore,

que de fois, venant ici,
mon Arthur a trouvé vos ombrages aimables,
et secoué loin de lui à l'air généreux
la poussière, le bruit, la fumée de la ville !

Il avait l'œil ouvert à tout ce qu'il voyait ;
il se mêlait à tous nos simples jeux ;
il s'y plaisait, au sortir des prétoires bruyants
et des poudreux séjours du droit.

Quelle joie pour lui dans cette retraite,
sous le manteau d'une ombre parfumée,
de boire l'air plus frais, et de regarder
le paysage s'assoupir sous la chaleur !

Quelle vertu, pour chasser l'essaim des soucis,
en les coups de la faux dans la rosée du matin,
en les rafales, dont le vol, traversant le jardin,
abattait la moitié des poires mûrissantes !

Quel délice lorsque, tous en cercle
autour de lui, nos cœurs et nos oreilles se repaissaient
de l'entendre, couché et lisant
les poètes toscans sur la pelouse ;

ou qu'en l'après-midi tout resplendissant d'or
un hôte, une sœur heureuse chantait,
ou bien qu'elle apportait là sa harpe et lançait
une ballade à la lune brillante !

Non moindre était le plaisir en des humeurs plus gaies,
au delà du coteau qui nous borne allant à l'aventure,
de couper la longueur du jour d'été
par un banquet bien loin dans les bois ;

là nous volions de sujet en sujet,
nous discussions les livres à aimer ou à haïr,
nous traitions des réformes accomplies dans l'Etat,
ou déroulions quelque rêve socratique.

Mais, si je vantais la ville et son activité,
avec passion toujours il s'emportait contre elle,
car « broyés là par la meule sociale,
nous émoussons mutuellement nos angles,

« et étouffons, » disait-il, « dans un moule et sous un vernis
le pittoresque de celui-ci comme de celui-là. »

Nous causions : la rivière à nos pieds courait,
le flacon de vin gisait couché dans la mousse,

ou mis à rafraîchir dans l'eau qui se fonçait.

Enfin, revenant de la course lointaine,
avant que l'astre à l'auréole de pourpre
descendît au tombeau de son père,

nous avançons, jusqu'à la cheville enfonçant dans les
et entendions, derrière le rideau de chèvrefeuille, [fleurs,
le lait bouillonner dans le seau
et les bourdonnements des heures embaumées de miel.

XC

Son âme ne savourait l'amour qu'à demi,
il n'avait jamais bu à la source sacrée
là où elle touche le ciel, celui qui le premier put jeter
cette amère semence parmi le genre humain :

que s'ils pouvaient, les morts de qui les yeux mourants
avaient été fermés avec des gémissements, reprendre leur
ils ne trouveraient chez l'enfant, chez l'épouse, [vie,
qu'un accueil glacial à leur résurrection.

Certes, il était bien, dans la chaleur du vin,
de boire à eux avec une larme émue,
de parler d'eux, de souhaiter qu'ils fussent là,
de tenir leur souvenir pour presque divin.

Mais s'ils revenaient, ceux qui n'étaient plus ?
Voilà leurs fiancées en d'autres mains ;
l'héritier avide parcourt leurs terres,
et ne voudra s'en dessaisir un seul jour.

Et même, si les fils n'étaient point ainsi faits,
le père encore chéri n'en viendrait pas moins causer
un désordre pire que la mort, et ébranler
les colonnes de la paix du foyer.

Mais toi, bien aimé, reviens vers moi !
Qu'importe des changements accomplis par les années ?
Je ne me trouve pas encore une unique pensée
qui réclame contre mon désir de t'avoir.

XCI

Lorsque de roses plumets se coiffe le mélèze,
que siffle exquisément la grive en son essor,
ou que sous la buisson nu
passe le vol de l'oiseau de Mars couleur bleu de mer,

viens : prends la forme sous laquelle m'est connue
ton âme au sein du temps parmi tes pairs ;
que l'espoir des années qui ne s'accomplissent point
rayonne vaste et clair autour de ton front !

Lorsque le souffle de l'été, qui d'heure en heure fait mûrir,
s'exhale, embaumé de cent roses,
sur les mille flots des blés
qui ondulent autour de la grange solitaire,

viens : non pas dans les veilles de la nuit,
mais aux lieux que le soleil ardent féconde,
viens, splendide en ta forme d'outre-tombe,
et pareil à une lumière plus belle en la lumière.

XCII

Si quelque vision venait à révéler
tes traits, peut-être la tiendrais-je pour vaine,
pour un pur délire du cerveau.
Oui, elle aurait beau parler, et faire appel
à telle chose advenue là où nos destins s'agitaient
ensemble aux jours d'autrefois,
peut-être dirais-je seulement : « J'entends un murmure
de la mémoire où souffle le passé. »

Oui, elle aurait beau parler et dévoiler à ma vue
un fait de l'année qui vient,
et les mois, dans leur cours prochain,
montreraient que l'avis fantôme était véridique,
peut-être n'y verrais-je point tes prédictions,
mais des pressentiments de l'esprit,
de ces images des événements,
qui surgissent souvent avant qu'ils n'aient surgi.

XCIII

Je ne dois point te voir. Dirai-je
que jamais esprit n'a brisé le lien
qui le retient loin de la terre natale
où d'abord il marchait en son vêtement d'argile ?

Point d'ombre visible de l'être perdu,
mais lui, l'Esprit lui-même, vient peut-être
là où tout nerf est sourd aux sensations :
Esprit pour l'Esprit, Ame pour l'Ame.

Oh alors ! des invisibles hauteurs
où tu possèdes avec les dieux un bonheur inimaginé,
oh ! du lointain de l'abîme
des multiples et divers changements,

descends, frappe, entre : entends
ce vœu trop ardent pour que des mots l'expriment ;
et qu'en mon corps aveugle
mon Ame sente que la tienne est tout près.

XCIV

Combien pur de cœur et sain d'esprit,
par quelles divines affections enhardi,
devrait-il être, celui dont la pensée voudrait
une heure de communion avec les morts !

En vain toi, ou tout autre, tu appelleras
les esprits hors de la splendeur de leurs jours,
si, comme eux, tu ne peux dire, toi aussi :
« Mon esprit est en paix avec toutes choses. »

Ils visitent le cœur silencieux,
les imaginations calmes et claires,
la mémoire pareille à un ciel sans nuage,
la conscience pareille à une mer au repos.

Mais quand l'âme est pleine de rumeur,
que le doute sur le seuil guette,
ils ne peuvent qu'écouter à la porte
et entendre la maison se quereller dedans.

XCV

Un soir nous nous étions attardés sur la pelouse,
car sous nos pieds l'herbe était sèche :
une vivifiante chaleur ; sur le ciel,
voile d'argent, la brume de l'été ;

un calme qui laissait les flambeaux brûler
sans trembler ; pas un cri de grillon ;
seul le ruisseau lointain s'entendait,
et sur la table l'urne vibrail.

Et les chauves-souris tournoyaient dans les cieux
[embaumés,
et voletaient ou exposaient à la lumière ces corps mem-
[braneux
qui hantent le crépuscule, avec leurs capes d'hermine,
leurs poitrines laineuses, leurs yeux ronds et luisants.

Nous chantâmes alors de vieilles chansons, qui reten-
[tirent
de tertre en tertre, là-bas, où, mollement couchées,
les vaches faisaient des taches blanches, et les arbres
sur le champ étendaient leurs bras noirs.

Mais lorsque les autres, un par un,
eurent pris congé de moi et de la nuit,
et que dans la maison lumière après lumière
s'éteignit, et que je fus tout seul,

une soif s'empara de mon cœur : je lus
l'histoire de cette heureuse année qui avait été jadis,
dans ces feuilles tombées, mais restées vertes encore,
les nobles lettres du mort.

Et étrangement fut le silence rompu
par la voix silencieuse des mots, et étrange
était le cri muet de l'amour défiant le changement
d'éprouver sa valeur ; et étrangement parlaient

la foi, la vigueur, hardies à s'arrêter
sur les doutes qui font reculer le lâche,
et habiles à traquer, à travers les pièges du langage,
l'idée jusqu'en sa retraite dernière.

Ainsi mot par mot, ligne par ligne,
le mort vint me frôler du fond du passé,
et soudain je crus voir à la fin
son âme vivante rayonner sur la mienne ;

et la mienne, enlacée à la sienne, était ravie
vers les hauteurs empyrées de la pensée,
parvenait jusqu'à ce qui est, et percevait
les battements profonds du monde,

musique des Eons qui règle
les pas du Temps, les chocs du Destin,
les coups de la Mort. Enfin mon extase
cessa sous l'aiguillon du doute.

Ah ! le vague des mots ! mais qu'il est malaisé d'enfermer
dans les matériels cadres du langage,
malaisé même à l'esprit de saisir
à l'aide du souvenir, ce que j'étais alors devenu !

Puis le douteux crépuscule me montra
de nouveau les tertres où, mollement couchées,
les vaches faisaient des taches blanches, et les arbres
sur le champ étendaient leurs bras noirs.

Et, évoquée du fond des ténèbres lointaines,
une brise commença de frémir parmi
les larges feuilles du sycomore,
de remuer tous les parfums immobiles,

et, devenant plus fraîche dans les hauteurs de l'air,
agita les ormes touffus, balança
la rose aux lourds pétales, et secoua
les lis de tous côtés, et dit :

« L'aurore ! l'aurore ! » et s'évanouit.

Et l'Est et l'Ouest, sans un souffle,
confondirent leurs pâles lueurs, telles la vie et la mort,
pour s'élargir en un jour sans bornes

XCVI

Vous dites, mais sans ombre de dédain,
cœur aimant, dont les yeux bleu pâle
s'attendrissent sur la mouche qui se noie,
vous me dites que le doute est fils du Démon.

Je ne sais : mais j'ai vu un homme, (1)
versé dans mainte question subtile,
qui touchait une lyre d'abord discordante,
mais s'évertuait sans cesse à la rendre juste :

(1) Tennyson se met évidemment soi-même en scène dans ces vers.

perplexe en sa foi, mais pur en ses actes,
il finit par faire sortir son harmonie.
Il y a plus de foi vivante dans le doute sincère,
croyez-moi, que dans la moitié des *credos*.

Il combattit ses doutes et rassembla des forces ;
il ne voulait point aveugler son jugement ;
il affronta les spectres de l'esprit
et les terrassa : c'est ainsi qu'il arriva enfin

à se découvrir une foi plus robuste ;
et la nuit avec lui était la Puissance.
qui fait les ténèbres et la lumière,
et qui n'habite pas la seule lumière,

mais aussi les ténèbres et la nue,
comme aux anciens jours au-dessus des pics du Sinäï,
tandis qu'en Israël ils forgeaient leurs dieux d'or,
malgré la trompette et sa voix éclatante.

XCVII

Mon amour s'est entretenu avec les rochers et les arbres ;
sur le sol brumeux des montagnes il trouve
son ombre démesurée qu'une gloire couronne ;
il se voit lui-même dans tout ce qu'il voit.

Deux époux
je les regardais et je pensais à toi,
hôte de l'immensité et du mystère,
et à mon âme pareille à une épouse.

Ces deux-là.... ils demeuraient les yeux dans les yeux,
leurs cœurs dès longtemps ont battu à l'unisson,
être ensemble des Décembres faisait des Juins,
se séparer était toujours mourir.

Leur amour n'a jamais passé ;
les jours qu'elle ne peut oublier
attestent qu'il l'aime encore,
quoi que disent les âmes sans foi.

Sa vie, à elle, est solitaire, lui reste assis à l'écart,
il l'aime encore, elle ne pleure point,
bien que, plongé dans des choses sombres et profondes,
il semble indifférent à son cœur simple.

Il chemine le long du labyrinthe de l'esprit,
il lit les secrets des étoiles,
il semble si près et pourtant si loin,
il a l'air si froid : elle juge qu'il est bon.

Elle garde ce qu'il lui a donné il y a des années,
une violette fanée est son bonheur à elle ;
elle ignore en quoi lui est grand ;
à cause de cela, à cause de tout, elle l'aime davantage.

C'est pour lui qu'elle joue, c'est pour lui qu'elle chante
les jeunes vœux et la foi jurée ;
elle ne connaît que les choses du ménage,
et lui, il connaît mille choses.

Sa foi, à elle, est ferme et ne saurait changer,
elle sent obscurément qu'il est grand et savant,
elle le contemple avec des yeux fidèles et dit :
« Je ne puis comprendre : j'aime. »

XCVIII (1)

Vous nous quittez : vous allez voir le Rhin,
et ces belles collines sous lesquelles je voguais
quand j'étais là avec lui ; vous irez
le long des ceintures que font l'été les blés et les vignes,
jusqu'aux lieux où il soupira son suprême soupir,
jusqu'à cette Ville-là. La splendeur entière n'en paraît
pas plus vive que la lueur qui brille
sur le Léthé dans les yeux de la Mort.

Son vaste Danube en roulant son beau cours
enserrera ses îles, sans un regard de moi ;
je n'ai point vu, je ne veux point voir
Vienne, mais plutôt songer ceci : là,

triple voile de ténèbres, le Mal plane
sur naissances et épousailles ; l'ami est de l'ami
plus souvent séparé qu'ailleurs, les pères se penchent
au bord de plus de tombes, mille misères

grincent des dents sur les pas des hommes, et se repais-
aux foyers refroidis, et la douleur jette [sent
son ombre sur les splendeurs royales.

Et pourtant, je l'ai moi-même entendu, il disait :

« En nulle autre capitale
course plus majestueuse n'emporte et n'amène
le double flot des chars
parmi parcs et faubourgs, sous la rousseur

(1) Adressé par Tennyson à son frère et à sa belle-sœur,
qui parlaient pour leur voyage de noces.

» de frondaisons plus vigoureuses ; ni plus de joie, »
m'assurait-il, « n'habite aucune foule,
à l'heure où tout vit sous les lumières, où tout retentit
des jeux et des chansons, dans les baraques et sous les
[tentes,

» dans les palais impériaux ou dans les libres plaines,
à l'heure où tourbillonne la danse circulaire, ou jaillit
la fusée pour se fondre en flocons
de pourpre ou en pluie d'émeraudes. »

XCIX (1)

Te lèves-tu donc ainsi, aube blafarde, une fois encore,
bruyante des voix des oiseaux,
lourde des mugissements des troupeaux,
jour où je perdis la fleur du genre humain ?

Ta rougeur, traversant la nuit, tremble
sur le ruisseau là-bas qui s'enfle et bouillonne rapide
par les prairies qui fleurent le passé,
par les bois consacrés au mort.

Tu murmures dans le toit touffu
une chanson dédaigneuse du souci prochain,
et de l'Automne qui çà et là pose
son doigt de feu sur les feuilles.

Ton souffle embaumé éveille
en des foules sur la terre maternelle
des souvenirs de fiançailles ou de naissance,
en des foules plus nombreuses des souvenirs de mort.

(1) Cf. LXXII.

Oh ! où que soient ces âmes-ci,
entre les deux sommeils polaires,
elles sont aujourd'hui mes sœurs : [avec moi,
elles ne me connaissent point, mais elles pleurent

C

Je gravis la colline : d'un bout à l'autre
du paysage qui s'étend à mes pieds
je ne trouve point de lieu où ne palpite
quelque délicat souvenir de mon ami :

vieilles granges grisâtres, enclos solitaires,
bas-fonds marécageux où murmurent les roseaux,
échaliers rustiques qu'il séparent les prés,
pâtis qui montent et serpentent à travers la lande ;

tertres chenus où le frêne et l'aubépine
entendent les roulades de la dernière linotte,
carrières taillées dans la colline
et hantées du choucas querelleur ;

tintements des filets d'eau qui sortent des rochers ;
ruisseaux champêtres qui vagabondent
ça et là parmi les détours des prairies
nourricières des mères du troupeau ;

tout cela charmait des yeux aimés,
tout cela rappelle des jours plus aimables :
je quitte tout cela, je pars,
et il me semble qu'il meurt encore une fois.

CI

Sans un œil qui les observe, la branche du jardin va se
la tendre fleur courber la tête ; [balancer,
sans un cœur qui les aime, sur ce hêtre épaissira le
cet érable se consumera ; [feuillage brun,

sans un cœur qui les aime, le soleil à l'éclat superbe
ceindra de rayons de flamme son disque de graines,
et mille œillets roses nourriront
en été l'air vibrant de leur senteur poivrée ;

sans un cœur qui l'aime, parmi toutes ces barres de
le ruisseau murmurant descendra dans la plaine, [sable
à midi ou à l'heure où le Petit Chariot
tourne autour de l'étoile polaire ;

sans qu'une âme s'en soucie, les eaux entoureront le
[bocage ouvèrt au vent,
inonderont la retraite du héron et du râle,
ou en traits d'argent éparpilleront
la lune qui y vogue dans leurs criques et leurs anses.

Puis enfin au jardin et sur la lande
de nouvelles images s'épanouiront,
et d'année en année le paysage deviendra
familier au fils de l'hôte étranger ;

d'année en année le laboureur creusera
sa glèbe accoutumée, ou taillera les clairières ;
et d'année en année notre souvenir s'évanouira
de toute cette enceinte de collines.

CII

Nous quittons les lieux bien-aimés
où d'abord nous contemplâmes le ciel ;
ce toit, qui entendit notre premier cri,
abritera un étranger.

Nous partons, mais avant de partir,
tandis que je marche dans les allées du jardin,
deux esprits, deux amours différents,
se disputent en moi l'empire de l'amour.

L'un murmure : « Ici ton enfance chanta,
il y a longtemps, sa chanson matinale, et entendit
les discrets accents d'amour de l'oiseau
suspendu comme une frange au coudrier fatal. »

L'autre répond : « Oui, mais ici,
plus tard, tes pas s'égarèrent
en ces retraites avec l'ami que tu as perdu,
et cela les a faites trois fois plus chères. »

Les deux esprits ont lutté la moitié du jour,
l'un et l'autre invoquant séparément leur droit ;
infortunés rivaux dans un jeu toujours fatal,
aucun ne veut à l'autre abandonner la place.

Je me détourne pour partir : mon pied s'apprête
à quitter les champs, les plaines si riantes.
Et voilà qu'enlacés dans les bras l'un de l'autre ils se
en un unique et pur fantôme de regret. [fondent

CIII

En cette nuit, la dernière avant de franchir
le seuil de la demeure où j'avais été élevé,
en rêve je vis le mort,
et ma journée ensuite en resta tout heureuse.

Je croyais habiter un manoir ;
avec moi trois vierges : sur de lointaines montagnes
d'invisibles pics alimentaient de leurs ruisseaux
une rivière qui coulait au pied de la muraille.

Dans le manoir résonnaient la harpe et les voix.
Elles chantaient ce qui est sage, bon,
et beau. Au milieu se dressait
une statue voilée, à qui allaient leurs chants.

Et, bien que voilée, elle m'était connue,
l'image de celui que j'aimais et aime
à jamais. Puis entra le vol d'une colombe,
qui m'apportait de la mer un appel.

Et quand les vierges surent qu'il me fallait partir,
elles pleurèrent et sanglotèrent, mais me guidèrent
jusqu'à une petite barque qui était
à l'ancre en bas dans l'eau.

Et le long des plaines unies,
et sous l'ombre des falaises qui formaient les rives,
notre course serpentait sous des rangées
d'iris, sous les roseaux dorés.

Et à mesure que le rivage s'ouvrait plus large,
que les flots roulaient en un plus vaste espace,
les vierges croissaient en force, en grâce,
en majesté, et devenaient plus imposantes ;

et moi qui, assis à l'écart,
les observais, je grandissais dans tout mon corps :
je me sentais les muscles d'un fils d'Anak,
le cœur d'un Titan.

L'une cependant chantait la mort de la guerre,
une autre disait l'histoire
de la grande race qui doit naître,
et l'autre la création d'une étoile.

Enfin le flot à la marche rampante
commença d'écumer, et nous glissâmes
de lame en lame, et nous vîmes alors
un grand vaisseau dressant ses flancs étincelants.

L'homme que nous aimions était là sur le pont,
mais sa stature trois fois haute comme une stature
[humaine se pencha
pour nous accueillir. Je montai à bord,
et m'abattis en silence à son cou.

Alors les trois vierges d'une seule voix
pleurèrent sur leur sort ; pour elles j'étais cruel :
« Nous t'avons si longtemps servi, » disaient-elles,
« veux-tu donc maintenant nous laisser après toi ? »

J'étais si transporté, qu'elles ne purent obtenir
un mot de ma bouche, mais lui
répondit : « Entrez, vous aussi,
et venez avec nous » ; elles entrèrent.

Et tandis que le vent faisait sous sa caresse
jaillir une musique des écoutes et des haubans,
nous cinglâmes vers un nuage de pourpre
qui, comme une terre, dormait au bord de l'océan.

CIV

L'heure chemine vers la nativité du Christ ;
la lune est voilée, la nuit est calme ;
une unique église sous la colline
sonne, enveloppée dans la brume.

Sous la colline un unique son de cloche,
qui à cette heure de repos éveille
en mon cœur un unique murmure :
ces cloches ne sont pas celles que je connais.

Celles-ci ont des voix d'étrangères,
en ces lieux où ne traîne aucun souvenir,
où nulle part on ne respire le souffle des jours passés,
où tout est sol inconnu, que rien n'a consacré.

CV

Ce soir, sans les cueillir quittons
ce laurier, laissez ce houx monter : (1)
nous vivons sur le sol d'un étranger,
et étrange s'annonce notre veillée de Noël.

(1) 1^{re} version :

« Ce houx qui monte jusqu'à l'auvent,
nulle main ce soir ne le cueillera... »

La cendre de notre père est maintenant seule
et muette sous d'autres neiges :
au temps voulu s'y épanouit le chèvrefeuille,
la violette y vient, mais nous sommes partis.

Ma douleur obstinée ne donnera plus le change [rades :
à cette heure de gaieté par des mascarades et des cha-
la nouveauté des lieux, pareille au cours du temps,
a brisé la chaîne de cet usage qui s'en allait.

Que les soucis qui ne jettent qu'une ombre indécise,
ceux qui le plus souvent éprouvent notre vie,
épargnent un moment la nuit qui m'était chère,
et la tiennent pour consacrée au passé.

Point de pied qui frappe le plancher,
point de coupe fraternelle dont la chaleur écume !
qui voudrait conserver une pratique ancienne
que l'esprit ne vivifie plus ?

Ni chansons, ni jeux, ni festin ;
ni harpe qui résonne, ni flûte qui soupire ;
ni danse, ni mouvement, sauf
en ces lueurs, dans l'orient clair,

des mondes qui se lèvent, là-bas sur le bois.
L'été longtemps sommeille dans son germe ;
parcourez jusqu'au bout vos orbites réglées, puis amenez
le cycle suprême, riche de tant de bien !

CVI

Sonnez, cloches sans frein, vers les cieux sans bornes, le
du nuage qui s'enfuit, de la lumière glacée ! [glas
l'année meurt cette nuit :
sonnez son glas, cloches sans frein, et qu'elle meure !

Glas de l'année ancienne, annoncez la nouvelle :
sonnez, cloches heureuses, à travers la neige !
l'année s'en va, laissez-la partir ;
glas du mensonge, annoncez la vérité.

Glas du deuil qui mine l'esprit,
du deuil pour ceux qu'on ne voit plus !
Glas de la guerre du riche et du pauvre,
annoncez la justice réparatrice pour tout le genre humain.

Glas de ces causes qui meurent d'une mort lente,
des armes vieilles de la lutte des partis,
annoncez les formes de vie plus nobles,
avec des mœurs plus douces et des lois plus pures.

Glas de la misère, de l'angoisse, du péché,
de l'incroyable froideur du siècle !
Sonnez, sonnez le glas de mes chants lugubres,
mais annoncez les accents d'une voix plus pleine.

Glas de l'orgueil menteur du rang et de la naissance,
de la calomnie et de la haine entre citoyens,
annoncez l'amour du vrai et du juste,
annoncez l'universel amour du bien.

Glas des vieilles formes du mal hideux !
glas de la soif de l'or qui rétrécit l'âme !
glas des mille guerres de jadis,
annoncez le millénaire de paix.

Annoncez l'homme vaillant et libre,
le cœur plus grand, la main plus généreuse !
Glas des ténèbres de la terre,
annoncez le Christ qui doit venir.

CVII

C'est son anniversaire de naissance,
jour amer qui de bonne heure a disparu
derrière un banc pourpre et froid
de vapeur, laissant une nuit désolée.

La saison ne comporte ni fleurs ni feuillage
pour parer le banquet. Avec fureur court
la rafale de Nord et d'Est, et la glace
met des poignards à l'auvent hérissé,

et des aiguilles sur tous les fourrés et les buissons
jusqu'au croissant rigide là-bas suspendu
au-dessus du bois qui fait grincer et entrechoque
ses côtes dénudées et ses cornes de fer

ensemble, lors des tourmentes qui passent,
puis s'effacent sur les flots salés
qui battent la côte. Mais allez quérir le vin,
dressez la table et emplissez les verres ;

apportez de grosses bûches et couchez-les
pour faire un épais noyau de chaleur ;
de la gaieté ! causez et discutez
de toutes choses comme s'il était là :

nous célébrons ce jour. En un repas de gala,
aidé des livres et de la musique, ne manquons pas
de boire à lui, quoi qu'il soit devenu,
et de chanter les chansons qu'il aimait à entendre.

CVIII.

Je ne veux point m'isoler de mes semblables,
et, de peur d'en venir à la dureté de la pierre,
je ne veux point rester seul à dévorer mon cœur,
à nourrir de mes soupirs le vent qui passe.

A quoi bon la foi stérile
et le désir vide, même avec le pouvoir
d'escalader les suprêmes sommets du ciel,
ou de plonger sous les abîmes de la Mort ?

Que trouver sur les hauteurs suprêmes,
sinon ma propre image chantant des hymnes ?
et sur les gouffres de la Mort flotte
le reflet d'un visage humain.

J'aime mieux cueillir les fruits que peut porter
la douleur sous les cieux humains :
la douleur, dit-on, nous rend sages, . .
quelle que soit la sagesse endormie avec toi.

CIX

Une générosité de cœur s'épanchant en une parole
dont les originales sources n'étaient jamais taries ;
la critique clairvoyante d'un œil
qui pénétrait tous les sentiers des Muses ;

une intelligence séraphique, de force
à étreindre et terrasser les doutes humains ;
une logique passionnée, qui devançait
l'auditeur dans le feu de sa course ;

une haute nature éprise du bien,
mais sans trace de sombre ascétisme ;
une passion pure, fleur de neige
qui régna sur le sang durant la chaleur d'Avril ;

l'amour de la liberté à un degré rare,
de la liberté en son royal séjour
d'Angleterre ; non pas l'ardeur écolière,
l'aveugle nervosité du Celte ;

et la virilité fondue avec la grâce féminine
à tel point, qu'un enfant enlaçait
de lui-même une main confiante à la tienne,
et se trouvait heureux à voir ton visage
tout cela a existé, et sur toi mes yeux
se sont reposés, et ils se reposèrent en vain,
plus grande en est ma honte, à moi qui reste,
sans que ta sagesse m'ait fait sage.

CX

Ta conversation nous attirait charmés,
hommes d'âge tendre ou d'âge mûr :
l'âme débile, hantée par les scrupules,
à ta vue oubliait sa faiblesse.

Le cœur loyal à tes lèvres était suspendu,
l'orgueil de l'orgueilleux désarmait à demi,
à ton côté le serpent ne songeait point
à darder sa langue fourchue.

Les austères étaient doux quand tu étais là,
l'indocile se mettait à l'école
pour t'entendre, et la cuirasse du sot
s'amollissait, sans qu'il sût pourquoi.

Et moi, ton intime, assis à l'écart,
je jouissais de ton triomphe comme s'il eût été mien ;
et j'aimais davantage, parce qu'ils étaient à toi,
ce gracieux tact, cette chrétienne adresse.

En moi ni ton aménité ni ton art,
mais à moi l'amour infatigable,
et ce fils de l'amour, le vague désir
qui vers l'imitation éperonne le vouloir.

CXI

Le rustre en esprit, en haut ou en bas
de l'échelle des conditions, à tous les degrés,
même quand sa main porte un globe d'or,
roi par le sang, laquais par le cœur ;

le rustre en esprit, il aura beau voiler
sa misère sous les dehors de la mode,
laissera son naturel, poulain sauvage, briser
parfois la barrière dorée.

Qui en effet peut toujours feindre ? Mais lui,
à qui s'adressent mille souvenirs,
lui qui n'était pas au-dessous, mais au-dessus de toute
l'urbanité qu'il semblait incarner,

semblait la perfection de ce qu'il était, et montrait ensemble
et la correction dans tout détail de la vie sociale
et la noblesse des manières, comme la fleur
et le fruit naturel d'un noble esprit.

Jamais mesquinerie, ni colère,
ni ombre de mauvaise pensée
ne contractèrent l'expression d'un œil
qui dans sa lueur unissait Dieu et la Nature.

Et ainsi il portait sans reproche
ce grand, cet antique nom de galant homme,
que tant de charlatans déshonorent,
et que souillent mille ignobles usages.

CXII

Les hautes sagesse voient sagesse moindre
en moi, dont l'œil se repose avec indulgence
sur les gloires en ébauche,
et néglige la perfection d'œuvres plus limitées.

Mais c'est toi, qui tiens toute la place
en mon amour, la cause que
je semble jeter un regard distrait
sur telles âmes, dignitaires inférieurs de la destinée.

Qu'étais-tu en effet ? quelque nouvelle force
toujours surgissait au moindre appel,
et l'espoir ne pouvait trop espérer,
à contempler en toi d'heure en heure

de vastes éléments contenus dans l'ordre,
des périodes de calme tirées du sein de la tempête,
et l'infini des flots ondulant
en dociles marées au commandement de la pensée.

CXIII

On prétend que la douleur nous fait sages :
que de sagesse pourtant dort avec toi,
qui non seulement eût été mon guide,
mais eût profité aux âges à venir !

Car puis-je douter, moi qui te connaissais pénétrant
esprit, vigoureux et habile
pour l'effort, pour l'action, pour le succès.....
non, je ne doute point de ce que tu serais devenu :

vie ardente dans les luttes civiques,
âme chargée des plus hautes missions,
voix puissante au Parlement,
colonne immuable au milieu de l'orage,

si dans la tolérance l'audace ayant puisé sa force
devenait, les jours étant révolus,
un levier pour soulever la terre
et la lancer sur une autre route,

avec mille heurts, tours et retours,
avec les angoisses, les élans,
les écroulements, les clameurs,
les sursauts, les reculs.

CXIV

Qui n'aime la Science ? qui raillera
sa beauté ? Puisse-t-elle habiter
parmi les hommes et prospérer ! Qui lui fixera
des bornes ? Puisse son œuvre régner !

Mais sur son front siège une flamme :
elle porte en avant son visage,
et s'élance vers les hasards de l'avenir,
soumettant toutes choses à son désir.

A peine formée encore, enfant vaine...
elle ne peut combattre la crainte de la mort.
Qu'est-elle, sans l'amour et la foi,
qu'une étrange Pallas sortie du cerveau

des Démons ? d'une ardeur de feu pour renverser
toute barrière en sa course effrénée
vers l'empire. Qu'elle se tienne à sa place :
la seconde, non la première.

Une plus haute main doit la contenir,
si tout n'est vanité, et, guidant
ses pas, la faire marcher côte à côte
avec la sagesse, comme auprès d'une sœur aînée ;

car elle est fille terrestre de l'esprit,
mais la Sagesse fille céleste de l'âme.

Ami, qui atteignis ton but
si tôt, et me laissas en arrière,

je voudrais voir le vaste monde grandir pareil à toi,
qui ne grandissais pas seulement en force
et en science, mais d'année en année, d'heure en heure,
en humilité et en charité.

CXV

Maintenant disparaît la longue bande de neige, la der-
maintenant bourgeonnent les haies vives [nière ;
aux carrefours qui fleurissent, et, en touffes épaisses,
aux pieds des frênes, s'épanouissent les violettes.

Maintenant dans les bois l'on entend des voix sonores,
[prolongées ;
les lointains s'éclairent d'une teinte plus riante,
et noyée là-haut, dans l'azur plein de vie,
l'alouette devient une invisible chanson.

Maintenant se joue la lumière sur l'herbe et sur la plaine ;
les troupeaux sont plus blancs au fond de la vallée,
et plus laiteux l'éclat laiteux des voiles
sur la rivière qui serpente ou sur la mer lointaine,

là où maintenant la mouette tantôt gémit, et tantôt plonge
dans le vert étincelant des flots, où volent
les oiseaux heureux, qui changent de ciel
pour nicher et couvrir, qui vivent leurs jours

de contrée en contrée ; et dans mon cœur
aussi s'éveille le printemps ; et ma douleur
devient une violette d'Avril [couvre de fleurs.
et, comme toutes choses, se couvre de bourgeons, se

CXVI

Est-ce donc le regret des jours ensevelis
qui s'éveille plus aigu dans la douceur d'Avril,
s'assortit à l'année, et donne et prend
les couleurs du renouveau qui grandit ?

Ce n'est pas tout : les chansons, l'air en mouvement,
la vie qui renaît de la poussière,
par la voix des sens encourageant la foi
en la main qui a fait l'univers si beau.

Tout n'est pas regret : ce visage luira
sur moi dans mes rêveries solitaires,
et cette chère voix que j'ai connue jadis
me parlera encore de moi et des miens.

En moi déjà je sens vivre moins de deuil
pour les jours de l'heureuse intimité morte,
moins la passion de l'amitié qui a fui,
que le robuste lien qui doit nous unir.

CXVII

O jours ! ô heures ! c'est-là votre œuvre :
me retenir loin de ma vraie place,
un peu de temps encore loin de son étreinte,
pour un gain plus complet de bonheur futur ;

afin que l'éloignement produise
un désir de rapprochement doublement suave,
et qu'à la réunion, quand nous serons réunis,
la joie s'accroisse au centuple

pour chaque grain de sable qui tombe,
pour chaque empan d'ombre qui glisse,
pour chaque baiser des roues dentées,
pour toutes les courses des soleils.

CXVIII

Contemplez ici toute l'œuvre du Temps,
ce géant qui travaille en pleine jeunesse,
et n'allez pas rêver que l'amour et le savoir humains
soient l'argile et la chaux de la Nature mourante ;

mais croyez que ceux que nous nommons les morts
respirent un jour plus libre
pour des fins toujours plus nobles. A ce qu'on dit,
la terre solide où nous marchons,

à l'origine nappe de chaleur fluide,
s'amassa en formes que le hasard accommoda,
proie commode de tempêtes cosmiques ;
et tout à la fin naquît l'homme,

qui prospéra et se répandit de climat en climat,
avant-coureur d'une race plus haute,
et lui-même occupant un rang plus haut,
soit qu'il symbolise ainsi cette œuvre du temps

en lui-même, de progrès en progrès ;
ou que, couronné des attributs du malheur
comme d'autant de gloires, il poursuive sa marche et
que la vie n'est pas un minerai inutile, | montre

mais le fer arraché aux ténèbres centrales,
chauffé à la fournaise des terreurs brûlantes,
trempé dans les larmes où il plonge en sifflant,
et forgé par les coups du destin

pour prendre forme et servir. Debout, ! fuyez
le Faune titubant, le banquet sensuel !
Montez plus haut ! hors de vous la bête !
singé et tigre, à mort !

CXIX

Portes, devant qui mon cœur battait
si fort, sans larmes cette fois
me voici encore ; la ville dort ;
dans la rue je respire la prairie ;

j'entends gazouiller des oiseaux ; je vois,
entre les façades sombres qui au loin se prolongent,
comme un sentier d'azur l'aube première ;
je pense à mes premiers jours, je pense à toi ;

et je te bénis, car aimables sont tes lèvres,
et dans tes yeux luit l'amitié ;
et dans mes pensées c'est presque sans soupir
que je reçois la pression de ta main

CXX

J'ai confiance de n'avoir pas jeté au vent mon souffle ;
je crois que nous ne sommes pas tout cerveau,
mécanisme illusoire ; ce n'est point en vain
que, comme Paul avec les bêtes, j'ai lutté avec la Mort.

Nous uniquement de savantes figures d'argile ? non pas :
si la Science le prouve, alors
qu'importe la Science aux hommes,
à moi du moins ? Je ne voudrais point demeurer.

Que lui, l'homme éclairé qui viendra
plus tard, dès l'enfance établisse
sa conduite sur l'exemple du singe perfectionné ;
je suis né, moi, pour autre chose.

CXXI

Triste Hesper, au-dessus du soleil enseveli
et sur le point, toi aussi, de mourir avec lui,
tu vois toutes choses pâlies
et pâlisant toujours, et la fin d'une gloire :

l'attelage est détaché du char,
la barque tirée sur le rivage ;
tu écoutes à la porte qui se ferme,
et la vie s'obscurcit dans le cerveau.

Brillant Lucifer, rajeuni par la nuit,
à ta lueur j'entends le vaste labeur du monde
commencer, et l'oiseau matinal ;
à ta suite arrive la clarté plus vive :

la barque maraîchère est sur l'eau,
des voix la hêlent sur le bord ;
tu entends au village résonner le marteau,
et tu vois l'attelage en marche.

Doux Hesper-Lucifer, double nom
d'un seul astre, le premier, le dernier,
tu ressembles à mon présent et à mon passé :
tu as changé de place, tu es le même.

CXXII

Oh ! si tu étais avec moi, bien-aimé, alors
que je me révoltais contre mon destin
et voulais déchirer le voile de ténèbres
pour mettre les Cieux éternels à nu encore,

pour de nouveau sentir, en un paisible respect,
l'imagination vigoureuse faire rouler
une sphère étoilée autour de mon âme,
en confondre la marche avec la loi suprême ;

si tu étais avec moi, et si la tombe
ne nous sépare pas, sois avec moi maintenant,
pénètre mon cœur et mon cerveau :
tout mon sang alors, en son onde grossie,

s'animera d'un souffle plus vivant ;
et, pareil à l'enfant étourdi,
comme aux premiers feux du bonheur,
je laisserai s'envoler les pensées de la vie et de la mort ;

et la brise de la Fantaisie viendra à pleine haleine,
en chaque goutte de rosée se peindra l'arc-en-ciel,
dans les profondeurs de l'éclair de magiques lueurs,
et dans chaque pensée éclora une rose.

CXXIII

L'océan roule où croissait l'arbre.
O terre ! que de changements tu as vus !
Là où gronde la longue rue, c'était
le calme de la mer, centre du monde.

Les collines sont des ombres, et passent
de forme en forme, et rien ne subsiste ;
comme un brouillard se fondent les plaines solides,
comme des nuées elles s'assemblent et s'envolent.

Mais je veux habiter en mon âme,
et rêver mon rêve, et le croire réel ;
car, si mes lèvres peuvent bien murmurer « adieu »,
je ne saurais concevoir la séparation.

CXXIV

L'être que nous osons invoquer et bénir ;
notre plus chère foi ; notre plus affreux doute ;
Lui, Eux, Un, Tout ; en nous, hors nous ;
la Puissance que dans la nuit nous devinons :

je ne L'avais point trouvé sur la terre ni dans le soleil,
dans l'aile de l'aigle ni l'œil de l'insecte ;
ni au bout des questions où peut s'attaquer l'homme,
chétives toiles filées par les araignées que nous sommes.

Si jamais quand la foi sommeillait,
j'entendais une voix dire : « Ne crois plus »
et un rivage en ruine incessante
s'écrouler dans l'océan sans Dieu,

une flamme en mon sein fondait alors
la froideur de la raison glaciale,
et, tel un homme en courroux, le cœur
se levait et répliquait : « J'ai senti. »

Non, tel un enfant tourmenté de doute et de crainte ;
• mais cet aveugle cri m'avait rendu sage.
Puis je fus tel qu'un enfant qui pleure,
mais qui, pleurant, sait son père près de lui.

Et l'être que je suis aperçut de nouveau
l'être qui est, et que nul ne comprend ;
et de la nuit sortirent les mains
qui pénètrent la nature et pétrissent les hommes.

CXXV

Toujours, quand j'ai parlé ou chanté,
des notes douloureuses sont sorties de ma harpe,
oui, alors que souvent même semblait vivre
un démenti en ma voix,

mais l'Espérance n'avait jamais perdu sa jeunesse ;
elle regardait seulement avec des yeux plus voilés.
Ou bien l'Amour ne faisait que s'amuser de gracieux
tant il se sentait ferme en la vérité ; [mensonges,

et si le chant était plein de souci,
il respirait l'esprit du chant ;
et si les mots étaient tendres et forts,
il y mettait son sceau royal.

Il demeure avec moi jusqu'à l'heure où ma barque voguera
à ta rencontre sur l'océan de mystère,
où la force électrique qui en moi tient
mille artères en branle manquera.

CXXVI

L'Amour est et était mon Seigneur et mon Roi,
et devant lui je me présente
pour avoir des nouvelles de mon ami,
qu'à toute heure apportent ses courriers.

L'Amour est et était mon Roi et mon Seigneur,
et le sera toujours ; quant à présent je demeure
à sa cour sur terre, et dors
environné de sa garde fidèle,

et entends parfois une sentinelle
qui va de place en place,
et dit tout bas aux mondes de l'espace,
dans la nuit profonde, que tout va bien.

CXXVII

Et tout va bien, encore que la foi et les apparences
soient séparées dans la nuit de la crainte :
elle fait bien de rugir, la tempête, pour ceux qui entendent
à travers la tempête une voix plus profonde,

proclamant que la vérité sociale se propagera,
et aussi la justice, quand même trois fois encore
la rouge fureur d'émeute de la Seine
sur les barricades amoncellerait les morts.

Mais malheur à celui-ci, qui porte une couronne,
et à celui-là, le lépreux, dans ses haillons !
elles tremblent, les assises du roc ;
les aiguilles de glace s'écroulent,

et fondent avec fracas dans les flots ;
la forteresse craque sur les hauteurs,
la terre stupide lance un éclair vers le ciel,
et le vaste Eon s'engloutit dans le sang,

environné des flammes de l'Enfer.

Toi cependant, âme chère, astre heureux,
de loin tu domines le bouleversement,
et tu souris, sachant que tout va bien.

CXXVIII

L'amour qui monta d'une aile plus vigoureuse
et sans défaillance lorsqu'il fit rencontre de la Mort
soutient la foi moins hardie
qui voit le cours des choses humaines.

Sans doute de vastes remous dans les flots
du temps qui marche tourbillonneront encore,
et des races qui trônent pourront déchoir.
Mais vous, qui recélez le bien,

libres Heures, dont le vol entraîne l'Espérance et la Crainte,
si toute votre action devait se contenter
d'aboutir à des vieilleries à l'apparence neuve,
si toute votre mission ici-bas était

de tirer, de rengâner une épée inutile,
de duper la foule par de brillants mensonges,
de démembrer un dogme dans les querelles des sectes,
de changer la valeur d'un mot,

de déplacer un pouvoir arbitraire,
de river l'étudiant à son pupitre,
de parer de pittoresque une antiquité nue
et de faire croître l'herbe sur une tour féodale,

alors mon mépris aurait droit de descendre
sur vous et votre ouvrage. J'entrevois
que toute chose, comme en une œuvre d'art,
est effort concourant à une fin.

CXXIX

Cher ami, lointain objet perdu de mes vœux,
si loin, si près dans la douleur et dans la joie ;
toi que j'aime le plus quand je sens le mieux
qu'il est des choses inférieures et des choses supérieures ;

connu et ignoré ; humain, divin ;
douce main, douces lèvres, doux yeux d'homme ;
cher ami céleste qui ne peux mourir,
à moi, à moi pour toujours, toujours à moi ;

étrange ami, passé, présent, à venir ;
plus profondément aimé quand plus obscur est ton mystère :
voici que je fais un rêve de bonheur
et confonds tout l'univers avec toi.

CXXX

Ta voix est dans les vibrations de l'air ;
je t'entends courir dans les eaux vives ;
tu trônes dans le soleil levant,
et ta beauté rayonne dans le soleil couchant.

Qu'es-tu donc ? Je ne puis le deviner ;
mais j'ai beau croire dans l'étoile et la fleur
te retrouver, force éparse,
je ne t'en aime pas moins.

Mon amour enserme l'amour d'autrefois ;
mon amour aujourd'hui est une passion plus large ;
tu es mêlé à Dieu, à la Nature,
mais je crois t'en aimer davantage et davantage encore.

Tu es bien loin, mais toujours proche ;
je te possède encore, et je m'en réjouis ;
je suis heureux, car ta voix m'entourne ;
même en mourant je ne te perdrai pas.

CXXXI

O vouloir vivant qui subsisteras
alors que toute chose visible sera ébranlée,
jaillis du roc de l'âme,
coule en toutes nos actions et rends-les pures,

que nous puissions élever du sein de la poussière
une voix faite pour celui qui entend.
un cri vainqueur des années,
vers qui fait œuvre avec nous, — et croire,

avec la foi qui naît de la volonté,
les vérités qui ne sauraient se prouver
avant l'heure où nous serions réunis à tout ce que nous
à tout ce dont nous venons, âme en âme. [aimions,



EPITHALAME (1)

Cœur loyal, éprouvé, si bien et si longtemps,
ne demande pas d'épithalame :
c'est le jour de ton mariage, et en cela
il est plus de musique qu'en aucun chant.

Je n'avais point goûté pareil bonheur
depuis qu'il m'avait dit pour la première fois qu'il aimait
une fille de notre maison ; je n'avais point connu
depuis ce sombre jour un jour comme celui-ci.

Pourtant j'ai depuis lors compté [revenues,
à peu près trois fois trois années : elles ont passé, sont
ont renouvelé mon sang et changé mon corps ;
mais l'amour n'est pas moindre, il est plus fort ;

il ne s'occupe plus d'embaumer
en des chants mourants un regret mort ;
il est comme une statue solidement assise,
en une attitude de calme gigantesque.

Le regret est mort, mais l'amour est plus fort
qu'en les étés envolés,
car moi-même avec eux j'ai grandi
et suis devenu plus robuste qu'avant ;

(1) Bien que Tennyson n'ait donné à cette pièce ni numéro
ni titre, c'est un véritable épithalame, composé pour le ma-
riage de sa sœur Cécilia.

et les vers que j'ai faits sonnent à mon oreille
comme les échos d'un âge plus débile,
pour la plupart comme de vaines chansons bruyantes,
jeux du caprice du soleil et de l'ombre.

Mais où est-elle, la fleur nuptiale,
qui doit avant midi devenir épouse ?
Elle entre, et resplendit, telle la lune
d'Eden sur le nuptial berceau :

sur moi elle penche ses yeux ravis,
puis sur toi ; ils rencontrent ton regard
et brillent comme l'étoile qui tremblait
entre les palmiers du paradis.

Oh ! lorsqu'elle était encore en bouton,
il avait, lui aussi, prédit la rose irréprochable.
C'est pour toi qu'elle a crû, pour toi qu'elle croit
à jamais, belle autant que bonne.

Et tu en es digne : âme vigoureuse,
et douce également ; esprit large, élevé,
ferme ; tu portes tout le poids
du savoir allégrement ainsi qu'une fleur.

Mais maintenant partez : midi est proche,
et tu dois de mes mains recevoir la fiancée ;
elle est sans crainte, du moins avec toi auprès d'elle
et moi derrière elle sera sans crainte.

Car moi, qui l'ai fait danser sur mes genoux,
l'ai veillée sur les bras de sa nourrice,
ai protégé du danger sa vie entière,
je dois enfin m'en séparer pour toi.

La voici sur le point de devenir épouse :
sous les pieds de ma chérie les morts,
autour de son front leurs marbres mélancoliques,
et les plus vivantes paroles de vie

sont soupirées à son oreille. L'anneau est passé,
« Consens-tu » a reçu réponse, et derechef
« Consens-tu » s'élève : de vous deux enfin
son doux « J'y consens » ne fait qu'un.

A présent signez vos noms, pour qu'ils soient lus,
muets témoins d'une matinée de joie,
au village par des yeux qui n'ont point vu encore.
Voilà les noms signés, et là-haut

commencent la sonnerie et le grondement qui disent
cette joie à tous les vents qui passent ;
le mur, qui ne voit rien, s'ébranle, et sur les arbres
la feuille morte tremble au mouvement des cloches.

Heure délicieuse ! des heures plus délicieuses
les attendent. Maint joyeux visage
les salue..... les jeunes filles du lieu
sous le porche nous criblent de fleurs.

Heure délicieuse ! voici l'épousée
avec celui à qui j'ai donné sa main.
Ils quittent le porche, ils passent près de la tombe
qui aujourd'hui a l'air ensoleillée.

Aujourd'hui la tombe s'illumine pour moi,
pour eux la splendeur de la vie est plus vive.
Ils restent partager le banquet de midi,
et se reposeront ce soir au bord de la mer.

Que toutes mes généreuses ardeurs s'élancent
pour accueillir et saluer un soleil plus radieux ;
mon souvenir cède et ne fuira point
cette mousse des vignobles de l'est de la France.

Elle circule à la ronde, la fantaisie s'ébat,
les cœurs s'échauffent, les visages se colorent,
quand, buvant à la santé de l'épouse et de l'époux,
nous leur souhaitons une longue suite d'heureux jours.

Ne me blâmez point trop si je
songe à un hôte plus calme
qui peut-être, peut-être, au milieu des autres est là,
et sans parler leur souhaite le bonheur.

Mais il faut partir, le temps presse,
les chevaux ornés de faveurs blanches sont là qui attendent ;
ils se lèvent, mais s'attardent ; l'heure passe ;
des adieux, des baisers, et les voilà partis.

Une ombre tombe sur nous, pareille au voile
que des nuages ténus jettent sur l'herbe,
mais elle s'efface quand nous sortons
pour parcourir les bois ou nous promener dans le parc,
en discutant les phases de leur cour :
on parle d'autres couples qui se sont mariés,
de l'air qu'elle avait, de ce qu'il disait ;
puis nous revenons à la chute de la rosée.

Encore le banquet, les discours, la gaieté,
l'ombre d'une pensée qui passe, la profusion
des propos et de l'esprit, le double toast,
la coupe suprême, les trois fois trois hourras,

enfin la danse, ... puis je me retire.
Muette est cette tour qui parlait si fort,
haute au ciel la traînée des nuages ;
sur les dunes monte un feu.

O lune, monte aussi, là-bas au-dessus de la dune ;
que par-dessus dunes et vallées
toute la nuit vogue ta radieuse vapeur,
quelle passe sur la lueur silencieuse de la ville,

la façade blanche des palais, la clarté des ruisseaux ;
qu'elle atteigne toutes les cîmes des monts,
et tous les estuaires dont les bras étendent
le sommeil de leurs flots d'argent le long des falaises.

Qu'elle effleure d'une ombre le seuil nuptial,
tende un léger voile sur le toit et les murs ;
puis, qu'elle s'épanouisse et verse sa splendeur
en perles sur tous les heureux rivages

où eux reposent au bruit de l'océan.
Et, astres et systèmes roulant leur cours,
une âme surgira de l'infini
et révélera son être en des bornes précises,

et, circulant dans la vie des formes inférieures,
se fera homme, naîtra et pensera,
agira et aimera, chaîne plus étroite
entre nous et la race suprême

de ceux qui face à face contempleront
la science, qui domineront
la Terre et les choses de la Terre, et dans leurs mains
tiendront la Nature ainsi qu'un livre ouvert :

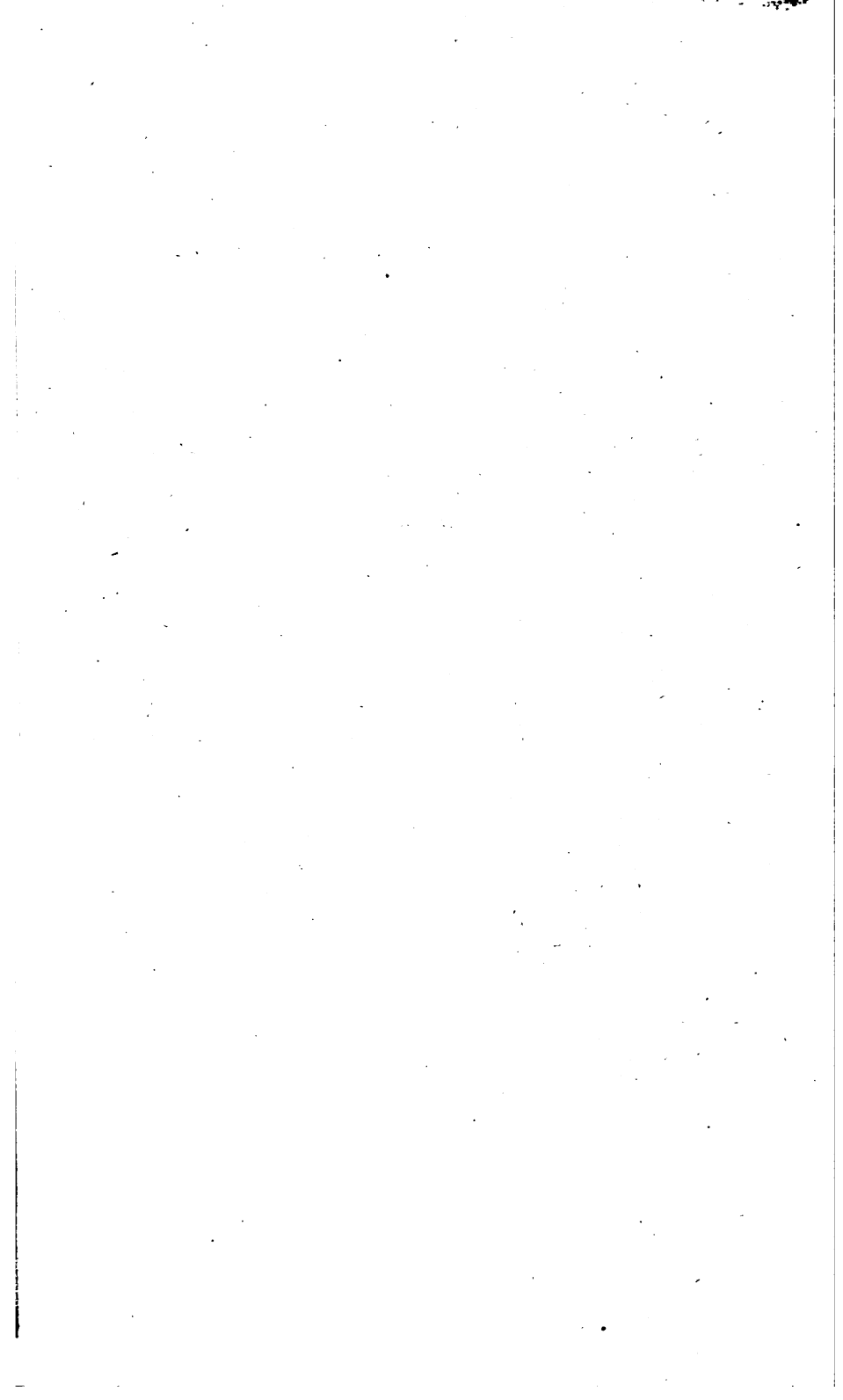
non plus même parents éloignés de la brute,
car nos pensées, nos amours, nos œuvres,
nos espoirs, nos souffrances, tout cela n'est que le germe
qui en eux produira fleurs et fruits.

Et de ceux-là l'homme qui avec moi foula
cette planète était un noble type,
qui parut avant la maturité des temps,
cet ami de mon cœur qui vit en Dieu,

en ce Dieu qui à jamais vit et aime,
seul Dieu, seule loi, seul principe,
et seule lointaine fin sacrée,
vers qui marche la création entière.

L. GOUYET.





PLAN

DE LA VILLE DE BREST

SA DATE ET LE NOM DE L'AUTEUR

Il existe à Paris, au Dépôt des Cartes et Plans, sous le numéro 19 A, un plan géométrique relevé de la ville et chasteau de Brest avec le bourg de Recouvrance et le territoire adjacent à l'un et l'autre de ces deux lieux.
— Légende.

M. Guillaume-Marie Pilven, ancien garde principal du génie, né à Brest-Recouvrance, le 31 janvier 1785, fort habile dessinateur, décédé à Brest, le 1^{er} juillet 1867, a fait une copie de ce plan.

Fondateur, avec Levot, de la Société Académique de Brest (1858), M. Pilven a fait hommage de son travail à son ami, ancien président de la Société et conservateur de la bibliothèque de ce port.

Au décès de ce dernier, l'établissement est devenu propriétaire de ce plan.

Cette copie, dit M. Pilven, est sur une échelle de 200 toises. L'original a été établi sur une échelle double : 0.40 centimètres pour les 200 toises.

Il n'y a point de millésime sur le plan. MM. Pilven et Levot ne semblent pas avoir entrepris d'en déterminer la date et cependant ils avaient par devers eux tous les éléments nécessaires pour obtenir ce résultat.

Nous appuyant sur les données de ces deux travailleurs, nous pouvons avancer que ce plan est des derniers

mois de l'année 1666 ; quant au nom de l'auteur, on le trouvera plus loin.

Relevons les annotations figurant au plan à la légende :

Lettre G. — L'endroit où se dégorgent les eaux des fontaines de Cadern et de La Pie, lesquelles charrient toujours quelques immondices.

Nous reviendrons sur ces fontaines.

Lettre K. — Maison toute blanche appelée la maison Du Chemin, du nom de celui qui l'habite, laquelle sert de reconnaissance pour le mouillage en tirant vers l'Est : sur quoy il est à remarquer que dès aussitost que le chasteau empesche qu'on ne la puisse plus voir, il ne faut pas songer à jeter l'ancre que l'on ne soit au canal de Lanterneau, à cause des bas fonds.

Il exista à Brest, à cette époque, un sieur Chemin et un sieur Duchemin. Le premier était dans l'administration de la marine et en relations directes avec le Cardinal de Richelieu. Dans les lettres à lui adressées les 26 febvrier, 6 mars et 20 juin 1627, le grand Maistre de la navigation les termine par *vostre affectionné amy*. Par la première (*Correspondance*, t. 2, p. 389) il le chargea de retirer 16 canons de fonte verte d'un vaisseau de guerre naufragé en la côte du Marencin — terrain marécageux environnant la ville de Marans ; que le Roy, lui dit-il, désire qu'il en charge le sieur de la Barre, ou en son absence ses officiers. M. Avenel, annotant cette lettre, dit en renvoi : officier attaché à la Reine mère. Il s'agit peut-être de Jean Delabarre qui, en 1636 et 1649, était

garde-magasin général en Normandie, et avait par suite des employés sous ses ordres. (Jal, *Vie de Duquesne*, t. 1, p. 180. *Correspondance d'Escoubleau de Sourdis. Etats statistiques*, etc., t. 3, p. 508). La deuxième lettre à Chemin est un ordre de rester, en la coste où vous êtes pour recueillir les pièces de naufrage qui se découvriront de jour à autre, et particulièrement le cañon que l'on peut retirer outre celui qui est déjà à terre et de le diriger sur Bayonne. Dans la troisième, p. 477, il est question des difficultés qu'éprouvait Richelieu à se faire reconnaître par la Bretagne en qualité de grand Maître de la navigation : qu'à ceste heure que le Roy a envoyé un pouvoir pour juger deffinitivement, on viendra à bout de tout, et charge Chemin de lui envoyer une liste des personnes qu'il croira susceptibles de pouvoir garder les côtes et de voir comment on pourrait faire venir le canon à Blavet.

Ce Chemin était au nombre des 39 commissaires de la marine du Ponant et l'un des quatre commissaires affectés au port de Brest. Les trois autres étaient : Mangot, Jacques ; Mallet, Mathurin ; Jirault, Jacques (1).

Ils avaient un traitement fixe annuel de 300 livres et des appointements extraordinaires pour avoir travaillé dans le port qui s'élevèrent, pendant l'année 1635, à la somme de 1.000 livres (2). Ils étaient sous les ordres du premier président du Parlement de Bretagne, Claude de Marbœuf, lieutenant-général du grand Maître dans la

(1) A Nantes, en 1627. — Rapport de d'Infreville. *Correspondance d'Escoubleau de Sourdis*, t. 3, p. 211.

(2) *Etats statistiques de la marine de France de 1631 jusqu'à 1639. Correspondance d'Escoubleau de Sourdis*, t. 3, p. 370, 505.

province maritime de Bretagne, aux appointements de 1,500 livres. Il avait été confirmé dans ces fonctions par Lettres-Patentes du 28 novembre 1626.

Si le nom du propriétaire de la maison blanche du plan est bien *Duchemin* et non *Chemin*, ce serait Guillaume Duchemin, capitaine des gardiens. Le 1^{er} février 1670, il fut nommé Maître des équipages, à Brest, pour conjointement avec les officiers du port avoir soin des agrées, apparaux et ustensiles.

Une note relevée dans le corps du plan complète le tableau des difficultés de la navigation des bâtiments à la sortie du chenal. Elle est ainsi conçue :

Banc de sable (1) distant d'environ trois câbles de la terre, lequel a une pointe fort longue et fort étroite depuis son commencement jusque par le travers de l'entrée de la *Chambre de Brest*, — le fer à cheval — venant toujours en eslargissant du costé de l'Est et ne descouvre jamais quoy qu'il n'ayt de basse-mer que le fond icy marqué — 1 1/2 brasse. — Pour cela de grands navires n'y peuvent pas mouiller, mais ils peuvent passer par dessus avec le flot. Ainsy on ne peut pas compter ce banc, endroict de la bonne rade, laquelle se trouue au dela d'iceluy du costé du Sud-Est, et se connoist par une ligne rationnelle tirée du clocher de Recouvrance à la seconde pointe du goulet proche laquelle sont les escueils des Minous. Enfin, quand on voit ce clocher et la seconde pointe en un même temps, on est alors en bonne rade.

La correspondance signale en outre un immense âmas

(1) Le banc de Saint-Marc.

de coquilles d'huîtres rejetées à la mer après les repas des équipages.

Dès l'année 1669 Du Quesne et Cauderon entreprirent le levé de la carte de la baie de Brest (1). Le 20 décembre 1675, vingt cartes de l'entrée du port de Brest étaient adressées à l'Intendant de la marine avec cette recommandation : *prenez garde qu'il n'en soit délivré qu'aux capitaines des vaisseaux du Roy*. Ces cartes avaient été faites par l'ingénieur Denys de Lavoye qui avait fait la carte maritime de la côte Sud de Bretagne, la radé, goulet de Brest, la rivière d'Auray, le golfe de Morbihan, pendant que Pierre de Massiac, sieur de Sainte-Colombe, autre ingénieur, s'occupait de la côte Nord de Bretagne. Lettre de Colbert à Sainte-Colombe, 28 octobre 1679.

Les difficultés pour l'entrée dans le port n'étaient pas moins considérables. Les bâtiments devaient éviter la pointe de sable située à l'extrémité de *Ros-an-Avalou* (le tertre des pommiers), aujourd'hui le fer à cheval et qui, porte le plan, ne couvre — couvre — de mer basse que de sept pieds quoy qu'il y a 18 ans elle courist de 14, le terrain s'y étant haussé du depuis par les vases et immondices qui s'y sont arrêtées.

De l'autre côté du chenal on trouvait l'escueil de *la Rose*, qui est à l'entrée du port, ne des couvre jamais, et couvre de basse mer de six à sept pieds dans les marées ordinaires.

(1) Inventaire des Archives de la marine, série B, B², pp. 393, 399.

En comparant le plan qui nous occupe avec celui de Tassin (1631), dessiné par G. Pilven d'après le plan original (Levot, t. 1, p. 117), il semble que des travaux avaient déjà été entrepris pour diminuer l'écueil.

Après avoir franchi la roche La Rose, les bâtiments devaient, pour atteindre la *Chambre de Brest* c'est-à-dire le port, effectuer quelques mouvements. A ce moment commençait le service du Maître des Equipages, expression prise ici dans le sens d'agrès et non de réunion d'hommes embarqués sur un même bâtiment. Les maîtres des équipages faisaient disposer les amarres que du bord l'on envoyait à terre, où elles étaient tournées à un pieu, à un rocher, à un canon, au fer d'une boucle. En l'année 1538, on trouve un paiement fait à Iehan Pellerin de la somme de 45 solz tournois pour lui et vingt autres bons mariniers qui auraient semblablement hallé, toué, mis hors du port et hâvre la dite galéace nommée *le Saint Iehan*. Jal, *Glossaire nautique*, p. 817, col. 1.

A Brest, où les bâtiments étaient d'un plus fort tonnage, on faisait usage d'organeaux — corruption d'arganeau — boucle de fer que l'on fixait sur un point de l'une ou l'autre rive de la Penfeld, ou peut-être sur des tours bâties exprès pour ce service. Du côté de Recouvrance, on utilisa sans doute les rochers servant de base à la vieille tour de *La Motte-Tanguy*, ainsi que deux autres que l'on aperçoit sur le plan de Tassin de l'année 1631. Sur la rive gauche de la Penfeld il exista jusqu'en 1762 des tours qui avaient pu avoir cette destination. La légende d'un plan de 1762 contient la mention suivante :

« Sur le bord de la mer, il y avait des restants d'anciennes tours qui ont été démolies il n'y a pas longtemps, comme il y en a encore vis-à-vis de l'autre côté du port, sur une hauteur, c'est-à-dire à Recouvrance. » Levot, t. 1, p. 197.

Le bâtiment était enfin en sûreté dans la *Chambre de Brest*.

La *Chambre de Brest* était ainsi nommée parce que, dit le P. Fournier en son *Hydrographie*, ch. XXXIII, p. 70, la flotte royale de Brest y est en autant d'assurance de tous les vents que si les vaisseaux étaient clos et couverts dans une chambre : l'excellente forteresse qui y est fait qu'on n'y redoute aucune surprise.

Le 28 août 1639, le cardinal de Richelieu écrivait à Monseigneur l'archevêque de Bourdeaux, lieutenant général de l'armée : quand vous ferez vos désarmements vous enverrez les grands vaisseaux à Brest, huit au Havre et trois ou quatre petits à Brouage.

Une chaîne fermait cette chambre qui, d'après le plan, commençait près l'église de Notre-Dame de Recouvrance, aujourd'hui le 1^{er} magasin des subsistances, et se terminait aux bassins de Poultaniou.

« J'ay fait partir le sieur Petit pour aller à Brest expressément faire mettre le port en tel estat que la Chambre soit scure pour les vaisseaux du Roy, et que la fermant avec de bonnes chaînes, les ennemis n'y puissent faire mal ny par effort ny par feu. » *Correspondance du Cardinal*, t. 4, p. 500.

Nous ne savons, dit Levot, t. 1, p. 120, si le sieur Petit vint à Brest. Ce fut Duquesne qui fit faire ce travail, en

1638 et 1639, et qu'il reprit en 1669 ou 1670, ainsi qu'il l'apprend dans un mémoire de 1670. Jal, *Vie de Duquesne*, t. 1, pp. 37-38. Le rocher sur lequel était fixé l'organeau du côté de Brest était visible en 1677. — Mémoire de Sainte-Colombe. — Il a disparu en 1865 lors des excavations pratiquées pour obtenir le terrain du *Parc à charbons*, sous le château Levot, t. 1, p. 120.

Au 31 août 1698, la chaîne était tendue à la cale construite devant l'église *Notre-Dame de Recouvrance* et qui, en 1779, était encore connue sous la dénomination de la *cale à la cabane Herpin*. C'était un officier de port qui y avait son bureau et son logement en 1697. *Il avait mis une partie de son bien pour faire bastir une maison sur le port du côté de Recouvrance*. Cette maison était, selon notre appréciation, sur le sol du magasin basti au temps de François I^{er}, sur le bord du canal ne restant que les quatre murailles. *Rapport de d'Infreville*, 1629. Dans ses écrits, notamment à la page 107 du tome 2 de son *Histoire de Brest*, Levot place cette maison du côté de Brest. Sur cette rive il y avait la *grange* dont il s'occupe au tome 1, pages 57 et 122. Quant au magasin du temps de François I^{er}, il fut adjugé le 14 janvier 1684 à un sieur Le Duc. Le procès-verbal, sur parchemin, existe aux archives du port. Le magasin touchait l'église. Partie du terrain servit à l'élargissement du quai.

Lorsque l'on eut terminé la construction de la *forme pour le radoubage des vaisseaux*, sur les quatre piliers de l'entrée on fixa des organeaux afin de faciliter les mouvements des navires qui devaient y être introduits.

« Je ferai incessamment travailler à une pile de maçonnerie à l'entrée du port du côté du chasteau où il y aura des anneaux et l'on construira aussi quatre pieux à l'en-

trée de la *Forme*, pour le même objet. » Lettre de l'Intendant, du 30 juillet 1690.

Le port se terminait un peu au delà de la *Forme*. Une nouvelle chaîne était tendue entre deux tours, l'une blanche, située sur la rive droite de la Penfeld, l'autre noire, placée sur la rive gauche.

« L'on commença à fonder la tour qui ferme le port du côté de Recouvrance. » — 8 juillet 1686. — Au 29 du même mois, elle était à sa huitième assise.

« L'on éleva la tour de l'enceinte du port et l'on travailla à la muraille qui la joint. » — 16 septembre 1686.

Le long de chacune d'elles était un degré — escalier — qui descendait du rempart au pied des tours. Lettre de l'Intendant du 26 février 1694. — Une barrière avait été placée au haut du degré.

Une voûte avait été pratiquée sous chacune d'elles pour permettre la circulation.

On y emmagasinait les poudres de retour de campagne et les bombes de la marine.

L'une d'elles avait été affectée par l'Intendant comme prison de M.M. les gardes de la marine. Mais leur commandant, M. de Coulombe, ne l'ayant pas trouvée assez *affreuse*, on les emprisonna, à l'occasion, dans l'une des tours du château. Précédemment, ils étaient incarcérés à Pontaniou. Il avait fallu choisir un autre local parce qu'un de ces jeunes gens mit le feu à la paille du cachot et faillit être asphyxié. Un de ses camarades lui avait passé du feu par un trou afin de lui permettre de prendre du tabac. Lettre de l'Intendant, du 15 novembre 1686.

Au 21 avril 1790 ces tours avaient disparu et l'on reportait à 500 toises plus haut la chaîne tendue entre

ces constructions. On réalisait ainsi les idées du lieutenant-général Filley qui, le 17 octobre 1763, proposait le recul : il sera facile alors de placer douze à quinze vaisseaux au delà de ce que le port peut contenir actuellement.

Ce ne fut qu'à la suite d'un travail opiniâtre que l'on obtint ce résultat. Il fallut enlever les rochers qui s'étendaient du bassin de Brest à la corderie basse, approfondir le chenal. Dans ce but le membre de l'Académie des Sciences, André Dalesme, fit de fréquents séjours à Brest, à partir de 1684. La Chambre de Brest, *l'endroit le plus profond du port*, s'envasa promptement. Il fallut multiplier le nombre des machines à curer. Cet envasement avait diverses causes :

Ainsi que le constate la note G du plan de 1666, les fontaines de *Cadern* et de *La Pie* charriaient des immondices. De chaque côté de la Penfeld et jusqu'à son extrême limite, il existait un assez grand nombre de terres labourées qui s'arrêtaient à la mer. Un arrêt du Conseil de 1744 dut interdire les labours à moins de 60 toises de chacun des deux bords de la Penfeld. Depuis 1685 les cloaques de la ville, du côté de Recouvrance près la chapelle de Notre-Dame et à Brest près la Forme, déversaient leurs immondices. A partir de l'année de 1707 des marchés furent passés avec Dalesme pour l'entreprise du curage. On suspendit le travail à la fin de l'année 1711, les États de Bretagne ayant refusé de coopérer à cette dépense. Le travail fut repris en 1720. En 1738 les vaisseaux tels que le *Lys*, de 70 canons, n'ayant que 20 pieds de tirant d'eau à l'arrière, talonnaient sous

leur armement *vis-à-vis de l'Intendance*, située sur l'ancien quai et au point où s'ouvre le bassin de Brest.

En quel endroit du plan faut-il rechercher les fontaines de *Cadern* et de *La Pie* ?

D'après le plan, leur cours remontait fort haut. Elles étaient, suivant l'habitude, au ras du sol. C'est ce que rappelait l'inscription latine de l'année MDCCCIX, placée autrefois sur la fontaine du bourg de Saint-Pierre-Quilbignon. En voici la traduction :

L'eau de cette fontaine autrefois vagabonde
s'égarait sur la route en funestes détours
depuis qu'on a réglé son cours,
elle est utile à tout le monde.

Cette fontaine, qui fait l'objet d'une notice au *Bulletin de la Société Académique de Brest*, 1868-1869, est probablement une dérivation de celles de *Cadern* et de *La Pie*. Elles aboutissaient sur le quai, près une croix que l'on aperçoit sur le plan. Ces cours d'eau sont ceux que Jongleur, envoyé à Brest par Seignelay en 1690, désigne dans son mémoire d'une façon différente.

5° Les fontaines de *Prat-Ledant* et de *Tremillot*, au-dessus de la porte de Recouvrance. — Levot, t. 2, p. 37.

La croix dont il vient d'être question exige quelques explications. Elle demeura à la même place jusqu'en 1786, bien que le duc d'Aiguillon eut prescrit, à la date du 26 mai 1764, de la transférer sur la place de la Congrégation (des Artisans). La raison de ce retard provenait de l'opposition faite par le seigneur du Châtel, proprié-

taire de cette partie de la ville. Les lettres-patentes de juillet 1681 avaient réuni les habitants des deux rives de la Penfeld en une seule et même communauté ; mais rien n'avait été changé par ailleurs. Les seigneurs du Châtel étaient toujours propriétaires de leur terre. En 1741, Louis-François Crozat, seigneur, marquis du Chastel, maréchal de camp des armées du roi, l'avait rappelé en ces termes à Sa Majesté : *Tout ce qu'il y a dans Recouvrance appartient aux Du Chastel par droit patrimonial, et le Roy n'y possède rien en propre.*

En 1764, la seigneurie du Châtel était administrée par Charles-Antoine de Gontaut-Biron, marquis de Gontaut, chevalier des ordres du Roy, lieutenant-général des armées, gouverneur de Lândau et de la province de Languedoc, pair de France, ayant la garde noble de Messire Armand-Louis de Gontaut, issu de son mariage avec Antoinette-Eustachie Crozat et, d'autre part, Etienne de Choiseul, comte de Stainville, marquis de Carman, maréchal de camp des armées du Roi, etc., époux et *procureur de droit* de Louise-Honorine Crozat.

En 1786, eut lieu la faillite des Guéménée, propriétaires de cette seigneurie. Le 9 avril 1786, M. Smith, Procureur fiscal de la dite seigneurie, consentit au déplacement de cette croix, aux frais de la Communauté de ville, et à la condition qu'elle serait transférée à l'endroit qu'il choisirait, soit à l'intérieur de la ville, soit au cimetière. La Communauté de ville n'ayant aucun égard au désir exprimé par M. Smith, fit placer cette croix dans un coin du marché, situé rue de la Porte. Ce fut le 21 juillet. Dès le 25 du même mois, sur les représentations du Procureur fiscal, secondé par M. De La Rue, Rec-

teur de l'église du Saint-Sauveur, la croix fut transportée au cimetière.

Cette croix s'élevait près l'église de Notre-Dame de Recouvrance située sur le quai qui portait alors la dénomination de *Toull-a-Logoden*. Il se divisait en deux parties : la plus haute *Uc'hla* ou *Huelaf* et la plus basse *Izella*. *Toull* signifie trou, creux, caverne, échancrure et *Logoden*, souris.

On voit, d'après ce qui vient d'être dit, que la croix était devant la porte de l'arsenal ouverte il y a peu de temps sous le nom de porte Jean-Bart, dénomination dernière de l'ancien quai de la rive droite de la Penfeld.

Le duc d'Aiguillon, en donnant l'ordre de déplacer la croix, faisait remarquer, le 26 mai 1764, que située à l'ouverture de la rue de l'église de Notre-Dame de Recouvrance et de celle de la rue Neuve, elle gênait la circulation des voitures.

Depuis de longues années, en effet, l'état des lieux de 1666 avait été profondément modifié. Voici un croquis qui, d'après l'annotation y figurant, présenterait la situation des choses en 1688, et plus vraisemblablement en 1692. On y aperçoit une fontaine commencée, dit le plan, en 1697, ce qui est inexact. Cette fontaine se nommait la *fontaine de Notre-Dame* (du nom de l'église). Sa construction, autorisée par un arrêt du conseil du 11 septembre 1691, commença le 13 avril 1692 et fut achevée le 24 avril 1698.

Une délibération de la Communauté de ville du 14 avril 1692 constate qu'il fut voté une somme de 5,276 livrés pour transporter la cale du passage au devant du

quai pour la commodité et la décharge des chaloupes du Roy et le service public; *pour remplir et joindre les deux quais*; faire et conduire le canal et réservoir qui y est à présent. Or, tous ces détails se retrouvent sur ce croquis, qui est par conséquent de l'année 1692.

L'échancrure que l'on aperçoit et que l'on se proposait, en 1692, de faire disparaître, était l'ancienne *fosse aux mâts* que Garangeau avait construite suivant lettre du 15 mai 1682, de Seignelay à Dumont, *Jal. Glossaire*, p. 714, col. 2. En 1752, le remplissage de 1692 s'écroula. On rebâtit le mur et au devant on établit un plateau de carénage pour les navires marchands. Le 18 février 1790 le Conseil général de la Commune de Brest transmettait aux Commandant et Intendant de la marine à Brest une pétition de plusieurs citoyens notables tendant à ce que le lieu connu à Recouvrance sous le nom de *La Fosse*, soit désormais libre et que tous les armateurs puissent faire caréner leurs navires par tels maîtres charpentiers et calfats qu'ils le jugeront convenable, sans être contraints à se servir du ministère du sieur Rohan, maître-calfat-juré de l'Amirauté.

Les fontaines de *Cadern*, *La Pie*, *Prat-Ledant*, *Tremillot*, en 1690, ne se déversaient donc plus à la mer.

A partir de la croix s'était constitué un village assez étendu, celui de *Prat-ar-Cadran*.

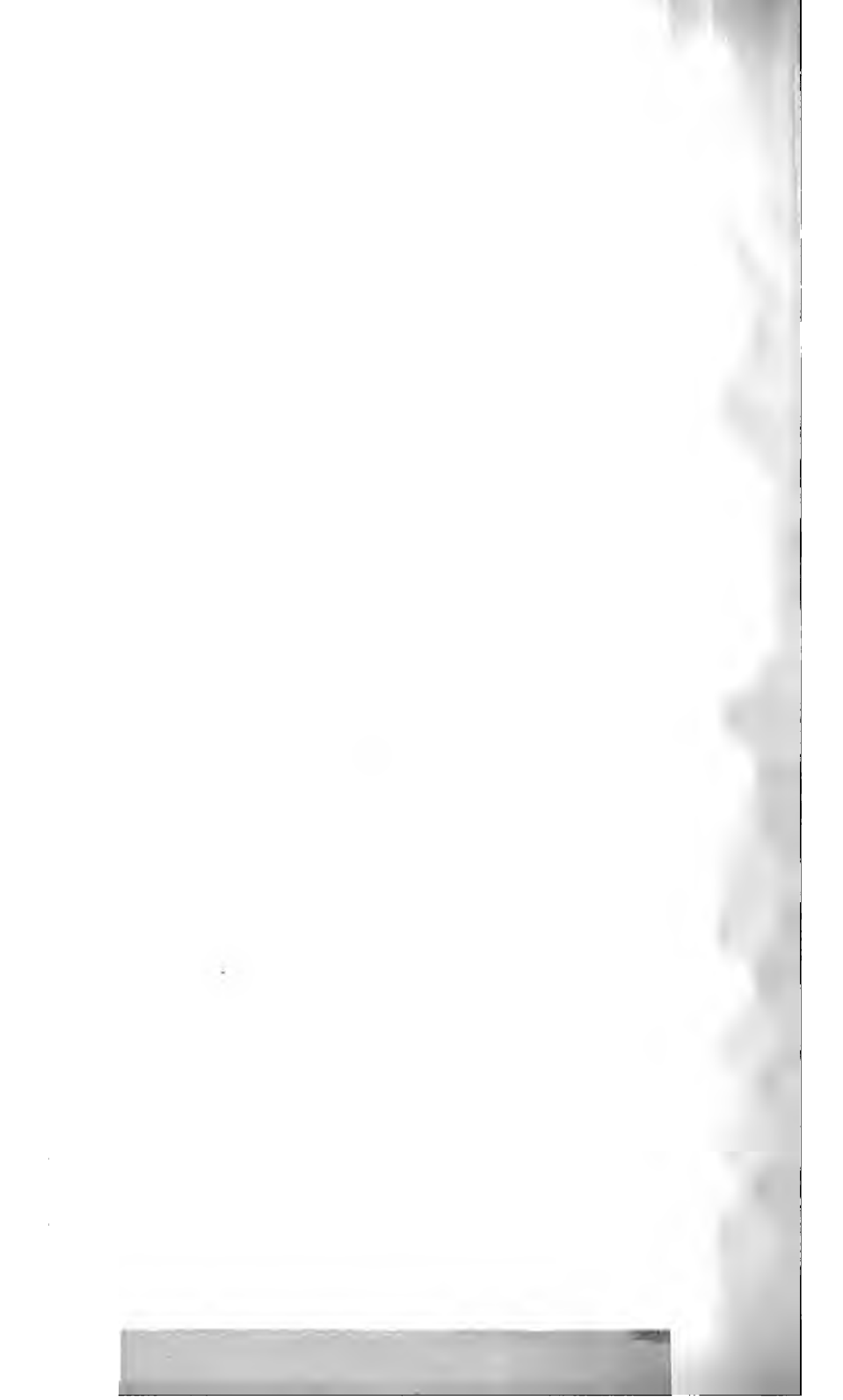
Là demeurait le constructeur Hubac, époux de Marie Carbonneau. En 1640 Maistre Laurens Uhac, charpentier-ès-ateliers du Roy et Catherine Carbonnelle, sa compagne, demeuraient dans l'habitation de Poultanou, bourg de Recouvrance, c'est-à-dire dans l'un des magasins bâtis

DE RE)

le marché.

ésigné par





en 1631 par l'ordre de Richelieu, autour de la *cricque de Poultanion*, la fosse aux feux.

L'une des rues de *Prat-ar-Cadran* portait le nom de rue Hubac. Il y avait également la rue de *Ros-ar-Coat*, habitée par des membres de cette famille Hubac.

Etienne, fils de Laurens, né le 8 mars 1648 à Recouvrance, décédé le 12 février 1726, obtint, en 1686, un emplacement sur le port. La maison qu'il édifia disparut en 1762, avec cinq autres, lors de la construction des magasins qui font suite au musée d'artillerie.

Vers 1683 on ouvrit dans le terrain de *Prat-ar-Cadran* la rue qui porte encore le nom de *Rue Neuve*.

Prat ar-Cadran confinait au bois de Kerébezom, environs des rues de *Bouillon* ou *Bouilleau* et *Vauban*.

Barthélémy de Massiac, sieur de Kérébest, ayant remplacé son frère Pierre, sieur de Sainte-Colombe, décédé à Brest le 15 novembre 1682, avait terminé, en 1692, la porte du Conquet. Un portier-consigne aux appointements annuels de 150 livres y avait été placé, le 10 janvier 1692. A la demande du gouverneur de la ville et château de Brest, une garde avait été affectée à la porte de Recouvrance, le 28 juin 1692.

On accédait alors à cette porte par deux pentes que l'on appelait : *Rue Haute* et *Rue Basse*.

En mars 1692, le marquis de Nointel, intendant de la province, avait informé la Communauté de ville qu'il y avait urgence de construire une chaussée à la porte de ville de Recouvrance (à niveler les deux pentes) et d'y remplir un fond où existe une fontaine fournissant presque tout ce côté de la ville ; qu'il était nécessaire de

conserver cette source et de la conduire à une distance de 50 toises.

Près cette fontaine était le bois de Kerébezom. Levot, t. 1, pp. 344 et 345, en a dit quelques mots. Il ne s'est pas préoccupé de rechercher l'emplacement de ce bois ainsi que celui de la fontaine.

Grâce à l'obligeance de M. Jourdan de la Passardière, nous avons sous les yeux l'acte dont s'est servi Levot et pouvons donner quelques renseignements plus précis. Il porte la date du 30 juillet 1692.

« Ce jour par devant les notaires royaux Le Vaillant et Barzic comparurent Yves Le Gac, sieur de L'Armorique, maire de Brest et Pierre Floch, marchands, marguilliers de la *confrérie de Notre-Dame des Agonizans* esrigée audit Brest du costé de Recouvrance.

» Ils avaient, dit l'acte, avant ce jour, reçu la somme de dix huit cens livres de quelques personnes pieuses qui par humilité ne veulent estre nommées lesquelles considérant qu'on ne peut rien faire de plus agréable à Dieu, ny de plus utile au public que d'aider les moribonds dans le passage terrible de la mort, d'où dépend leur bonheur ou leur malheur éternel, et étaient chargés d'achepter un emplacement dans le dit lieu. »

Le Gac et Floch s'adressèrent à la dame Jeanne Le Gac, dame de Kerven, en son hôtel à Brest, paroisse des Sept Saints. La fille de cette dame allait prochainement épouser le capitaine de vaisseau comte de Saint-Pierre dont l'habitation est devenue la *Préfecture maritime*.

M^{me} de Kerven céda un emplacement et estendue de terre dans un parc et un petit bois appelé *Kerébezom* et un petit pré au bas, situé au dit Brest, du dit Recou-

vrance, consistant en 42 pieds au Roy de fasce à prendre de l'encoignure du restant du terrain devers le ruisseau et la fontaine vulgairement nommée *Prat-an-Cadran*, tirant à la grande porte du dit costé de Recouvrance et du corps de garde et sur la rue qu'on projette de faire *sur le dit ruisseau* où il donne de Septentrion.

Lesquels 42 pieds auront aussi face sur la rue montant de la dite grande rue, située du Soleil Levant à la dite église du Saint-Sauveur, avec toute la profondeur du terrain devers la dite rue conduisante au dit Saint-Sauveur, jusques à l'emplacement de Nicolas Chaunois, Guillaume Lagadeuc et femme.

Lesquels pourront prendre 18 pouces du dit terrain pour aider à faire le fondement du pignon septentrional de leur maison qu'ils feront faire à leurs frais.

En leur payant la moitié lorsque les dits Le Gac et Floch ou leurs successeurs en la qualité, voudront s'en servir.

Mesme quantité de 42 pieds devers le Midy et emplacement des dits Chaunois et Lagadeuc.

Et du costé occidental, telle longueur et proffondeur que trouvera s'étendre et contenir le dit terrain devers la rue mesnante au dit Saint-Sauveur.

Par ce qu'en bâtissant les dits acquéreurs ny leurs successeurs ne pourront sous quelque prétexte que ce soit avoir aucune veüe, entrée ny sortie sur les autres emplacements restants du costé occidental.

Et qu'ils seront tenus de clore le dit emplacement soit de maisons ou murailles sous cejourd'huy en deux ans, etc., etc.

Voici la description de cette fontaine, d'après un docu-

ment dont nous n'avons pas conservé la date et qu'existe aux archives du Commissariat général à Brest.

« Au milieu d'un bouquet d'arbres se trouvait la fontaine miraculeuse de la Vierge de Prat-ar-Cadran. Le ruisseau de cette fontaine servait de lavouer et d'abreuvoir. »

On aperçoit ce bouquet d'arbres sur le plan de 1666.

On se mit à l'œuvre pour la construction de la chaussée ordonnée par M. de Nointel, le remplissage du fond où était la fontaine, ce qui amena la construction de la levée qui permit de se rendre au village de l'Armorique. C'est ce que constate l'extrait suivant d'une requête de la Communauté de ville du 23 juillet 1693 adressée à M. de Lavardin.

(Expose) 3^e que du côté de Recouvrance il n'y avait que deux fontaines, l'une à Prat-ar-Cadran qui fournissait de l'eau à tout son quartier, dont le ruisseau servait de lavoir et d'abreuvoir, se trouve occupée par les terres et déblais des remparts et par la levée que l'on fait pour la communication des rues de la Porte de la ville, de sorte que pour la conservation de la source, il est nécessaire de la conduire par des canaux à une distance de 49 toises, ce qui occasionnera une dépense évaluée par les ingénieurs à 2,000 livres.

Le 24 avril 1698 la Communauté liquidait la dépense de la construction de la voûte nécessaire pour l'achèvement des rues *Haute* et *Basse* et pour continuer la rue Traverse allant à l'Armorique.

Une notice sur les fontaines de la ville insérée dans l'*Annuaire de Brest et du Finistère* pour 1836, publiée par la *Société d'Emulation*, p. 142, sur données fournies par M. Billard, ingénieur-fontainier, contient ce qui suit :

Plus bas que les lavoirs (rue Lapérouse), sous la partie de la rue de la Porte où sont situées les échoppes, il existe une source qui alimente la fontaine de la rue Neuve et de la rue de la Porte, aujourd'hui water-closets.

Avant la Révolution de 1789 — dit la notice — il existait dans *la petite rue de Traverse des rues Neuve et de la Fontaine*, une source qui avait une niche où se trouvait une petite statue de la Sainte Vierge. L'eau qu'elle fournissait en abondance était non-seulement de bonne qualité, comme alimentaire, mais elle possédait encore, d'après la croyance populaire d'alors, la merveilleuse vertu de guérir une foule de maladies.

Le texte de l'acquisition de la maison des *Agonisants* permet, à mon avis, de déterminer approximativement l'emplacement de la fontaine miraculeuse.

La maison des Agonisants bordait le bois de Kerébezom occupant la rue de la Porte ; c'est probablement l'une de celles portant les numéros 20 et 22 dans la rue et faisant l'angle de cette rue et de celle de Vauban ; puis venait le pré et enfin la fontaine devait être fort près des premières échoppes de la rue à la hauteur des lavoirs et non plus bas, comme le dit la notice de 1836.

Nous reprenons le dépouillement des annotations du plan et allons indiquer quel en est l'auteur.

L'original, dit M. Pilven, est au Dépôt des Cartes et Plans sous le numéro 19 A.

Une étiquette collée au dos porte l'indication suivante :

PLAN RELEVÉ DE BREST ET DE SES ENVIRONS

Ch. de Ch. v. à la main

Ces initiales ne sont obscures pour personne. L'auteur du plan est Louis Nicolas, chevalier de Clerville, maré-

chal de camp le 21 septembre 1652, commissaire général des fortifications et réparations des villes de France 1658, décédé en 1677, à Oléron, dont il était gouverneur. Il fut remplacé dans sa charge de commissaire général par Sébastien Le Prêtre de Vauban.

Il est étonnant que M. Pilven n'ait pas inscrit au-dessous des initiales le nom de Clerville et qu'il n'ait pas arrêté son attention sur une remarque inscrite par le chevalier à propos du tracé y indiqué des fortifications faites par Julien Ozanne, sous la direction de Charles Bonin, vicomte de Courpoy, remplaçant le marquis de Castelnau, gouverneur des ville et chasteau de Brest (1).

Voici la note de Clerville :

Closture commencée par feu M. de Castelnau, fort imparfaicte et fort ruinée.

Or, cette phrase se retrouve dans un mémoire daté de Brest, le 14 janvier 1667 et adressé à Colbert par le chevalier de Clerville et dans lequel mémoire l'envoi du plan est énoncé.

« Brest, y est-il dit, renfermé depuis 10 à 12 ans, dans une petite fortification mal conceue et si mal conduite que le peu qui en a esté ébauché est, pour la plus grande partie, desjà ruynée ; l'on peut s'asseurer que si S. M. approuve la nouvelle habitation et la nouvelle closture dont le dessein luy est représenté dans le plan cy-joint, elle y trouvera des places à toutes sortes de magasins bien plus commodément qu'Elle en saurait faire, etc. »

M. Pilven a connu ce mémoire puisqu'il en a laissé un extrait de sa main d'après un document existant alors

(1) La lettre royale ordonnant ces travaux est du 22 janvier 1655. Levot, t. 1, p. 178.





aux archives du Génie militaire à Brest et qui, selon un usage observé tous les trente ou quarante ans, est allé non pas enrichir mais encombrer les archives centrales où on le retrouve peut-être en triple ou quadruple expédition.

A son tour M. Levot ayant besoin de ce mémoire pour son *Histoire de Brest*, ne trouvant plus la copie Pilven ou ne se rappelant plus qu'il la possédait, en a fait une transcription de sa main.

A la page 120 du tome I^{er} de son *Histoire de Brest*, Levot a reproduit le passage du mémoire de Clerville relatif à la fortification d'Ozanne. Il n'a point songé à jeter les yeux sur le tableau figurant alors dans son cabinet de travail, ce qui lui eut permis de donner le nom de son auteur et d'en fixer le millésime.

Ainsi qu'on va le voir ce plan a été fait de novembre à décembre 1666.

En effet, de Clerville avait rencontré à Brest Colbert de Terron, intendant général de la marine du Ponant.

Par lettre du 6 octobre 1666, il avait été invité à se rendre en ce port attendre l'arrivée du duc de Beaufort et à séjourner tout l'hiver en remplacement de M. de Seuil qui se rendrait en Aunis. Duquesne et le duc de Beaufort venaient de la mer. Ce dernier était au port dans les derniers jours de septembre.

Le 28 septembre il recevait du Roy l'ordre suivant :

« En même temps que vous donnerez ordre pour le désarmement, je désire que vous fassiez croiser mes frégates légères dans l'embouchure de la Manche (1) ».

(1) Tourville et la marine de son temps. *Revue maritime et coloniale*, 1889, t. 100, p. 97.

<i>A reporter</i>	269 fr. 35	
Contributions pour 1901.	20	60
Concierger de la Bibliothèque (mensualités).	240	»
Concierger de l'Hôtel de Ville (gratification annuelle).	20	»
Etrennes, pourboires, timbres-quit., etc.	8	»
Abonnements, rideaux, etc.	23	70
Impression du <i>Bulletin</i> et imprimés divers	999	15
Remboursement d'avances à M. le Bibliothécaire-Archiviste	25	95
Concierger de la Bourse (5 conférences).	25	»
TOTAL DES DÉPENSES.	1.631	fr. 75

BALANCE

Recettes	2.527 fr. 74	
Dépenses	1.631	75

Reste en Caisse, au 1^{er} juillet 1902
(y compris 545 fr. 79, montant actuel
du livret de la Caisse d'Epargne. 895 fr. 99

La Société possède toujours ses deux titres de 110 fr.
de rente 3 o/o (perpétuel et amortissable) représentant
au pair, un capital de 3.666 fr. 67.

Brest, le 1^{er} juillet 1902.

Le Trésorier p. i.,

A. KERNÉIS.

Vu et approuvé par les membres du bureau de la
Société Académique.

Le Président,

D^r J. HÉBERT.

Les Vice-Présidents,

A. DE LORME, GÆTT.

Les Secrétaires,

GOUYET, DELOURMEL.

Le Bibliothécaire,

A. KERNÉIS.



LISTE DES MEMBRES

COMPOSANT

LA SOCIÉTÉ ACADEMIQUE DE BREST

EXERCICE 1901-1902

Président d'Honneur : M. le Vice-Amiral ROUSTAN,
C. * O. U, commandant en chef, Préfet maritime du
2^e arrondissement.

BUREAU ÉLU LE 1^{er} JUILLET 1901

Président : M. HÉBERT (J.), Docteur-Médecin.

PREMIÈRE SECTION

SCIENCES

Vice-Président : M. le docteur BÉMAUD (P.), *, U,
Médecin en chef de la Marine.

Sécretaire : M. DELOURMEL, Archiviste-Bibliothé-
caire de la Ville.

DEUXIÈME SECTION

LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS

Vice-Président : M. GÉTT, Professeur au Lycée.

Sécretaire : M. GOUYET, Professeur au Borda.

TROISIÈME SECTION

GÉOGRAPHIE

Vice-Président : M. DE LORME (A.), O. U, Professeur
au Lycée de Brest.

Secrétaire : M. DEVOIR, Lieutenant de vaisseau.

Bibliothécaire-Archiviste : M. KERNEIS, (A.-A.), *,
Sous-Commissaire de la Marine, en retraite.

Trésorier : M. LOUVET, *, O. U, pharmacien en chef
de la Marine.

COMITÉ DE PUBLICATION

1° LES MEMBRES DU BUREAU.

2° MM. LEMOINE, O. *, Pharmacien en chef, en
retraite.

BOURGEOIS, O. *, Lieutenant-Colonel d'Ar-
tillerie territoriale.

GUENEAU DE MUSSY, Avocat.

M^{me} PERDRIEL-VAISSIÈRE.

PRÉSIDENTS HONORAIRES

MM.

LAFONT, G. O. *, U, Vice-Amiral, en retraite.

DUBURQUOIS, G. O. *, Vice-Amiral, en retraite.

DE LA JAILLE, C. *, Vice-Amiral.

BESNARD, C. *, Vice-Amiral, ancien Ministre de la
Marine.

LANGERON, Professeur honoraire de l'Université.

BARRERA, C. *, O. U, Vice-Amiral, en retraite.

MEMBRES HONORAIRES

MM.

THOUAR (Arthur), U, Voyageur géographe.

SAVORGNAN DE BRAZZA, O. *, Capitaine de
frégate.

COTTEAU, Voyageur géographe.

MEMBRES RÉSIDENTS

MM.

- ABALAN, Juge au Tribunal de Commerce, rue de Paris, 36, en Lambézellec.
- ALLAIN (L.), Avoué, rue Neptune, 2.
- ALLAIN, $\mathfrak{U}$, Docteur-Médecin, Conseiller général, rue de la Porte, 97.
- ALLÈGRE, Professeur de musique, rue de Siam, 61.
- 5 ARDOUIN, Agent comptable de la Marine, rue Duguay-Trouin, 18.
- AUBERTIN, Commissaire de 1^{re} classe de la Marine, escadre de la Méditerranée.
- AUFFRET, C. $\ast$, O. $\mathfrak{U}$, inspecteur général du Service de Santé de la Marine, Paris.
- BAISNÉE, Négociant, rue de la Rampe, 55.
- BASTARD, Inspecteur des Télégraphes, en retraite, place du Château, 11.
- 10 BASTIT (Joseph), Négociant, place du Château, 9.
- BENOIT, $\ast$, Négociant, ancien Président du Tribunal de Commerce, rue de la Mairie, 12.
- BERGER (Charles-Victor), O. $\ast$, O. $\mathfrak{U}$, ancien Médecin de la Marine, Maire de Brest, rue de Paris, 54.
- BIACABE (Armand), Propriétaire, rue Foy, 5.
- BIGOT, Pharmacien, rue Vauban, 27.
- 15 BLOIS (DE), $\ast$, Conseiller général, rue Voltaire, 34.
- BOHY, Professeur de musique, rue de Siam, 26.
- BONAMY (Léon), Propriétaire, rue Traverse, 1.
- BONNEAU (Paul), $\ast$, Agent comptable principal de la Marine, en retraite, rue d'Algésiras, 21.

- BOURGEOIS, O. *, Lieutenant-Colonel d'Artillerie territoriale, rue d'Aiguillon, 38.
- 20 BRÉMAUD (Paul), O. *, O. †, Médecin en chef de la Marine, rue du Château, 1.
- BRETON (Paul), Négociant, rue Armorique, 40.
- CANY (Mme), rentière, rue Foy, 11.
- CARADEC (Théophile), O. †, Docteur-Médecin, rue du Château, 15.
- CHABAL (Abel), Architecte, rue de la Rampe, 46.
- 25 CHALMET (Mme), rue Foy, 11.
- CHALMET, Docteur-Médecin, à Landerneau.
- CHEVILLOTTE (Jean), rue du Château, 11.
- CHEVILLOTTE (Charles), ancien Député, cité d'Antin, 2.
- CHIC (Léon), *, †, Chef de musique des Equipages de la Flotte, en retraite, rue Voltaire, 31.
- 30 CLÉREC, Avocat, rue Saint-Yves, 24.
- COLLOS, *, Commissaire en chef de la Marine, en retraite, rue Saint-Yves, 43.
- CORBÉ, Pharmacien civil à Brest, rue de Paris, 148.
- CORNUT-GENTILLE (I.-J.-A.), O. *, Capitaine de vaisseau, en retraite, place du Château, 5.
- CROSNIER, Architecte, rue Voltaire, 28.
- 35 DELALANDE (Julien), Professeur au Lycée, rue du Château, 62.
- DELCROIX, Lieutenant de vaisseau, rue de la Rampe, 10 *bis*.
- DELESTRE (Paul), Rentier, rue du Château, 15.
- DELOBEAU, *, Avoué honoraire, Sénateur, rue d'Aiguillon, 54.
- DELOURMEL, Archiviste-Bibliothécaire de la Ville, rue Victor-Hugo, 63.

- 40 DENOUEL, Propriétaire, rue de la Porte, 77.
DESHAYES (Eugène), rue Traverse, 5.
de terre, rue du Château, 39 bis.
DIDELOT (Mme la Baronne), Rampe, 19.
DUMOULIN, Commissaire-Priseur, rue Tra-
verse, 35.
ÉLY-LABASTIRE, Négociant, rue de la Rampe, 53.
- 45 ÉRARD Fils, Négociant, rue de Paris, 125.
FARVACQUES, Docteur-Médecin, rue de Paris, 10,
Lambézellec.
FEILLARD, Avocat, rue d'Aiguillon, 38.
FOUCARD, Notaire, rue de la Mairie, 15.
FOURNIER (P.-E.), ✱, ancien Avoué, rue Saint-
Yves, 33.
- 50 FRÉVILLE (Mme), Cité d'Antin, 2.
FRIOCOURT, O. ✱, O. ☉, Directeur du service de
santé de la Marine, place Latour-d'Auvergne, 14.
GAUTHIER (Mme Eugène), rue de la Mairie, 21.
GEFFROY, ✱, Pharmacien de la Marine, en retraite,
à Kerhuon.
GHILINO, Propriétaire à Kerhuon.
- 55 GLEIZES DE FOURCROY (Charles - Philippe),
O. ✱, Inspecteur en chef de la Marine, en retraite,
rue Voltaire, 36.
GËTT, ☉, Professeur au Lycée, boulevard Gam-
betta, 56.
GOOD, Pharmacien civil, rue de la Rampe, 37 bis.
GOURY (Gustave), Landerneau.
GOUYET (L.-M.), Professeur à l'Ecole Navale, rue
du Château, 35.
- 60 GRALL, Pharmacien civil, rue de Siam, 49.

- GROSSIN, Capitaine de la Gendarmerie nationale.
- GUENEAU DE MUSSY, Avocat, rue Voltaire, 40.
- GUILLEMIT, Maître de Chapelle, Grand'Rue, 19.
- HALLEZ, *, Capitaine de frégate, place Sadi-Carnot, 9.
- 65 HÉBERT (Jules), Docteur-Médecin, rue d'Aiguillon, 6.
- HOMO (Henri), rue de Traverse, 1.
- IMHOFF (V.), O. *, Capitaine de vaisseau, rue de la Mairie, 3 bis.
- JEHANNE, *, Médecin de la Marine, en retraite, rue de Siam, 55.
- KEISSER, *, Médecin principal de la Marine, en retraite, rue de Siam, 95.
- 70 KERDONCUFF, *, Commissaire-Adjoint de la Marine, en retraite, rue Neptune, 3.
- KERMAREC, O. *, Colonel d'Artillerie, en retraite, rue Voltaire, 4 bis.
- KERNÉIS (A.-A.), *, Sous-Commissaire de la Marine, en retraite, Grand'Rue, 74.
- KERROS (Edouard DE), Négociant, Agent consulaire, rue du Château, 19.
- LAMARQUE, ancien Notaire, Conseiller d'arrondissement, rue de Siam, 36.
- 75 LE BAIL, Pharmacien civil, place Latour-d'Auvergne, 12.
- LE BESCOND DE COATPONT, Avocat, rue de Siam, 44.
- LE BEURRIER, fils, Négociant, rue de Brest, 2, en Lambézellec, et rue de la Rampe, 27.

- LE GUEN (Mme), Rentière, rue Neptune, 1.
LEHIDEUX (A.-M.-E.), Négociant, rue St-Yves, 19.
80. LE HOUERF, Négociant, rue d'Algésiras, 9.
LE JANNIC DE KERVIZAL, Rentier, au château de Lesgall, en Lesneven, et rue de Paris, 148.
LE GENDRE, Receveur principal des Contributions indirectes, rue Neptune, 12.
LE JEUNE (Constant), Notaire honoraire, rue de la Rampe, 27.
LE MOINE (E.-J.-T.), O. *, Pharmacien en chef de la Marine, en retraite, rue du Château, 9.
85. LE NOBLE, Docteur-Médecin, rue de la Mairie, 2.
LE PIVAIN (René), Négociant, Juge au Tribunal de Commerce, rue de la Rampe, 5.
LEVOT-BÉCOT, Propriétaire, rue Chaussée-d'Antin, 20, Paris.
LORME (A. DE), O. U, Professeur en retraite, rue de la Rampe, 25.
LORSA, ancien Négociant, rue d'Aiguillon, 42.
90. LULLIEN, U, Adjoint au Maire de Brest, Négociant, Grand'Rue, 26.
MARFILLE, Négociant, Président du Tribunal de Commerce, Grand'Rue, 49.
MARTINON, Professeur au Lycée d'Alger.
MATHIEU (Etienne-Jean-Ernest), C. *, Capitaine de vaisseau, en retraite, rue de la Rampe, 37 bis.
MAURER, Avocat, Docteur en Droit, rue de Siam, 26.
95. MAUROY, *, Chef de Bataillon au 19^e de ligne, rue de Traverse, 29.
MERLANT, O. *, Inspecteur en chef des Services

- administratifs de la Marine, rue Duguay-Trouin, 18 bis.
- MILIN, Receveur des Postes, en retraite, rue Voltaire, 29.
- MINIAC (DE), Directeur des Travaux hydrauliques, place du Château, 3.
- MORAN, Docteur-Médecin, rue Amiral-Linois, 7.
- 100 PAILLET, Négociant, rue Amiral-Linois, 2.
- PASSINI père, Propriétaire, rue du Moulin, 31.
- PERDRIEL-VAISSIÈRE (Mme), rue Voltaire, 13.
- PITEL, Négociant, rue Saint-Yves, 11.
- PITON, *, Médecin principal de la Marine, en retraite, rue de Traverse, 17.
- 105 PITTY, Chimiste, rue du Château, 28.
- POULLAUEC, ancien Notaire, rue de Siam, 30.
- RAMBAUD, Pasteur protestant, rue de Paris, 38.
- RÉGURON, Négociant, rue de la Rampe, 10.
- RIVET (L.-J.), O. *, Contre-Amiral, rue du Château, 42, Major général à Lorient.
- 110 ROBERT fils, Libraire, rue d'Aiguillon, 44.
- ROLLAND, Avoué, rue de la Rampe, 12.
- ROSUEL, Propriétaire, rue du Château, 15.
- ROUGET, Sous-Directeur de la Compagnie du Gaz, rue du Château, 28.
- SEGONDAT, Contr. des Contr. dir., rue Voltaire, 1.
- 115 M^{lle} SINOÛ, rue Saint-Yves, 32.
- THÉSÉE, Docteur-Médecin, rue du Château, 18.
- THIERRY, Propriétaire, rue de Traverse, 18, et au Merle-Blanc.
- THIELEMANS, Docteur-Médecin, Tour de la Mothe-Tanguy.

- 'TOUVET, Chirurgien-Dentiste, rue de Siam, 85.
120 TROBRIANT (Comte Alphée DE), Sous-Inspecteur
de l'Enregistrement, rue de la Rampe, 38.
VERGNIAUD, *, Médecin principal de la Marine,
en retraite, rue de Traverse, 43.
-

MEMBRES CORRESPONDANTS

MM.

- BERTIN, O. *, Directeur des Constr. nav., à Paris.
CALVET, O. U, Professeur d'Histoire au Lycée
Michelet, à Vanves.
CLAPARÈDE, Ingénieur, à Paris.
COMBETTE, *, O. U, Inspecteur général de l'Ins-
truction publique, à Paris.
DALIMIER, Proviseur au Lycée Michelet, à Paris.
D'ARBOIS DE JUBAINVILLE.
DAURIAC (Lionel), U, Professeur à la Faculté des
lettres de Montpellier.
DAURIAC, *, Bibliothécaire à la Bibliothèque
Nationale, à Paris.
DELAUUD, O. *, O. U, Pharmacien inspecteur
de la Marine.
DENNIÈRE, Archéologue, en retraite, à Paris.
DERAUGLAUDRE, Professeur d'Agriculture, à
l'Université Catholique, à Paris.
DESCHANEL, U, ancien Sous-Préfet de Brest,
Président de la Chambre des Députés.
DEVAUX, Professeur de Physique, au Lycée de
Lorient.

DUCHATÉLIER (Paul).

DUPUIS, O. *, Contre-Amiral, rue de Berlin, 6,
à Paris.

FIERVILLE, O. *, Proviseur, en retraite.

FLEURIOT DE LANGLE, C. *, Contre-Amiral,
en retraite.

GARNAULT, *, O., Examineur de la Marine, en
retraite, à Paris.

GAUGUET, Publiciste, à Paris.

GUENNOU, Publiciste, 33, rue Linnée, à Paris.

HÉLAIN, *. Agent-Comptable principal de la
Marine, en retraite, à Paris.

HERLAND, Chimiste, Pharmacien à Concarneau.

JOUAN, O. *, O. O., Capitaine de vaisseau, en
retraite, à Cherbourg.

KERVILER, *, Ingénieur en chef des Ponts et
Chaussées, à Saint-Nazaire.

KLEINHANS (Mlle), Professeur à St^e-Barbe, à Paris.

LANGERON (Maurice), Botaniste, à Dijon, rue
Chabot-Charny, 79.

LANGERON (Edouard), O. O., Professeur honoraire
de l'Université, rue Vauquelin, 5, Paris.

LE BALLE, O. O., Inspecteur d'Académie à La
Roche-sur-Yon.

LE GROS, O. *, Colonel d'inf. de mar., en retraite.

LE JANNE, *, Pharmacien de la Marine, en
retraite.

LOUDUN, Bibliothécaire à la Bibliothèque de
l'Arsenal, à Paris.

LOZÉ, O. *, ancien Sous-Préfet de Brest, Amba-
sadeur de France, à Vienne.

MILLIEN, Architecte à Beaumont - Laferrière
(Nièvre).

MILNE, Professeur d'Anglais, au Lycée Henri IV.

ORTOLAN, *, Lieutenant de vaisseau.

PARIS, C. *, Général de brigade.

PIÉDANIEL, Homme de Lettres, à Paris.

SAULNIER, *, Conseiller à la Cour de Rennes.

THOMAS (Félix), O. U, Professeur au Lycée de
Versailles.

VIEL DE HAUTMESNIL (l'abbé Emile).

WILLOTTE, Ingénieur en chef des Ponts et
Chaussées, à Vannes.



Listes des Académies, Sociétés Savantes

AVEC LESQUELLES SE FAIT L'ÉCHANGE DU BULLETIN

(Ordonnance royale du 16 Mai 1847)

1^{re} SECTION — GÉOGRAPHIE

SOCIÉTÉS FRANÇAISES

- 1 BOUCHES-DU-RHÔNE : *Marseille*. — Société de Géographie.
- 2 — *Montpellier*. — Société Languedocienne de Géographie.
- 3 CÔTE-D'OR : *Dijon*. — Société Bourguignonne d'Histoire et de Géographie.
- 4 CHARENTE-INFÉRIEURE : *Rochefort*. — Société de Géographie.
- 5 GIRONDE : *Bordeaux*. — Société de Géographie commerciale.
- 6 GARONNE (HAUTE-) : *Toulouse*. — Société de Géographie.
- 7 INDRE-ET-LOIRE : *Tours*. — Société de Géographie.
- 8 LOIRE-INFÉRIEURE : *Saint-Nazaire*. — Société de Géographie commerciale.
- 9 — *Nantes*. — Société de Géographie commerciale.
- 10 MEURTHE-ET-MOSELLE : *Nancy*. — Société de Géographie de l'Est.
- 11 MORBIHAN : *Lorient*. — Société Bretonne de Géographie.

- 12 NORD : *Douai*. — Union Géographique du Nord de la France.
- 13 — *Lille*. — Société de Géographie.
- 14 RHONE : *Lyon*. — Société de Géographie.
- 15 SEINE : *Paris*. — Société de Géographie.
- 16 — *Paris*. — Revue de Géogr. internationale.
- 17 — *Paris*. — Société de Géographie.
- 18 — *Paris*. — Société des Etudes coloniales et maritimes.
- 19 — *Paris*. — Bibliothèque des Sociétés savantes.
- 20 SEINE-INFÉRIEURE : *Le Havre*. — Société de Géographie commerciale.
- 21 — *Rouen*. — Société normande de Géographie.
- 22 VAR : *Toulon*. — Société de Géographie.
- 23 CONSTANTINE : *Constantine*. — Société de Géographie.

SOCIÉTÉS ÉTRANGÈRES

- 24 ANGLETERRE : *Manchester*. — Manchester Geographical Society.
- 25 BELGIQUE : *Bruxelles*. — Société royale belge de Géographie.
- 26 — *Anvers*. — Société royale de Géographie d'Anvers.
- 27 BRÉSIL : *Rio-de-Janeiro*. — Sociedade de Geographia de Lisboa do Brazil.
- 28 EGYPTE : *Le Caire*. — Société khédiviale de Géographie.

- 29 FINLANDE : *Helsingfors*. — Fennia. — Société de Géographie.
- 30 PORTUGAL : *Lisbonne*. — Sociedade de Geographia de Lisboa.
- 31 — *Porto*. — Sociedade de Geographia Commercial do Porto.
- 32 SUISSE : *Genève*. — Le Globe.
- 33 — *Neufchâtel*. — Société Neufchâteloise de Géographie.
- 34 WURTEMBERG : *Stuttgard*. — Société Wurtembergeoise de Géographie.
-

2° ET 3° SECTIONS. — SCIENCES, LITTÉRATURE
ET BEAUX-ARTS.

SOCIÉTÉS FRANÇAISES.

- 1 AISNE : *Château-Thierry*. — Société historique et archéologique de Château-Thierry.
- 2 — *Laon*. — Société académique.
- 3 — *Saint-Quentin*. — Société académique des sciences, belles-lettres, agricole et industrielle.
- 4 — *Soissons*. — Société archéologique, historique et scientifique.
- 5 ALLIER : *Moulins*. — Société d'émulation et des beaux-arts du Bourbonnais.

- 6 ALPES-MARITIMES : *Nice*. — Société centrale d'agriculture, d'horticulture et d'acclimatation des Alpes-Maritimes.
- 7 — *Nice*. — Société des lettres, sciences et arts des Alpes-Maritimes.
- 8 ARDÈCHE : *Privas*. — Société d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres du département de l'Ardèche.
- 9 AUBE : *Troyes*. — Société académique d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres de l'Aube.
- 10 AUDE : *Carcassonne*. — Société des arts et des sciences.
- 11 — *Narbonne*. — Commission archéologique et littéraire.
- 12 AVEYRON : *Rodez*. — Société des lettres, sciences et arts de l'Aveyron.
- 13 BOUCHES-DU-RHÔNE : *Aix*. — Académie des sciences, agriculture, arts et belles-lettres.
- 14 — *Marseille*. — Académie des sciences, belles-lettres et arts.
- 15 — *Marseille*. — Société de statistiques.
- 16 — *Marseille*. — Comité médical des Bouches-du-Rhône.
- 17 CALVADOS : *Caen*. — Académie nationale des sciences, arts et belles-lettres.
- 18 — *Caen*. — Société des Antiquaires de Normandie.

- 19 CALVADOS : *Caen*. — Société Linnéenne de Normandie.
- 20 — *Caen*. — Société des beaux-arts.
- 21 CHARENTE. — *Angoulême*. — Société archéologique et historique de la Charente.
- 22 CHARENTE-INFÉRIEURE : *La Rochelle*. — Société des belles-lettres, sciences et arts.
- *Saintes*. — Revue de Saintonge et d'Aunis. — Bulletin de la Société des Archives historiques.
- 24 CHER : *Bourges*. — Société historique, littéraire, statistique et scientifique du Cher.
- 25 COTE-D'OR : *Dijon*. — Académie des sciences, arts et belles-lettres.
- 26 -- *Dijon*. — Société bourguignonne d'histoire et de Géographie.
- 27 — *Semur*. — Société des sciences historiques et naturelles.
- 28 — *Beaune*. — Société d'histoire, d'archéologie et de littérature.
- 29 CÔTES-DU-NORD : *Saint-Brieuc*. — Société d'émulation des Côtes-du-Nord.
- 30 — *Saint-Brieuc*. — Société archéologique et historique.
- 31 CREUSE : *Guéret*. — Société des sciences naturelles et archéologiques de la Creuse.
- 32 DOUBS : *Besançon*. — Académie des sciences, belles-lettres et arts.
- 33 — *Besançon*. — Société d'émulation.

- 34 DOUBS : *Montbéliard*. — Société d'émulation.
- 35 DROME : *Romans*. — Comité d'histoire ecclésiastique
et d'archéologie religieuse du diocèse
de Valence.
- 36 EURE : *Evreux*. — Société libre d'agriculture, sciences,
arts et belles-lettres de l'Eure.
- 37 FINISTÈRE : *Morlaix*. — Société d'études scienti-
fiques du Finistère.
- 38 — *Quimper*. — Société archéologique du
Finistère.
- 39 GARD : *Nîmes*. — Académie de Nîmes.
- 40 GARONNE (HAUTE-) : *Toulouse*. — Académie des
floraux.
- 41 — *Toulouse*. — Académie de lé-
gislation.
- 42 — *Toulouse*. — Académie des
sciences, inscriptions et
belles-lettres.
- 43 — *Toulouse*. — Société acadé-
mique franço-hispano-portu-
gaise.
- 44 — *Toulouse*. — Société d'histoire
naturelle.
- 45 — *Toulouse*. — Société archéo-
logique du midi de la
France.
- 46 GIRONDE : *Bordeaux*. — Académie des sciences,
belles-lettres et arts.
- 47 — *Bordeaux*. — Société Linnéenne de
Bordeaux.
- 48 GIRONDE : *Bordeaux*. — Société des sciences phy-
siques et naturelles.

- 49 HÉRAULT : *Béziers*. — Société archéologique, scientifique et littéraire.
- 50 — *Montpellier*. — Académie des sciences et lettres.
- 51 ILLE-ET-VILAINE : *Rennes*. — Société archéologique du département d'Ille-et-Vilaine.
- 52 INDRE-ET-LOIRE : *Tours*. — Société d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres, du département d'Indre-et-Loire.
- 53 ISÈRE : *Grenoble*. — Académie delphinale.
- 54 — *Grenoble*. — Société de statistique des sciences naturelles et des arts industriels du département de l'Isère.
- 55 LANDES : *Dax*. — Société de Borda.
- 56 LOIRE (HAUTE-) : *Le Puy*. — Société agricole et scientifique de la Haute-Loire.
- 57 LOIRE-INFÉRIEURE : *Nantes*. — Société académique de Nantes et du département de la Loire-Inférieure.
- 58 — *Nantes*. — Société archéologique de Nantes et du département de la Loire-Inférieure.
- 59 — *Nantes*. — Revue de Bretagne et de Vendée.
- 60 LOT : *Cahors*. — Société des études littéraires, scientifiques et artistiques.
- 61 MAINE-ET-LOIRE : *Angers*. — Société nationale d'agriculture, sciences et arts.

- 62 MAINE ET-LOIRE : *Angers*. — Société industrielle et agricole.
- 63 MANCHE : *Cherbourg*. — Société des sciences naturelles et mathématiques.
- 64 MARNE : *Châlons-sur-Marne*. — Société d'agriculture, commerce, sciences et arts du département de la Marne.
- 65 MEURTHE-ET-MOSELLE : *Nancy*. — Académie de Stanislas.
- 66 MORBIHAN : *Vannes*. — Société polymathique du Morbihan.
- 67 NORD : *Cambrai*. — Société d'émulation.
- 68 — *Douai*. — Société centrale d'agriculture, sciences et arts du département du Nord.
- 69 — *Dunkerque* — Société dunkerquoise pour l'encouragement des sciences, des lettres et des arts.
- 70 — *Lille*. — Société des sciences, de l'agriculture et des arts.
- 71 — *Lille*. — Société régionale des architectes du Nord de la France.
- 72 — *Valenciennes*. — Société d'agriculture, sciences et arts.
- 73 — *Roubaix*. — Société d'émulation.
- 74 OISE : *Beauvais*. — Société académique d'archéologie, sciences et arts du département de l'Oise.
- 75 — *Compiègne*. — Société Française d'archéologie.

- 76 PAS-DE-CALAIS : *Arras*. — Comité des antiquités départementales et monuments historiques du Pas-de-Calais.
- 77 — *Boulogne sur-Mer*. — Société académique.
- 78 — *Saint-Omer*. — Société des antiquaires de la Morinie.
- 79 PYRÉNÉES-ORIENTALES : *Perpignan*. — Société agricole, scientifique et littéraire des Pyrénées-Orientales.
- 80 RHONE : *Lyon*. — Société littéraire, historique et archéologique.
- 81 — *Lyon*. — Société des sciences, belles-lettres et arts.
- 82 — *Tarare*. — Société des sciences naturelles et d'enseignement populaire.
- 83 SAONE-ET-LOIRE : *Autun*. — Société éduenne.
- 84 — *Chalon-sur-Saône*. — Société des sciences naturelles de Saône-et-Loire.
- 85 — *Chalon-sur-Saône*. — Société d'histoire et d'archéologie.
- 86 — *Mâcon*. — Académie des arts, sciences, belles-lettres et d'agricult.
- 87 SARTHE : *Le Mans*. — Société d'agriculture, sciences et arts.
- 88 — *Le Mans*. — Société historique et archéologique.
- 89 SAVOIE : *Chambéry*. — Académie des sciences, belles-lettres et arts.

- 90 SAVOIE : *Chambéry*. — Société savoisienne d'histoire et d'archéologie.
- 91 — *Saint-Jean-de-Maurienne*. — Travaux de la Société d'histoire et d'archéologie de Maurienne.
- 92 SAVOIE (HAUTE-) : *Annecy*. — Société florimontane.
- 93 SEINE : *Paris*. — Société académique indo-chinoise de France.
- 94 — *Paris*. — Société de Médecine de Paris.
- 95 — *Paris*. — Société philotechnique.
- 96 — *Paris*. — Bibliothèque de la Sorbonne.
- 97 — *Paris*. — Société des Antiquaires de France.
- 98 — *Paris*. — Société de topographie de France.
- 99 — *Paris*. — Société des sciences naturelles de l'ouest de la France.
- 100 SEINE-INFÉRIEURE : *Le Havre*. — Société havraise d'études diverses.
- 101 — *Le Havre*. — Société des sciences et arts agricoles.
- 102 — *Rouen*. — Académie des sciences, belles-lettres et arts.
- 103 — *Rouen*. — Société libre d'émulation, du commerce et de l'industrie de la Seine-Inférieure.
- 104 SEINE-ET-MARNE : *Fontainebleau*. — Société historique et archéologique du Gâtinais.
- 105 — *Meaux*. — Société d'agriculture, sciences et arts.

- 106 SEINE-ET-OISE : *Versailles*. — Société des sciences naturelles et médicales de Seine-et-Oise.
- 107 — *Versailles*. — Société des sciences morales, des lettres et des arts.
- 108 SOMME : *Abbeville*. — Société d'émulation.
- 109 — *Amiens*. — Académie des sciences, belles-lettres et arts.
- 110 — *Amiens*. — Société des Antiquaires de Picardie.
- 111 — *Amiens*. — Société Linnéenne du Nord de la France.
- 112 TARN-ET-GARONNE : *Montauban*. — Académie des sciences, belles-lettres et arts de Tarn-et-Garonne.
- 113 VAR : *Draguignan*. — Société d'études scientifiques et archéologiques.
- 114 — *Toulon*. — Académie du Var.
- 115 VIENNE : *Poitiers*. — Société des Antiquaires de l'Ouest.
- 116 VIENNE (HAUTE-) : *Limoges*. — Société archéologique et historique du Limousin.
- 117 VOSGES : *Epinal*. — Société d'émulation.
- 118 — *Saint Dié*. — Bulletin de la société philomatique vosgienne.
- 119 YONNE : *Auxerre*. — Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne.
- 120 — *Sens*. — Société archéologique.
- 121 — *Avallon*. — Société d'études.
- 122 CONSTANTINE : *Bône*. — Académie d'Hippone.
- 123 — *Constantine*. — Société archéologique du département de Constantine.

- 124 COCHINCHINE : *Saïgon*. — Société des études indochinoises de Saïgon.
- 125 ÎLE DE LA RÉUNION : *Saint-Denis*. — Société des lettres, sciences et arts.
- 126 MINISTÈRE *Revue des travaux scientifiques.*
- 127 DE L'INSTRUCTION *Bulletin du Comité des travaux*
PUBLIQUE *historiques et scientifiques.*
- 128 ET DES *Bulletin archéol. du Comité des*
BEAUX-ARTS *travaux histor. et scientifiques.*
- 129 — *Répertoire des trav. historiques.*
- 130 — Musée Guimet.
- 131 (Ordon. du 27 juil- Biblioth. des Sociétés savantes.
132 let 1845. Art. 2). — —
- 133 MINISTÈRE Archives de médecine navale.
- 134 DE LA *Revue maritime et coloniale.*
- 135 MARINE Société des études maritimes et
coloniales.
- 136 MINISTÈRE Service géographique.
DES COLONIES

SOCIÉTÉS ÉTRANGÈRES

- 137 ALSACE-LORRAINE : *Colmar*. — Société d'histoire naturelle.
- 138 — *Metz*. — Académie de Metz.
- 139 AMÉRIQUE : *Washington*. — Smithsonian Institution.
- 140 — *Washington*. — U.-S. Geological Survey.
- 141 — *Washington*. — National Academy of
Sciences.
- 142 BELGIQUE : *Bruxelles*. — Société royale de botanique.

- 143 BRÉSIL : *Rio-de-Janeiro*. — Revisia do observatorio.
144 CROATIE : *Zagreb-Agram*. — Société d'histoire naturelle.
145 ITALIE : *Rome*. — Reale academia dei Lincei.
146 NORWÈGE : *Christiania*. — Académie royale des lettres, histoire et antiquités.
147 — *Christiania*. — Université royale.
148 RÉP. ARGENTINE : *Cordoba*. — Academia nacional de ciencias en Cordoba.
149 SUÈDE : *Lund*. — Université de Lund.
150 SUISSE : *Sion* (Canton du Valais). — Société Murithienne (société Valaisanne des sciences naturelles).
151 — *Genève*. — Institut national genevois.
152 — *Genève*. — Société d'histoire et d'archéologie.
153 — *Neufchâtel*. — Société des sciences naturelles.
154 — *Zurich*. — Stadtbibliothek Zurich.
155 — *Sion*. — Bulletin des travaux de la Murithienne (société Valaisanne des sciences naturelles).
-

Membres de la Société Décédés ou Démissionnaires

DURANT L'ANNÉE ACADEMIQUE 1901-1902

BERRÉHAR, pharmacien civil, à Saint-Renan.

BOELLE (M^{me} LÉON), rue Traverse, 14.

CARON, greffier, rue de Paris, 107.

CAVALIER, pharmacien de la Marine, rue d'Aiguillon, 50.

DESORMEAUX, sous-directeur d'artillerie de terre, rue du Château, 39 bis.

DEVOIR, lieutenant de vaisseau, rue Traverse, 31.

DOYNEL, commissaire en chef de la Marine.

GAYET, médecin principal de la Marine, rue du Château, 42 bis.

GRENETIER, négociant, rue de Siam, 59.

GUÉRANDEL, chef de bataillon du génie, rue de Siam, 24.

GUYADER, docteur médecin, rue de Paris, 83.

HAMON, notaire, rue de Siam, 43.

LE BORGNE DE KERAMBOSQUER, contre-amiral en retraite, à Saint-Brieuc.

PARIN-LAMARQUE, négociant, rue du Château, 47.

Veuve-PICOT, propriétaire, rue Traverse, 37.

RENAUT, pharmacien, Grand'Rue, 42.

WEILL, professeur au lycée.

PROCÈS-VERBAUX

SÉANCE DU 4 NOVEMBRE 1901

Présidence de M. le Docteur HÉBERT

Présents : MM. *Gœtt* et *Brémaud*, vice-présidents ;
M^{me} *Perdriel-Vaissière*, MM. *Bourgeois*, *Berger*, *Delourmel*, *Doynel*, *Kernéis*, *Lehouerf*, *Lorsa*, *Perdriel*,
Touvet et *Devoir*, secrétaire.

La lecture du procès-verbal de la dernière séance, faite par M. Delourmel, l'un des secrétaires, n'a donné lieu à aucune observation.

M. le Président donne communication d'une lettre de M. Gœtt, relative aux sections de travail. L'assemblée, donnant satisfaction aux vœux exprimés par cette lettre, décide l'envoi à tous les membres de la Société, d'une circulaire les priant de s'inscrire à l'une des sections constituées.

M. Delourmel demande que les sociétaires puissent, avant chaque séance mensuelle, parcourir les ouvrages adressés à la Société, afin d'attirer l'attention sur ceux qui présentent un intérêt particulier. M. Kernéis propose de se charger de ce travail.

Cette proposition est acceptée à l'unanimité.

M. le Président présente la photographie d'un document inédit de très haute valeur ; c'est un traité conclu, en 1429, entre les seigneurs de Rays et de la Trémoille. La signature de Gilles de Rays, bien que lisible, est pâle sur la reproduction ; sur l'original, elle est d'un rouge faible ; peut-être la plume a-t-elle été trempée dans du sang ; Gilles était coutumier du fait.

Quoi qu'il en soit, cette signature est la seule que l'on possède du fameux Barbe-Bleue.

M. le docteur Brémaud communique un intéressant passeport maçonnique, délivré le 27 fructidor an IX, par la loge de la Paix (Orient de Toulon), à un officier du génie maritime. Les noms des signataires, dont plusieurs possédaient des grades élevés dans l'ordre, sont parfaitement lisibles ; il serait bon de les relever comme documents pour l'histoire de notre grand port méditerranéen.

Une fort belle médaille est présentée par **M. Delourmel**, au nom de **M. de Lorme** ; elle a été frappée à l'occasion du cinquantenaire de Joseph Bertrand, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences et membre de l'Académie française (1894).

La parole est ensuite donnée à **M. le docteur Brémaud**, qui fait connaître une nouvelle inédite et quelques lettres du chevalier de Fréminville. L'une de ces lettres nous apprend combien le chevalier s'intéressait à l'ordre du Temple, auquel il appartenait ; elle est écrite sur papier titré de l'ordre Langue de France, province de Bretagne, et nous montre qu'en juin 1845, l'ordre comprenait encore des membres non catholiques.

La *Mule sans frein* est le titre d'un conte qui se rattache au cycle de la Table Ronde. Ce conte, où l'imagi-

nation vagabonde de l'écrivain s'est donné libre carrière, n'ajoute rien à sa gloire, il montre cependant sous un point de vue spécial cette très originale figure.

M. Delourmel donne lecture d'une remarquable étude de **M. de Lorme** sur l'important ensemble architectural de Guimiliau. L'auteur, après une incursion dans le domaine de l'hagiographie bretonne, aux environs du VII^e siècle, raconte la fondation de l'église et des monuments qui l'entourent, fondation qu'il faut rapporter au grand mouvement qui catholicisa l'Armorique pendant le dernier quart du XVI^e siècle. Les ouvriers qui construisirent l'église et l'arc de triomphe de Guimiliau ont bâti ceux de Saint-Thégonnec et de Gouesnou. La venue de ces architectes errants a doté la Bretagne de monuments fort remarquables, où l'arc aigu du flamboyant disparaît presque partout, tandis que dans l'ornementation et la décoration se fait nettement sentir l'influence de Philibert Delorme et la Renaissance.

La lecture de cette très intéressante étude sera continuée dans une prochaine séance. L'assemblée adresse tous ses remerciements à l'auteur.

M. Kernéis poursuit, avec un infatigable dévouement, le cours de ses recherches sur l'ancien Brest; il nous entretient aujourd'hui de la rue de la Rampe depuis ses origines, quand elle faisait communiquer le « Parc-ar-Meazou » avec les terrains où s'élèvent aujourd'hui l'église Saint-Louis, et les halles jusqu'à la fin du XVII^e siècle. Cette lecture, à laquelle les patientes et savantes recherches de l'auteur donnent une valeur toute particulière, sera terminée dans une prochaine séance.

Il est ensuite procédé au scrutin sur l'admission de

IV

quatre nouveaux membres : MM. le docteur Vergniaud, Dumoulin, Erard et Picot obtiennent l'unanimité des voix.

Le Secrétaire en exercice,

A. DEVOIR.

SÉANCE DU 1^{er} DÉCEMBRE 1901

Présidence de M. le Docteur HÉBERT

Présents : MM. *Brémaud, Gætt*, vice-présidents ; *Doynel, Ely-Labastire, Lehouerf, Lemoine, Lorsa* et *Devoir*, secrétaire.

La séance est ouverte à 8 h. 30.

La parole est donnée à M. le docteur **Brémaud**, qui adresse, au nom de la Société, ses plus chaleureuses félicitations à M^{me} Perdriel-Vaissière et à M. le docteur Hébert pour le grand succès obtenu par leurs œuvres : *la Fleur Bleue* et *le Réfractaire*, représentées au Théâtre de Brest.

L'assemblée décide de mentionner au Bulletin les œuvres publiées par les membres de la Société, quelle que soit la nature de ces œuvres.

M. de Lorme continue son étude sur l'ensemble architectural de Guimiliau ; cette 2^e partie traite de l'extérieur de l'église, de l'arc de triomphe, de la sacristie et de l'ossuaire.

L'arc de triomphe est aujourd'hui en assez triste état, le temps a fait son œuvre ; de plus, des restaurations maladroites ont altéré le style de ce monument, dont la surveillance et l'entretien par la commission des monuments historiques sont une réelle nécessité. Il en est de même pour le reste de l'ensemble.

L'église actuelle a été bâtie sur l'emplacement d'une plus ancienne, dont il ne reste que le clocher, de style ogival ; la façade nord, très simple, porte sur deux frontons les dates de 1633 et 1664 ; l'abside fut également construite en 1664.

La façade sud est de beaucoup la plus élégante, son porche superbe constitue à lui seul un véritable monument ; on y remarque de fines sculptures, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur : groupes de nombreux personnages, cariatides délicates. Une pierre porte la date de 1617.

La sacristie, située à l'est de l'église et communiquant avec elle, semble une curieuse réminiscence orientale (1683) ; l'ossuaire, plus récent, est accolé au côté ouest du grand porche ; il est orné, comme lui, de groupes et de statues.

Dans une prochaine lecture, M. de Lorme continuera cette intéressante étude par la description de l'intérieur de l'église.

M. Devoir donne lecture de deux poésies de style ancien qui seront insérées au Bulletin.

M. Lemoine communique à la Société la traduction d'un curieux mémoire italien (traduction dont l'auteur désire garder l'anonymat). Ce mémoire donne des détails inédits sur Esménard, poète, censeur et diplomate, mort en 1811 au cours d'une mission accomplie dans le royaume de Naples pour le compte de Napoléon I^{er}.

Le mémoire a pour auteur M. Bruto-Amante, petit-fils du médecin qui soigna Esménard dans la ville de Fondi. Le diplomate fut victime d'un accident de voiture ; violemment projeté sur le sol, il eût le crâne fracturé, mais ne mourut pas sur le coup.

M. Amante fait à la fois l'éloge de son grand-père et du blessé ; il montre ce dernier rédigeant, malgré sa blessure, son rapport de mission. Le corps d'Esménard fut inhumé à Fondi, puis le cercueil transporté sur un monticule voisin ; le grand-père de M. Amante a emporté dans sa tombe le secret de l'emplacement.

Cette traduction éclaire d'un nouveau jour la fin d'un dévoué serviteur de Napoléon ; c'est un document historique très intéressant.

Il est ensuite procédé au scrutin sur l'admission de deux nouveaux membres.

MM. Legendre et Delacroix obtiennent l'unanimité des voix.

La séance est levée à 10 h. 30.

Le Secrétaire en exercice,

A. DEVOIR.

SEANCE DU 13 JANVIER 1902

Présidence de M. le Docteur HÉBERT

Présents : MM. *Brémaud* et *Gætt*, vice-présidents ;
 Mme *Perdriel-Vaissière*, MM. *Delourmel*, *Gouyet*, *Kernéis*, *Lorsa*, *Perdriel* et *Devoir*, secrétaire.

La séance est ouverte à 8 h. 30.

La parole est donnée à **M^{me} Perdriel-Vaissière** pour la lecture de la *Couronne de Racine*, à-propos en vers dits à la Comédie-Française, le 21 décembre 1901. L'auteur, « qui sait des mots très purs la puissante douceur », évoque devant Racine la Muse, fille de son génie, qui lui promet l'immortalité.

Tour à tour, les héroïnes des tragédies apparaissent, et l'harmonieuse allégorie se termine en apothéose.

L'assemblée demande, à l'unanimité, l'insertion au Bulletin de l'œuvre gracieuse de **M^{me} Perdriel-Vaissière**.

M. Kornéis donne lecture d'un extrait de ses recherches sur le Théâtre de Brest.

L'année 1789 marque une période troublée de l'histoire de ce Théâtre, qui était alors le « spectacle de la marine ». Les actionnaires avaient délégué quatre d'entre eux à la gestion de leurs intérêts; ceux-ci engagèrent comme premier sujet une demoiselle Sainval, comédienne ordinaire du roi. Le succès de cet artiste fut énorme, c'était chaque soir une pluie de bouquets et aussi de pièces de vers, qu'un acteur venait lire à la fin de la soirée. Quelques mots peu aimables s'étant mêlés aux éloges ordinaires, le commandant du port donna l'ordre de cesser la lecture des adresses. Cette mesure fut le point de départ d'un conflit entre la population brestoise et les officiers de marine. Le groupe des « Jeunes Citoyens Brestois » prit la tête du mouvement et s'assura l'assentiment de la Municipalité, qui intervint auprès du roi pour lui demander de retirer à l'autorité maritime la police du spectacle; à la suite de l'expulsion d'un manifestant, le Théâtre

VIII

avait déjà été mis en interdit par la population. Le conflit durerait encore à l'ouverture de la saison suivante.

Cette étude, précieuse pour tous ceux qui s'intéressent au vieux Brest, n'est qu'un court extrait de l'important travail que prépare M. Kernéis sur l'histoire de notre Théâtre.

Après lecture par **M. Devoir** de deux ballades, l'assemblée nomme membres de la Société académique, à l'unanimité des voix, M^{me} Fréville, MM. Collos et Chaperon.

Le Secrétaire en exercice.

A. DEVOIR.

SÉANCE DU 3 FÉVRIER 1902

Présidence de M. le Docteur HÉBERT

Présents : MM. *Gætt* et *de Lorme*, vice-présidents ; *Delourmel*, *Deshayes*, *Gouyet*, *Lorsa* et *Devoir*, secrétaire.

La séance est ouverte à 8 h. 30.

La lecture du procès-verbal de la précédente séance ne donne lieu à aucune observation.

M. de Lorme continue son étude sur l'ensemble architectural de Guimiliau par la description de l'intérieur de l'église.

Pour sa décoration, les architectes ont complètement renoncé à la pierre, sauf pour les bénitiers ; la maçonnerie

rie se recouvre de riches boiseries, le bois est uniquement employé pour les statues et les autels, sur lesquels de riches vitraux, aujourd'hui disparus, laissaient tomber des rayons nuancés.

« Tout le talent, toute l'imagination des décorateurs, nous dit M. de Lorme, se sont concentrés sur la chaire, les autels, le buffet des orgues et le baptistère. » Fait remarquable : les sculptures n'ont plus rien de la candeur mystique du Moyen Age ; la grâce et la délicatesse de la Renaissance ont fait place au style pompeux qui caractérise la seconde moitié du XVII^e siècle. Certaines figures sont plus profanes que religieuses ; le soleil symbolique se montre en maints endroits, notamment sur le buffet des orgues, dont la composition est attribuée au célèbre Lebrun. La chaire à prêcher, très remarquable, porte le nom de « Guillerm, sieur recteur, » en 1675 ; deux bannières, d'une grande richesse, datent de 1658.

Une influence étrangère à la Bretagne se fait partout sentir et c'est un des côtés intéressants de l'étude très complète de M. de Lorme de mettre en lumière cette importation d'un art nouveau à une époque assez rapprochée de nous.

M. Delourmel s'occupe en ce moment du classement des archives de l'amirauté de Léon. Il nous en donne un curieux extrait. C'est un rapport officiel sur une affaire de piraterie qui s'est passée, en 1700, à l'île d'Ouessant. Un navire chargé de vins ayant été poussé à la côte par une violente tempête, les « îliens », malgré les efforts du commis des devoirs, le sieur Poëncet, représentant des droits de l'amiral, pillèrent la cargaison. Le sieur Poëncet en avait pourtant sauvé une partie ; mais au

lever du jour, l'arrivée du recteur d'Ouessant et du sieur Tourmel, chanoine de Kersaint, donna lieu à des scènes peu édifiantes. Ces deux personnages dirent au commis des devoirs « que le sujet de leur transport sur ces lieux était pour avoir chacun une barrique de vin, pour part dudit bris ». Le sieur Poëncet opposa un refus net ; mal lui en prit. Il vit les tonneaux défoncés ; le chanoine Tourmel, « qui était pris de vin et muni d'un gros bâton qu'il tenait à la main, en déchargea une infinité de coups sur le corps dudit Poëncet ». Celui-ci subit, peu après, une deuxième bastonnade ; un certificat de Dominique Marinpoint, chirurgien juré au Conquet, nous apprend que le malheureux commis des devoirs était en tel état que « sans les bons soins et traitement de quelque chirurgien dans Ouessant, le sieur Poëncet serait mort ou en grand danger. »

L'affaire se termine par l'emprisonnement à Pontaniou du chanoine Tourmel et de la servante du recteur d'Ouessant.

M. Devoir donne lecture d'un acte drôlatique où les personnages homériques trouvent des discours tout à fait « *modern style* » ; le bon Homère ne fait point que sommeiller, il raconte parfois des choses assez grivoises, que l'auteur a traduites en langue de nos jours.

M. le docteur Hébert a découvert sur la place de la Liberté un curieux poème sur Brest — seize chants de M. Dumont, 1832. Les idées n'atteignent point toujours au sublime, ni les rimes à la perfection ; mais l'intention est excellente et l'auteur reconnaissant célèbre la poésie « qui lui permet de remplir sa tâche. »

M. Honoré Dumont est un ami sincère de Brest ; il

préconise la création d'un port de commerce et porte le premier coup à l'enceinte de Vauban. M. Hébert fait don à la Bibliothèque municipale de ce curieux ouvrage, aujourd'hui presque introuvable.

Après le scrutin sur l'admission de M. le docteur Moran, qui obtient l'unanimité des voix, la séance est levée à 10 h. 15.

Le Secrétaire en exercice,

A. DEVOIR.

SÉANCE DU 10 MARS 1902

Présidence de M. le Docteur HÉBERT

Présents : MM. *Gætt et de Lorme*, vice-présidents ; *Bourgeois, Delourmel, Ely-Labastire, Gouyet, Lehouerf* et *Devoir*, secrétaire.

Après adoption du procès-verbal de la précédente séance, **M. de Lorme** termine la lecture de son travail sur les monuments de Guimiliau.

Le calvaire est tout particulièrement intéressant, la croix s'élève sur un massif granitique, portant à la partie supérieure un groupe de saintes femmes et une statue de saint Pol de Léon. — Aux angles de l'entablement, les quatre évangélistes.

Au-dessous, une grande image du Christ domine le cortège de la Passion, comprenant une centaine de statues en granit.

M. de Lorme fait ressortir le caractère satirique de

cette composition, contemporaine de la Ligue. « C'était alors le grand triomphe de ce que Passerat et ses complices appelaient la quintessence catholique, jésuite, espagnole. »

L'imagier fait porter aux bourreaux et aux soldats qui les accompagnent des costumes d'outre-Pyrénées, haut-de-chausses bouffants, fraises godronnées ; Pilate est coiffé d'une mître analogue à celle de M. le légat de la satire Ménippée ; le diable est revêtu d'une cagoule ; une puissante ironie anime ce tableau naïf ; l'esprit irrévérencieux et gouailleur de Rabelais a fait des adeptes, le sculpteur l'introduit en Bretagne.

Adossée à l'enceinte et dominant le cimetière, une chapelle funéraire complète l'ensemble architectural ; elle est placée sous l'invocation de sainte Anne. L'ornementation en est simple ; quelques colonnes ioniques encadrent l'entrée, la porte est cintrée entre deux pilastres doriques surmontés d'une frise et d'un fronton ; on y lit l'inscription *Memento mori* et la date 1648.

A droite de la porte, une chaire cylindrique en pierre est encastrée dans une fenêtre ; l'officiant y monte aux jours de fête et prie pour les fidèles dont les tombes l'entourent.

En terminant cette étude, dont l'insertion au Bulletin est ordonnée à l'unanimité, l'orateur fait ressortir l'influence de la Renaissance, puis du XVII^e siècle, influence toujours grandissante, sur l'architecture religieuse en Bretagne.

La très précise monographie de M. de Lorme est un document de haute valeur, que tous ceux qui s'intéressent aux vieilles églises bretonnes ont grand intérêt à consulter.

M. le docteur Moran présente à la Société un appareil médical.

Les premières recherches de **M. le docteur Moran**, qui remontent déjà à huit ans, et qui ont été soumises aux professeurs Lannelongue et Boursier, de Bordeaux, ont abouti à un appareil qu'il présente à la Société, et dont l'extrême simplicité est remarquable.

M. le docteur Hébert, comme président et comme praticien, remercie **M. le docteur Moran** de cette intéressante communication et l'engage à poursuivre ses expériences et ses succès, pour le plus grand bien des malades.

M. Hébert donne ensuite lecture de quelques extraits de sa traduction du *Roi Lear*. Des vers sonores et bien frappés disent la tristesse et les malédictions du vieux roi dépouillé par ses filles ingrates ; la scène de l'orage est particulièrement bien traitée ; la singulière philosophie du bouffon, ses prédictions, s'accommodent heureusement d'un mètre vif et alerte. Cette traduction, fidèle autant qu'élégante, obtient un grand succès près de l'assemblée, qui prie l'auteur de continuer sa lecture dans une prochaine séance.

Le Secrétaire en exercice,

A. DEVOIR.

SEANCE DU 7 AVRIL 1902

Présidence de M. le Docteur HÉBERT

Présents : MM. de Lorme, le docteur Brémaud, Gætt,

Louvet, Delourmel, Kernéis, Collot, Lehouerf et Gouyet, secrétaire.

La séance est ouverte à 8 h. 35.

Le secrétaire donne lecture du procès-verbal de la dernière séance, lequel est adopté sans observation.

M. le Président dépose sur le bureau les publications adressées à la Société depuis la dernière séance, et signale à l'attention de l'assemblée, sur l'indication de M. Kernéis, archiviste :

1° Les *Lettres* du cardinal Le Camus, archevêque de Lyon (1632-1707), publiées par l'Académie Delphinale ;

2° Les *Annales du Musée Guinet*, où se trouve une étude sur le théâtre japonais ;

3° *L'Abeille havraise*, recueil d'œuvres couronnées au concours Folloppe (1895-1900) ;

Et, sur l'initiative de M. Delourmel, secrétaire :

4° Le *Bulletin de la Société des Sciences naturelles de l'Ouest de la France*, où l'on remarque des notes intéressantes sur la géologie du Finistère.

M. le docteur Brémaud, qui possède de vieilles estampes japonaises se rapportant à l'histoire du théâtre (l'une, vieille de 159 ans, montre la disposition et l'agencement d'un théâtre), propose de les exhiber à une prochaine séance, afin d'éclairer la lecture de l'article des *Annales du Musée Guinet*. Cette offre est acceptée avec empressement.

M. le Président continue la lecture de sa traduction en vers du *Roi Lear*, de Shakspeare, par la scène de la réception du vieux roi chez sa fille Régane.

Des devoirs professionnels obligeant ensuite M. le docteur Hébert à quitter la séance, M. le docteur Brémaud, vice-président, occupe le fauteuil.

M. Kernéis donne lecture d'un mémoire intitulé : « Le vieux Brest, propriétaires et locataires anciens de la maison 25, rue de la Rampe. » M. le docteur Brémaud, rappelant les mémoires antérieurs de M. Kernéis, exprime le regret qu'on ne puisse lire dans le Bulletin de la Société ces recherches intéressantes et bourrées de documents curieux ; le dernier Bulletin, par exemple, n'a rien contenu des travaux de M. Kernéis, qui ne devrait pas se montrer si égoïste et priver la Société de tout souvenir palpable de ses communications. M. Kernéis, alléguant les difficultés matérielles qui l'empêcheraient de mener à bonne fin la publication de ses manuscrits, M. le docteur Brémaud s'engage à collaborer avec lui pour surveiller la livraison de la copie à l'éditeur et en assurer la bonne impression : l'assistance tout entière manifeste que M. Kernéis s'exposerait à un vote de blâme s'il poussait plus loin la modestie de l'auteur et l'amour jaloux du chercheur. Il y a lieu d'espérer que la bonne volonté si désintéressée de M. le docteur Brémaud sera mise à profit et que, s'il plaît au comité de publication, le prochain Bulletin contiendra une ou plusieurs études sur le vieux Brest.

M. Delourmel lit ensuite la première scène du *Prométhée*, d'Eschyle, traduit en vers français par M. Martinon.

On procède finalement au scrutin sur l'admission de deux membres nouveaux : M^{lle} Sinou, présentée par MM. Gueneau de Mussy et le docteur Hébert ; M. Jean Le Bigot, pharmacien, présenté par MM. Louvet et le docteur Hébert. Tous deux sont admis à l'unanimité.

La séance est levée à 9 h. 50.

Le Secrétaire en exercice,

L. GOUYET.

SÉANCE DU 5 MAI 1902

Présidence de M. le Docteur HÉBERT

Présents : MM. de Lorme, Gætt, Kernéis, Docteur Moran, Lehouerf, Delourmel, secrétaire.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. Kernéis fait un compte rendu très détaillé des publications adressées à la Société depuis la dernière réunion.

M. Kernéis, continuant ses études si précieuses pour tous ceux qui s'intéressent au vieux Brest, fait l'histoire de la maison portant le numéro 55 de la rue de Siam.

M. le Docteur Hébert donne ensuite lecture des deux premières scènes des « *Suppliants* », d'Eschyle, traduites en vers français par notre collègue, M. Martinon, professeur au lycée d'Alger.

La séance est levée à 9 h. 30.

Le Secrétaire en exercice,
L. DELOURMEL.

SÉANCE DU 2 JUIN 1902

Présidence de M. le Docteur HÉBERT

Présents : MM. *de Lorme, Gætt*, vice-présidents ; *Kernéis, Lorsa, Lehouerf, Docteur Moran, Delourmel*, secrétaire.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. Kernéis rend compte des principales publications adressées à la Société depuis la dernière réunion, et signale :

Le compte rendu par la *Société de Géographie de l'Est*, du Congrès national des Sociétés françaises de Géographie, tenu à Nancy, du 1^{er} au 5 août, 1901. Le rapport du délégué de la Société Académique, M. Gætt, et deux communications de M. Devoir sont contenus dans ce Bulletin.

Le Bulletin de l'*Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Besançon* (1901), qui renferme des détails sur la famille de Choiseul, entr'autres sur Etienne-François, époux de la demoiselle de Crozat, co-propriétaire, en 1766, de la tenue du Châtel à Brest-Recouvrance.

Le Bulletin de la *Société Académique de Nantes* qui renferme une étude sur les fêtes religieuses en Bretagne, les coutumes, légendes et superstitions.

M. le Docteur Hébert donne ensuite lecture d'un « essai poétique : *Le Soir de l'Humanité* », offert à la Société Académique par un poète brestois, désireux de garder l'anonymat.

M. de Lorme lit à la Société une très intéressante

nouvelle, écrite par lui, en collaboration avec la regret-tée Madame de Lorme, et intitulée : « *Un cas de Conscience, souvenir de carnaval.* » A l'unanimité, l'assemblée demande l'insertion de cette œuvre dans le prochain Bulletin.

M. Kernéis communique la reproduction photographique d'un *Plan de Brest* copié par Pilven sur l'original qui existe à Paris. Ce plan fut dressé en 1666 par le chevalier de Clerville, lors de sa mission à Brest. A cette époque, suivant l'expression de M. de Clerville, « Brest était un lieu si sauvage, même quand on y aurait joint le bourg de Recouvrance, qu'on ne pouvait en l'état, en tirer aucun parti avantageux pour la marine. » Afin de remédier aux inconvénients qu'il signalait, et dans le but d'assurer le développement du port, M. de Clerville dressa le plan d'une nouvelle ville et de son enceinte, avec le dessin de tous les magasins à construire. Ce document, d'un très grand intérêt pour notre histoire locale, sera reproduit dans le prochain Bulletin.

Enfin, **M. Kernéis** communique le tome III des *Mémoires du Comte de Maurepas*, imprimés à Paris en 1792. Ce volume renferme les caricatures très curieuses, gravées en taille-douce, des « hommes célèbres qui ont opéré en France la révolution religieuse qui suivit la révocation de l'édit de Nantes. »

La séance est levée à 9 h. 50.

Le Secrétaire en exercice,
L. DELOURMEL.



SÉANCE DU 7 JUILLET 1902

Présidence de M. le Docteur HÉBERT

Présents ; M^{me} *Perdriel-Vaissière*, MM. *Gætt*, *Gouyet*, *Kernéis*, Colonel *Bourgeois*, *Ely-Labastire*, *Lorsa*, *Allègre*, *Collos*, *Feillard*, Docteur *Thésée*, *Erard*, *Delourmel*, secrétaire.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

La Société approuve ensuite le compte rendu financier, pour l'exercice 1901-1902, de **M. Kernéis**, trésorier par intérim.

L'ordre du jour appelle la lecture par **M. le Docteur Hébert**, du premier acte d'une nouvelle œuvre dramatique qu'il achève en ce moment.

Le sujet de ce drame est emprunté à l'histoire de Bretagne : le duc Jean III étant mort sans progéniture, sa succession fut briguée par son plus jeune frère Jean, comte de Montfort, et par une de ses nièces, Jeanne de Penthièvre, épouse de Charles de Blois, neveu du roi de France, Philippe VI. Après une campagne victorieuse dans toute la Bretagne, Jean de Montfort subit de grands revers, et fut retenu au Louvre par le roi de France qui soutenait son neveu de Blois. La cause de Montfort semblait perdue, quand sa femme, Jeanne de Flandre, parcourut villes et châteaux, traînant après elle son jeune fils âgé de cinq ans, et finit par rallier un grand nombre de ses anciens partisans. C'est le point exact où commence l'action du drame.

La lecture du premier acte, presque entièrement consa-

cré à l'exposition du sujet, a été saluée par les applaudissements enthousiastes de l'assemblée.

M. Kernéis remet à une séance ultérieure la communication qu'il devait faire sur « *Quelques notables Brestois de 1731.* »

Avant de procéder aux élections annuelles du Bureau, **M. le Président** donne lecture d'une lettre de M. le Docteur Brémaud, par laquelle notre honoré collègue se démet de sa fonction de vice-président, en raison de ses fréquentes absences de Brest, qui l'empêchent de prendre une part active aux travaux de la Société.

M. le Président, se faisant l'interprète de l'Assemblée, exprime toute la reconnaissance que la Société Académique garde au docteur Brémaud et les vifs regrets que lui cause sa détermination.

Les scrutins de l'élection du Bureau, pour l'année 1902-1903, donnent les résultats suivants :

Président.....	MM. le Docteur Hébert.
Vice-Présidents.....	de Lorme, Gætt, Gouyet.
Secrétaires.....	Delourmel, Feillard, Docteur Thésée.
Trésorier.....	Collos.
Bibliothécaire-Archiviste.	Kernéis.

M. le Docteur Hébert remercie vivement ses collègues de la nouvelle marque de sympathie et de confiance qu'ils viennent de lui donner et déclare close l'année académique 1901-1902.

Le Secrétaire en exercice,
L. DELOURMEL.

TABLE DES MATIÈRES

MÉMOIRES

	PAGES
<i>Etude historique sur Chardon de Courcelle, 1^{er} Médecin du port de Brest (1741-1775) (suite), par M. KEISSER</i>	5
<i>L'Art Breton du XIII^e au XVIII^e siècle, Guimiliau et ses monuments, par M. A. de LORME</i>	83
<i>La mort d'Esménard, de Bruto Amante, traduction par M. Jules LE MOINE.</i>	115
<i>La Couronne de Racine, par M^{me} J. PERDRIEL-VAISSIÈRE.</i>	134
<i>Un cas de Conscience, Souvenir de Carnaval (nouvelle), par M^{me} Louise de LORME (née GUÉPRATTE), et M. A. de LORME.</i>	137
<i>L'Ancien Brest. Propriétaires et locataires anciens de la maison n^o 25, rue de la Rampe, par M. KERNÉIS.</i>	155
<i>In Memoriam, poème de Lord Tennyson, traduction par M. L. GOUYET</i>	183
<i>Plan de la ville de Brest, sa date et le nom de l'Auteur, par M. KERNÉIS</i>	307

Compte de gestion pour l'année 1901-1902	329
Liste des Membres composant la Société Académique.	332
Liste des Sociétés avec lesquelles se fait l'échange du <i>Bulletin</i>	343
Liste des Membres de la Société décédés ou démissionnaires.	356

PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES

	PAGES
Séance du 4 novembre 1901.	I
Séance du 1 ^{er} décembre 1901.	IV
Séance du 13 janvier 1902 •	VI
Séance du 3 février 1902.	VIII
Séance du 10 mars 1902.	XI
Séance du 7 avril 1902.	XIII
Séance du 5 mai 1902.	XVI
Séance du 2 juin 1902.	XVII
Séance du 7 juillet 1902	XIX















3 2044 100 905 546